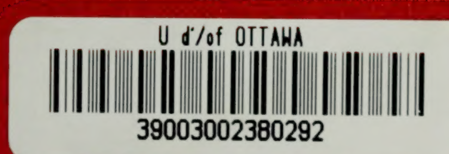




Belle de Zuylen
(Madame de Charrière)
d'après un pastel peint par La Tour
en 1766

Lettres
Neuchâteloises

MISTRISS HENLEY
LE NOBLE

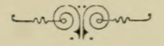
PAR

MADAME DE CHARRIÈRE

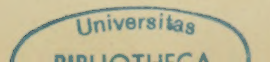
AVEC UNE PRÉFACE

DE

PHILIPPE GODET



GENÈVE
CHEZ A. JULLIEN, ÉDITEUR
Au Bourg-de-Four, 32
1908



IMPRIMERIE DU JOURNAL DE GENÈVE

LETTRES NEUCHATELOISES

MISTRISS HENLEY

LE NOBLE

PRÉFACE

Le public a fait, l'an dernier, si bon accueil à la réimpression des *Lettres de Lausanne*, que le libraire Jullien s'est senti encouragé à entreprendre une nouvelle édition de trois autres romans du même auteur, devenus fort rares : Les *Lettres neuchâteloises*, *Mistriss Henley* et *le Noble*.

Le Noble est même plus que rare, puisque nous n'avons pu découvrir aucun exemplaire ni de l'édition de 1763, ni de celle de 1771. Nous ne connaissons cet opuscule — le premier que l'auteur ait publié — que par la réimpression qui en a été faite dans la *Bibliothèque choisie de contes, de facéties et de bons mots*, par une Société de gens de lettres (Paris, 1786 et années suivantes). Ce malicieux petit récit avait mis en émoi la flegmatique aristocratie hollandaise ; aussi la famille de l'auteur semble-t-elle avoir affecté d'ignorer cette incartade : la bibliothèque du château de Zuylen possède les principaux ouvrages de Madame de Charrière ; nous y avons vainement cherché *le Noble*. Il est évi-

dent que, dans la société d'Utrecht et de La Haye, on fit soigneusement disparaître une brochure qui causait une sorte de scandale : cela seul peut expliquer qu'aucun exemplaire de ce conte subversif ne soit parvenu jusqu'à nous. L'auteur en possédait un à Colombier, et le prêtait assez volontiers à ses amis neuchâtelois ; mais celui-là aussi a disparu, nous ignorons comment.

Aujourd'hui, cette boutade contre la noblesse nous paraît anodine. Elle l'était moins en 1763, dans le monde un peu gourmé où vivait Belle de Zuylen. Sa réputation d'enfant terrible, de jeune fille émancipée, ingouvernable, impossible à marier, date surtout du *Noble*.

Elle l'écrivit et le publia, sans nom d'auteur, vers la fin de 1763. Elle fit alors un séjour à La Haye : « Je m'y suis très bien amusée, écrit-elle, le 10 janvier 1764, à Constant d'Hermenches ; les femmes les plus aimables m'ont très bien reçue. Les hommes, vous savez que je ne suis point mal avec eux. On m'a beaucoup demandé si j'avais écrit *le Noble :* j'ai dit non aux uns, et oui aux autres, mais en confidence. Je veux que cela soit toujours un soupçon dans le public, mais point une certitude. Vous l'avez lu sans doute, sinon il faut le lire. La Sarraz [un ami de d'Hermenches] me disait : « Je vou-« drais l'avoir écrit. » Cela se peut bien ; mais pour l'auteur qu'il a, il y règne un air trop libre ».

D'Hermenches, qui ne connaissait pas *le Noble*, reprocha à sa jeune amie de ne lui en avoir pas fait confidence. Elle réplique : « Je vous assure que j'ai plutôt oublié de vous en parler que je n'ai voulu vous en faire un mystère. C'est un badinage dont l'auteur ne devait pas être connu. Vous verrez que ce petit

livre ne m'a pas plus coûté qu'une douzaine de lettres. »

Prenons *le Noble* pour ce qu'il est : le « badinage » d'une jeune fille de vingt-trois ans, qui ne sait que faire de son esprit et n'a d'autre ressource contre l'ennui du manoir paternel que de s'égayer des ridicules de son monde. C'est une simple esquisse, où il ne faut point chercher une sérieuse étude de caractères, mais qui nous divertit encore par la gaîté narquoise qui s'y donne libre cours. L'histoire de Julie et de son amant est aussi invraisemblable que les petits contes philosophiques de Voltaire ; l'auteur ne se pique nullement de peindre la vie réelle : elle fait de la satire ; le récit n'est qu'un prétexte à décocher des épigrammes. Il y en a de fort piquantes, tout à fait dignes de celle qui, à seize ans, définissait ainsi la noblesse : « C'est le droit de chasser. » Mais ce qu'il faut admirer surtout, c'est la vive allure de cette prose, dont l'ironie légère et détachée égratigne en passant, et qui rappelle si bien le ton de Lesage, d'Hamilton, du Voltaire de *Zadig*. Tels sont en effet les maîtres qui ont enseigné l'art d'écrire à Belle de Zuylen.

Mais lorsque, un jour, s'élevant plus haut que le conte satirique, elle entreprendra d'observer la réalité familière, de tracer des caractères et de peindre des sentiments, c'est à un autre maître qu'elle empruntera ses secrets : dans les *Lettres neuchâteloises* elle se révèle disciple de Marivaux. Nous savons combien elle goûtait les fines analyses morales de *Marianne*. Ce roman — trop négligé de nos jours — la charmait encore par cette vérité du détail et du cadre, qui ne se rencontre guère ailleurs à cette époque, et que Madame

de Charrière a su mettre, elle aussi, dans l'attachante histoire de M[lle] de la Prise.

* * *

Recueillons les confidences qu'elle nous a faites sur la composition de ce petit chef-d'œuvre. Nous les trouvons dans une lettre écrite à un ami hollandais, M. Tæts d'Amerongen[1] :

« Vous me faites rire en me parlant de mes ouvrages. La belle collection à faire ! J'essaierai pourtant de me rappeler tout ce qui ne sera pas trop indigne d'attention.

« Je vous ai parlé du *Noble* : l'ennui fut alors ma muse, si toutefois il est question de muses pour l'invention d'un mauvais petit roman. Longtemps après, un autre ennui, ou plutôt le chagrin et le désir de me distraire me firent écrire les *Lettres neuchâteloises*. Je venais de voir dans *Sara Burgerhart* (roman hollandais) qu'en peignant des lieux et des mœurs que l'on connaît bien, l'on donne à des personnages fictifs une réalité précieuse. Le titre de mon petit livre fit grand peur ; on craignit d'y trouver des portraits et des anecdotes. Quand on vit que ce n'était pas cela, on prétendit n'y rien trouver d'intéressant. Mais ne peignant personne, on peint tout le monde. Cela doit être, et je n'y avais pas pensé. Quand on peint de fantaisie, mais avec vérité, un troupeau de moutons, chaque mouton y trouve son portrait, ou du moins le portrait de son voisin. C'est ce qui arriva aux Neuchâtelois, et ils se fâchèrent. Je voudrais pouvoir vous envoyer l'extrait que fit de mes lettres M. le ministre Chaillet dans son journal ; il est flatteur et joli. L'on m'écrivit une lettre anonyme très fâcheuse. L'on dit de très bonnes bêtises. Mademoiselle ** dit que tout le monde pouvait faire un

[1] Nous l'avons publiée dans le *Journal de Genève* du 14 mai 1906.

pareil livre. « Essayez », lui dit son père. L'on pensa que j'avais voulu peindre de mes parents, mais cela ne leur ressemble pas du tout. C'est pour dépayser. Les Genevois me jugèrent avec plus d'esprit ; pas tout le monde. Une femme très spirituelle, très genevoise, dit à une autre : « On dit que c'est tant bête, mais cela m'amuse. » Ce mot me plut extrêmement. »

Nous avons raconté dans notre biographie de Madame de Charrière le bruit que firent les *Lettres neuchâteloises*, dans la petite ville où chacun prétendait reconnaître les divers personnages mis en scène. L'auteur a sûrement peint d'après nature son héroïne, qui ressemble fort à la charmante Julie de Mézerac ; elle a dû voir de près la petite «tailleuse» dont elle note d'une façon si amusante les allures et le langage. En cet original appelé le Caustique, les contemporains reconnurent à bon droit le très spirituel monsieur de Marval, avec qui Madame de Charrière entretenait alors des relations suivies. Nous avons loué la savoureuse peinture des mœurs neuchâteloises, peinture si juste, qu'aujourd'hui encore on peut distinguer, chez les petits-fils de ceux qui ont servi de modèle à l'auteur, les qualités, les défauts et les ridicules qu'elle a gentiment notés au vol.

Mais, pour le lecteur d'aujourd'hui, cela importe moins que certains mérites plus durables ; l'œuvre, après plus d'un siècle, conserve l'aimable fraîcheur de son coloris, et semble palpiter encore des sentiments fiers et délicats qui l'ont inspirée. Les *Lettres neuchâteloises* se reliront toujours ; leur charme est impérissable : il pénètre le lecteur d'aujourd'hui, qui a lu pourtant nombre de pages plus dramatiques et plus violentes.

En quoi consiste donc la mystérieuse séduction des *Lettres ?* Je voudrais savoir le dire aussi bien que je le sens. Essayons du moins.

Un ami de l'auteur — c'était le baron de Chambrier d'Oleyres — définissait les *Lettres neuchâteloises* « un petit roman fort trivial, qui sert de cadre à des observations fines et justes sur nos mœurs et usages locaux ». De nos jours, l'idée ne viendrait à personne de trouver « triviale » l'histoire d'Henri Meyer, de Julianne et de Marianne de la Prise : nous parlerions plutôt de réalisme intime et de pathétique familier ; mais en ce temps-là, c'était déjà tomber dans la trivialité que de mettre en scène ces « bonnes petites gens » — ainsi les appelait Madame de Charrière — et de prétendre, tout en traçant la peinture de leur existence quotidienne, nous intéresser aux menus incidents de leur vie sentimentale. Or c'est là justement ce qui nous captive aujourd'hui : cette peinture attentive, disons mieux, affectueuse, d'êtres humains surpris dans la réalité de leurs habitudes et de leurs actes, dans la naïveté de leurs émotions, de leurs joies et de leurs peines, nous attache à eux, nous les rend présents et vivants, si bien qu'il nous en coûte de nous séparer d'eux. L'art suprême, peut-être inconscient, de l'auteur, ce fut de laisser leur histoire inachevée. Que devient Julianne ? Comment se poursuit la destinée de Marianne et de Meyer ?... Nous y rêvons après avoir fermé le livre, et nous achevons en pensée cette touchante aventure de cœur qui, sans visées philosophiques, sans phraséologie prétentieuse, enferme en ses contours indécis tout le sérieux de la vie.

De quoi s'agit-il en somme ? — Un adolescent au

cœur honnête et droit s'est laissé entraîner à une liaison dont il ne tarde pas à rougir et qu'il s'empresse de rompre dès qu'il a rencontré celle qui lui inspire un sentiment plus noble. Mais, comme le dit l'auteur avec son expressive concision, *il ne nous arrive rien à nous seuls :* nos actes ont leur répercussion dans d'autres vies ; le jeune homme inexpérimenté qui s'est laissé prendre aux manèges de Julianne doit l'apprendre à ses dépens. Or, voici l'originalité hardie du roman : ce sera Marianne, la pure jeune fille aimée de Meyer, qui osera, *par pitié pour une autre,* assumer l'austère devoir d'instruire le jeune homme de l'état de Julianne et de sauver celle-ci de la misère et du désespoir. Après quoi, ayant écouté sa conscience, elle laissera parler son cœur ; elle s'écriera sans arrière-pensée : « Il m'aime. Il ne me l'a pas dit ; mais il me l'aurait dit mille fois que je ne le saurais pas mieux... J'ai eu du chagrin, quelque chose qui ressemblait à de la jalousie... Je suis heureuse à présent ; je suis bien aise même du chagrin que j'ai eu ; j'aurais payé encore plus cher le contentement que j'ai, la place que j'occupe. »

Charles Berthoud a dit fort bien : « Le premier éveil de l'amour dans une âme vaillante et pure de jeune fille, la première lutte d'un honnête cœur de jeune homme entre les entraînements des sens et une affection relevée, sont retracés en quelques traits pénétrants et pleins de justesse, d'une main délicate et ferme tout ensemble. »

Pour justifier cet éloge, il faudrait nous livrer à une analyse détaillée de ce petit roman par lettres ; nous préférons laisser le lecteur — qui lira sans hâte, s'il nous en croit — découvrir tout ce que Madame de Charrière y a mis de profonde vérité morale. Il fallait

sa manière à la fois souple, adroite et hardie pour traiter aussi chastement une donnée qui, avec moins de tact et de distinction, fût aisément devenue ridicule ou choquante ; pour nous faire sentir, d'une part, l'état d'âme du jeune homme, d'autant plus humilié de sa vulgaire aventure qu'il est plus sincèrement épris de Marianne, et qui sent naître en lui, avec un amour pur, une conscience plus exigeante et un plus vif remords de sa faute ; d'autre part, la situation troublante de Mlle de la Prise, qui traverse en quelques jours toutes les perplexités d'un cœur partagé entre l'amour qui s'éveille, la surabondance de joie qui l'envahit, la compassion que lui inspire la pauvre Julianne et la vague jalousie dont elle rougit d'avoir à se défendre. Ces sentiments complexes sont analysés avec une finesse, sont peints avec un art que Marivaux n'a certainement pas surpassés ; et il s'y ajoute je ne sais quoi d'attendri et de caressant, qui décèle la main d'une femme.

Marianne de la Prise est la vraie sœur de Cécile (des *Lettres de Lausanne)* et, à certains égards, ressemble à la touchante et noble Caliste. Elle incarne un certain idéal de jeune fille à l'âme droite et courageuse, éprise de naturel et de vérité, prompte à la compassion, incapable de calculs égoïstes ; cet idéal, que Belle de Zuylen portait déjà en elle, Madame de Charrière l'a évoqué plus d'une fois dans son œuvre ; nous le retrouvons dans presque tous ses romans.

Témoin *Mistriss Henley*[1] *:* c'est elle encore, mais aux prises avec les nécessités — elle eût dit les *fatalités* — du mariage.

[1] Nous conservons l'orthographe de Mme de Charrière, qui, pour se mieux conformer à la prononciation anglaise, écrit toujours *mistriss*.

* * *

Les *Lettres neuchâteloises* avaient paru au commencement de 1784. Elles furent suivies de fort près par l'autre petit roman, dont l'auteur parle ainsi dans la lettre, déjà citée, à son ami de Hollande :

« J'étais allée à Genève, après avoir donné à un imprimeur bourreaudeur de Lausanne les *Lettres neuchâteloises*, et je dus les faire réimprimer[1]. *Le Mari sentimental* occupait les Genevois. Une femme dont le mari venait de se tuer jetait les hauts cris ; l'auteur déclara n'avoir pas pensé à elle ni à son mari ; personne ne le crut, mais la dame se calma. J'écrivis *Mrs Henley*, qui causa un schisme dans la société de Genève. Tous les maris étaient pour Monsieur Henley ; beaucoup de femmes pour Madame ; et les jeunes filles n'osaient dire ce qu'elles en pensaient. Jamais personnages fictifs n'eurent autant l'air d'être existants, et l'on me demandait des explications, comme si je les eusse connus ailleurs que sur mon papier. J'ai entendu des gens très polis se dire des injures à leur sujet. J'en fus quelquefois embarrassée... »

Ceux qui ont lu notre livre : *Madame de Charrière et ses amis*, n'ont pas besoin que nous leur expliquions cette page. *Le Mari sentimental*, roman de Samuel de Constant, avait fait quelque bruit. Si le style en est médiocre, la donnée en est originale. Un certain M. Bom-

[1] Cette phrase est d'une rédaction négligée et peu claire ; l'auteur veut dire qu'elle se rendit à Genève pour faire réimprimer les *Lettres neuchâteloises*, dont la première édition, publiée à Lausanne, était pleine de fautes. La seconde est, en effet, beaucoup plus correcte ; c'est la seule qu'elle ait avouée. — Quant au mot *bourreauder* (faire œuvre de bourreau), c'est un verbe dont on use couramment à Neuchâtel ; Mme de Charrière, qui aimait les mots locaux, avait adopté celui-ci, et son dérivé *bourreaudeur*.

pré, homme sensible et bon, s'étant retiré du service étranger, contracte un mariage un peu tardif. Sa femme ne fait nul effort pour entrer dans les convenances et les habitudes de ce mari déjà mûr : elle s'empresse, au contraire, de tout réformer dans la maison, en fait disparaître les meubles antiques, exile un vénérable portrait de famille, tue le chien Hector, renvoie un vieux serviteur ; bref, sous prétexte de mettre la maison au ton du jour, elle chagrine si cruellement M. Bompré, qu'elle le pousse au suicide : « C'est, conclut amèrement l'auteur, une femme comme, sans doute, il y en a beaucoup, un mari comme il y en a mille, un ménage comme ils sont presque tous. Quand on voudra la paix et le bonheur, ce n'est pas dans la vie des maris et des femmes qu'on ira les chercher. »

Une dame Caillat de Chapeaurouge, habitant Aubonne et dont le mari s'était donné la mort après un an de mariage, se crut visée par l'auteur : elle publia sa justification, étayée de certificats officiels attestant son innocence. M. de Constant déclara dans le *Journal helvétique* n'avoir point songé à la bonne dame. « Personne ne le crut », affirme Madame de Charrière, qui paraît admettre que la veuve Caillat ne s'était point émue sans raison... Ce qui est sûr, c'est que *le Mari sentimental* et sa contre-partie, *Mistriss Henley*, occupèrent assez vivement les esprits à Genève, et ailleurs dans la Suisse française. La question du mariage est de celles qui passionnent toujours les hommes, par quoi je veux dire surtout les femmes...

Que signifie au juste *Mistriss Henley*, ce « très petit ouvrage », comme l'appelle négligemment l'auteur ? Elle nous le dit dès le début : tout mari sera porté à se

croire un Bompré et pensera avoir à se plaindre de sa femme. Cependant, le « mari sentimental » est le premier responsable de son malheur : il n'aurait pas dû se marier. Mme Bompré a eu de grands torts sans doute, mais Mrs Henley ne se sent point le droit de la condamner, car elle non plus ne rend point heureux son mari, contre qui, d'ailleurs, elle n'a « point de plainte grave à faire. » Qu'est-ce donc à dire, sinon que le bonheur conjugal dépend de circonstances pour ainsi dire impondérables, et que deux époux peuvent se faire réciproquement souffrir, non seulement sans le vouloir, mais sans le savoir ? Mrs Henley est très malheureuse : son mari ne s'en doute pas : « Je crois, dit-elle, que beaucoup de femmes sont dans le même cas que moi. Je voudrais, sinon corriger, du moins avertir les maris ; je voudrais remettre les choses à leur place, et que chacun se rendît justice. »

En d'autres termes, beaucoup de ménages ne sont pas heureux, sans qu'il y ait, de part ou d'autre, des torts apparents et précis comme ceux que Samuel de Constant attribue à Mme Bompré. Le romancier vaudois est un homme, c'est-à-dire qu'il voit trop simplement les choses. La question du bonheur dans le mariage est bien plus compliquée que cela. Preuve en soit le ménage Henley, où un parfait galant homme rend la vie conjugale presque intolérable à une femme animée à son égard des meilleures intentions du monde. Comment cela ? — Par cette espèce de fatale incompréhension que le code civil appelle « incompatibilité d'humeur. » Le petit livre de Madame de Charrière n'est pas autre chose que le roman de l'incompatibilité d'humeur.

Est-ce même un roman ? C'est la confession — très sentie — d'une femme qui décrit tout ensemble la déception qu'elle ressent et celle dont elle est la cause. M. Henley, homme « calme et doux » (tel M. de Charrière), mesuré dans toutes ses paroles, réfléchi dans tous ses actes, est un sage que jamais sa sagesse n'abandonne : c'est là précisément ce qui exaspère à la longue cette créature de sensibilité vive et passionnée qu'est M[rs] Henley. En épousant ce veuf qui désirait donner une mère à sa fille, elle a cru mettre dans cette union toutes les chances favorables. Elle était si sincèrement résolue à donner tout ce qui est en elle ! Et voici que cet élan même de son cœur généreux vient se briser dès le premier jour contre la froide raison du mari ! Bientôt, la jeune femme s'énerve, s'affole de n'être pas mieux comprise ; elle cède à sa vivacité naturelle, laisse échapper des mots trop sincères, dont M. Henley, toujours maître de lui, sourit avec une indulgence plus insupportable que la colère ; elle a des boutades suivies de crises de larmes, qui lui donnent l'apparence d'un enfant gâté. Le malentendu s'aggrave de jour en jour, et la grossesse de M[rs] Henley n'est pas pour y porter remède...

Mais là s'arrêtent les confidences de l'épouse désemparée. Qu'adviendra-t-il ? Saura-t-elle devenir raisonnable et heureuse ? Nous n'en savons rien ; l'auteur ne tient pas à nous dire comment ses histoires finissent ; il lui suffit d'avoir éveillé notre réflexion et mis en activité notre pensée.

Chacun, à Neuchâtel, reconnut dans les époux Henley Monsieur et Madame de Charrière. On estima généralement que celle-ci, en se peignant, n'avait eu garde de se flatter. Une amie lui écrivait : « Madame,

à ce que je trouve, ne s'est pas fait voir du beau côté, comme elle l'aurait pu sans faire tort à la vérité. On a précisément mis l'un dans tout son beau et l'autre dans tout son laid. » En effet, le mari n'a point de torts appréciables, si ce n'est celui d'être ce qu'il est. Mais c'est en cela que réside le sens profond du livre : cet homme irréprochable tue lentement, sans le savoir, par sa perfection même, distillée goutte à goutte, la femme qu'il voudrait rendre heureuse en la rendant sage. Que cela est déconcertant ! Que cela est même tragique ! Or la vie réelle est pleine de ces tragédies intimes, bien autrement poignantes que l'aventure mélodramatique de M. Bompré.

Le gros public préféra, je crois, à *Mistriss Henley* le *Mari sentimental*. Cela est dans l'ordre. Aujourd'hui encore, l'esquisse à la fois rapide et profonde de Madame de Charrière ne révèlera tout ce qu'elle contient qu'à ceux pour qui la lecture est surtout une excitation à réfléchir. Ces lecteurs-là reliront plus d'une fois *Mistriss Henley ;* ils goûteront, avec la qualité supérieure d'une psychologie finement nuancée, la mélancolie pénétrante d'une histoire qu'on sent dictée par la réalité cruelle de la vie. « Jamais, nous disait, il y a un instant, l'auteur, jamais personnages fictifs n'eurent autant l'air d'être existants. »

C'est qu'en effet ils existent. Madame de Charrière n'aurait pas su écrire de pures fictions. Le charme de ses petits romans, c'est qu'ils sont pleins d'elle ; et ils demeurent vivants de tout ce qu'elle y a mis de sa propre vie.

Philippe Godet.

Voëns, Août 1907.

LETTRES
NEUCHATELOISES

Note en tête de la 2me Edition (1784).

L'éditeur des *Lettres Neuchâteloises* n'ayant vu ni la copie sur laquelle ces lettres ont été imprimées, ni les premières feuilles de l'impression, il s'est glissé dans l'une et dans l'autre une grande quantité de fautes. On se flatte que cette nouvelle édition, plus exacte, sera plus agréable aux lecteurs.

PREMIÈRE LETTRE

Julianne C. à sa tante à Boudevilliers.

Ma chère tante,

J'ai bien reçu votre chère lettre, par laquelle vous me marquez que vous et le cher oncle êtes toujours bien, de quoi Dieu soit loué ! Et pour ce qui est de la cousine Jeanne-Marie, elle sera, qu'on dit, bientôt épouse avec le cousin Abram ; et j'en suis, je vous assure, fort aise, l'ayant toujours aimée ; et si ça ne se fait qu'au printemps, nous pourrions bien, nous deux la cousine[1] Jeanne-Aimée, aller danser à ses noces ; ce que je ferais de bien bon cœur.

Et à présent, ma chère tante, il faut que je vous raconte ce qui m'arriva avant-hier. Nous avions bien travaillé tout le jour autour de la robe de

[1] Ma cousine et moi.

Mlle de la Prise, de façon que nous avons été prêtes de bonne heure, et mes maîtresses m'ont envoyé la reporter ; et moi, comme je descendais en bas le Neubourg, il y avait beaucoup d'écombres [1], et il passait aussi un Monsieur qui avait l'air bien genti, qui avait un joli habit. J'avais avec la robe encore un paquet sous mon bras, et en me retournant j'ai tout ça laissé tomber, et je suis aussi tombée ; il avait plu et le chemin était glissant ; je ne me suis rien faite de mal ; mais la robe a été un petit peu salie. Je n'osais pas retourner à la maison, et je pleurais ; car je n'osais pas non plus aller vers la demoiselle avec sa robe salie, et j'avais bien souci de mes maîtresses, qui sont déjà souvent assez gringes ; et il y avait là des petits bouëbes [2] qui ne faisaient que se moquer de moi. Mais j'eus encore de la chance : car le Monsieur, quand il m'eut aidé à ramasser toutes les briques, voulut venir avec moi pour dire à mes maîtresses que ce n'était pas ma faute. J'était bien un peu honteuse ; mais j'avais pourtant moins souci que si j'étais allée toute seule. Et le Monsieur a bien dit à mes maîtresses que ce n'était pas ma faute ; en s'en allant, il m'a donné un petit écu, pour me consoler, qu'il a dit ; te mes

[1] Encombres.

[2] Petits garçons.

maîtresses ont été tout étonnées qu'un si beau Monsieur eût pris la peine de venir avec moi, et elles n'ont rien dit d'autre tout le soir. Et hier elles ont été bien plus surprises ; car le Monsieur est revenu le soir pour demander si on a bien pu nettoyer la robe : je lui ai dit qu'oui, et qu'aussi je n'avais pas tant craint la demoiselle, qui est une fort bonne demoiselle, et une des plus genties de Neuchâtel. Voilà, ma chère tante, ce que je voulais vous raconter. C'est encore un bonheur avec un malheur ; car le Monsieur est bien genti ; mais je ne sais pas son nom, ni s'il demeure à Neuchâtel, ne l'ayant jamais vu ; et il se peut bien que je ne le revoie jamais.

Adieu, ma chère tante. Saluez bien mon oncle et la cousine Jeanne-Marie et le cousin Abram. La cousine Jeanne-Aimée se porte bien ; elle va toujours à ses journées ; elle vous salue bien.

Julianne C***.

SECONDE LETTRE

Henri Meyer à Godefroy Dorville, à Hambourg.

Neuchâtel, ce Octobre 178..

Je suis arrivé ici, il y a trois jours, mon cher ami, à travers un pays tout couvert de vignobles, et par un assez vilain chemin fort étroit et fort embarrassé par des vendangeurs et tout l'attirail des vendanges. On dit que cela est fort gai; et je l'aurais trouvé ainsi moi-même peut-être, si le temps n'avait été couvert, humide et froid; de sorte que je n'ai vu que des vendangeuses assez sales et à demi gelées. Je n'aime pas trop à voir des femmes travailler à la campagne, si ce n'est tout au plus aux foins. Je trouve que c'est dommage des jolies et des jeunes ; j'ai pitié de celles qui ne sont ni l'un ni l'autre, de sorte que le sentiment que j'éprouve n'est jamais agréable ; et l'autre jour, dans mon carrosse, je me trouvais l'air d'un sot et d'un insolent, en passant au milieu de ces pauvres vendangeuses.

Les raisins versés et pressés dans des tonneaux ouverts, qu'on appelle *gerles*, et cahottés sur de petites voitures à quatre roues qu'on appelle *chars*, n'offrent pas non plus un aspect bien ragoûtant.

Il faut avouer aussi que je n'étais pas de bien bonne humeur : je quittais des études qui m'amusaient, des camarades que j'aimais, pour venir au milieu de gens inconnus me vouer à une occupation toute nouvelle pour moi, pour laquelle j'aurai peut-être un talent fort médiocre. Si je t'avais laissé derrière moi, c'eût été bien pis ; mais depuis que tu nous a quittés, je ne me sentais plus d'attache bien forte. Je n'avais donc pas un vif regret, ni aucune grande crainte pour l'avenir, car l'ami de mon père ne pouvait pas me mal recevoir, mais seulement un peu de mauvaise humeur et de tristesse. Je m'arrête à te peindre la disposition où j'étais, parce qu'elle est encore la même.

Monsieur M. m'a bien reçu; je suis assez bien logé; les apprentis et les commis mes camarades ne me plaisent ni ne me déplaisent. Nous mangeons tous ensemble, excepté quand on m'invite chez mon patron, ce qui est arrivé deux fois en quatre jours : tu vois que cela est fort honnête ; mais je m'y amuse aussi peu que je m'y ennuie.

La ville me paraîtra, je crois, assez belle, quand elle sera moins embarrassée, et les rues moins sales.

Il y a quelques belles maisons, surtout dans le faubourg ; et quand les brouillards permettent au soleil de luire, le lac et les Alpes, déjà toutes blanches de neige, offrent une belle vue ; ce n'est pourtant pas comme à Genève, à Lausanne ou à Vevey.

J'ai pris un maître de violon, qui vient tous les jours de deux à trois : car on me permet de ne retourner au comptoir qu'à trois heures ; c'est bien assez d'être assis de huit heures à midi et de trois à sept ; les jours de grand courrier nous y restons même plus longtemps. Les autres jours je prendrai quelques leçons, soit de musique, soit de dessin ; car je sais assez danser ; et après souper je me propose de lire, car je voudrais bien ne pas perdre le fruit de l'éducation qu'on m'a donnée ; je voudrais même entretenir un peu mon latin. On a beau dire que cela est fort inutile pour un négociant : il me semble que hors de son comptoir un négociant est comme un autre homme, et qu'on met une grande différence entre ton père et Monsieur **.

On est fort content de mon écriture et de ma facilité à chiffrer. Il me semble qu'on est fort disposé à tenir parole à mon oncle pour le soin de me faire avancer, autant que possible, dans la connaissance du métier que j'apprends. Il y a une grande différence entre moi et les autres apprentis quant aux choses auxquelles on nous emploie : sans être bien

vain, j'ose dire aussi qu'il y en a assez quant à la manière dont on nous a élevés eux et moi. Il n'y en a qu'un dont il me paraisse que c'est dommage de le voir occupé de choses pour lesquelles il ne faut aucune intelligence et qui n'apprennent rien ; il serait fort naturel qu'il devînt jaloux de moi ; mais je tâcherai de faire en sorte, par toutes sortes de prévenances, qu'il soit bien aise de m'avoir ici : cela me sera bien aisé. Les autres ne sont que des polissons.

Une chose dont je sais fort bon gré à mon oncle, c'est la manière dont je suis arrangé pour la dépense et pour mon argent. On paie pour moi 30 louis de pension et demi-louis par mois de blanchissage ; on m'a donné 10 louis pour mes menus plaisirs, dont on veut que je ne rende aucun compte, avec promesse de m'en donner autant tous les quatre mois. Et quant à mes leçons et mes habits, mon oncle a promis de payer cette première année tous les comptes que je lui enverrai, sans trouver à redire à quoi que ce soit. Il m'a écrit que d'après cet arrangement je pourrais me croire bien riche, et qu'il n'en était rien cependant, mais qu'il n'avait pas voulu que je fusse gêné, ni que je courusse risque de faire des dettes ou d'emprunter, ou de faire un mystère de mes dépenses, et qu'ainsi je n'avais qu'à aller mon chemin et ne me refuser rien de ce

qui me ferait plaisir, après que j'y aurais un peu pensé. Si ma mère et mes autres tuteurs trouvent à redire à mes dépenses, mon oncle les payera, dit-il, de l'argent destiné à ses menus plaisirs à lui, et ne trouvera pas ce plaisir-là des plus menus qu'il puisse se donner. Me voilà grand seigneur, mon ami : 10 louis dans ma poche, ma pension largement payée et une grande liberté pour les dépenses dont je voudrai bien qu'on soit instruit.

Adieu, cher Godefroy. Je t'écrirai dans une quinzaine de jours. Aime ton ami comme il t'aime.

H. MEYER.

TROISIÈME LETTRE

Henri Meyer à Godefroy Dorville.

A Neuchâtel, ce Nov. 178..

Je commence à trouver Neuchâtel un peu plus joli. Il a gelé : les rues sont sèches ; les messieurs, — je veux dire les gens qu'on salue respectueusement dans les rues et que j'entends nommer en passant M. le conseiller, M. le maire, M. le ***, — n'ont plus l'air aussi soucieux et sont un peu mieux habillés que pendant les vendanges. Je ne sais pourquoi cela me fait plaisir ; car dans le fond rien n'est si égal. J'ai vu de jolies servantes ou ouvrières dans les rues, et de petites demoiselles fort bien mises et fort lestes ; il me semble que presque tout le monde à Neuchâtel a de la grâce et de la légèreté ; je n'y vois pas d'aussi belles personnes qu'à..., mais on y est joli ; les petites filles sont un peu maigres et un peu brunes pour la plupart. On m'a dit que je verrais bien autre chose au concert. Il doit commencer

le premier lundi de décembre. Je souscrirai certainement : j'y verrai peut-être jouer la comédie par des dames, ce qui me paraîtra d'abord bien extraordinaire. Il y a aussi des bals tous les quinze jours, mais ils sont composés de quelques sociétés rassemblées, et on ne reçoit pas les commis et les apprentis des comptoirs dans les sociétés : en quoi on a bien raison, à ce qu'il me semble ; car ce serait une cohue de polissons. S'il y a quelques exceptions, cela n'empêche pas que la règle ne soit bonne ; et si l'on ne fait aucune distinction, personne n'a droit de se plaindre. C'est ce que je dis à quelques-uns de mes camarades, qui trouvent très mauvais qu'on les exclue, quoiqu'en vérité ils ne soient point propres du tout à être reçus en bonne compagnie.

Pour moi, cela m'est assez égal ; mais j'espère qu'on me laissera jouer au concert ; et il est déjà arrangé entre mon camarade Monin, qui joue de la basse, M. Neuss et moi, que nous ferons un petit concert les dimanches ; mon maître de violon en sera, il nous dirigera et jouera de l'alto, et il ne demande, dit-il, pour son paiement qu'une bouteille de vin rouge : il aime un peu à boire et sait bien lui-même qu'il vaut mieux boire une bouteille chez son écolier que risquer d'en boire plusieurs au cabaret, de s'y enivrer et de retourner en cet état chez sa femme. Ces musiciens dégoûteraient presque de la musique ; mais il faut tâcher de ne prendre

d'eux que leur art, et n'avoir aucune société avec eux. Je lis fort bien la musique, et je tire assez de son de mon violon ; mais je ne serai jamais fort pour les grandes difficultés ni les grandes délicatesses.

Une chose m'a frappé ici. Il y a deux ou trois noms que j'entends prononcer sans cesse. Mon cordonnier, mon perruquier, un petit garçon qui fait mes commissions, un gros marchand, portent tous le même nom ; c'est aussi celui de deux tailleuses, avec qui le hasard m'a fait faire connaissance, d'un officier fort élégant, qui demeure vis-à-vis de mon patron, et d'un ministre que j'ai entendu prêcher ce matin. Hier je rencontrai une belle dame bien parée ; je demandai son nom : c'était encore le même. Il y a un autre nom qui est commun à un maçon, à un tonnelier, à un conseiller d'Etat. J'ai demandé à mon patron si tous ces gens-là étaient parents : il m'a répondu que oui en quelque sorte ; cela m'a fait plaisir. Il est sûrement agréable de travailler pour ses parents, quand on est pauvre, et de donner à travailler à ses parents, quand on est riche. Il ne doit point y avoir entre ces gens-là la même hauteur, ni la même triste humilité que j'ai vues ailleurs.

Il y a bien quelques familles qui ne sont pas si nombreuses ; mais quand on me nommait les gens de ces familles-là, on me disait presque toujours :

« C'est Madame une telle, fille de Monsieur un tel » (d'une de ces nombreuses familles) ; ou : « C'est Monsieur un tel, beau-frère d'un tel » (aussi d'une des nombreuses familles) : de sorte qu'il me semble que tous les Neuchâtelois sont parents ; et il n'est pas bien étonnant qu'ils ne fassent pas de grandes façons les uns avec les autres, et s'habillent comme je les ai vus dans le temps des vendanges, lorsque leurs gros souliers, leurs bas de laine et leurs mouchoirs de soie autour du cou m'ont si fort frappé.

J'ai pourtant entendu parler de noblesse ; mais mon patron m'a dit un jour, à propos de la fierté de notre noblesse allemande, qu'il n'en était pas plus fier depuis deux ans qu'il avait ses lettres, et que, quoiqu'il mît *de* devant son nom, il *n'y attachait rien* (c'est son expression, que je n'ai pas bien entendue), et qu'il n'avait pris le parti de changer sa signature que pour faire plaisir à sa femme et à ses sœurs.

Adieu, mon cher Godefroy. Voilà mon camarade favori qui vient me demander du thé ; je cours chercher mon maître et M. Neuss : nous ferons de la musique. Je comptais que nous ne commencerions que dimanche prochain, et je suis fort aise de commencer dès ce soir. Adieu, je t'embrasse. Ecris-moi, je t'en prie.

H. MEYER.

Lundi au soir, à 8 heures.

P.-S. Si ces Messieurs n'étaient pas venus hier, je t'aurais parlé de la foire et des Armourins : je voudrais que cette cérémonie signifiât quelque chose, car elle a une solennité qui m'a plu. Mais on n'a pas su me dire jusqu'ici son origine, ni ce qu'elle doit signifier. J'ai bien travaillé ce soir : je tâche de reconnaître, en montrant toute la bonne volonté possible, les bontés que l'on a pour moi.

QUATRIÈME LETTRE

Henri Meyer à Godefroy Dorville.

A Neuchâtel, ce Déc. 178..

Je te remercie, mon cher ami, de ta longue lettre ; elle m'a fait le plus grand plaisir,.. oui, je crois que c'est le plus grand ; et sûrement c'est celui dont j'ai été le plus content après coup que j'aie eu depuis que je suis ici... Tu dois trouver ces phrases un peu embrouillées : il est naturel qu'elles le soient, car mes pensées le sont. Il y a des choses que je trouverais ridicule, et presque mal, de te dire ; mais, d'un autre côté, je ne voudrais pas qu'il y eût la moindre fausseté, ni même la moindre exagération dans ce que je te dis. Si une fois l'on commence à manquer de sincérité, et cela sans une grande nécessité, on ne sait plus, à ce qu'il me semble, où l'on s'arrêtera ; car il faut qu'il en ait peu coûté pour mentir, et chaque jour l'habitude rendra cela plus facile. Et alors que deviendra l'honneur, la confiance que

l'on veut inspirer, en un mot tout ce que nous estimons ? Voilà presque un sermon. Quand on n'est pas trop content de soi à certains égards, on veut du moins l'être à d'autres.

Pour en revenir à ta lettre, je trouve que tu mènes une vie fort agréable. Excepté les caprices de ta belle-sœur, je n'y vois rien que je voulusse changer. Il faudra bien te garder de faire la cour à cette petite fille, toute riche qu'elle est. Puisqu'elle ressemble à sa sœur pour la figure et le son de voix, elle lui ressemblera, je pense, en toutes choses, quand elle osera se montrer comme elle est ; et tu ne serais peut-être pas aussi endurant que ton frère.

J'ai été lundi dernier au concert, et grâce à M. Neuss on m'a permis de jouer : j'étais si attentif à jouer ma partie, que je n'ai rien vu de tout ce qui était dans la salle jusqu'à ce que j'aie entendu nommer Mlle Marianne de la Prise, dont, par le plus grand hasard du monde, j'avais entendu faire l'éloge peu de jours après mon arrivée à Neuchâtel. Ce nom m'a fait je ne sais quelle espèce de plaisir ; et je regardais de tous côtés pour voir à quel propos on l'avait prononcé, quand j'ai vu monter à l'orchestre une jeune personne assez grande, fort mince, très bien mise, quoique fort simplement. J'ai reconnu sa robe pour être la même que j'avais relevée un jour de dessus un pavé boueux le plus délicatement

qu'il m'avait été possible. C'est une longue histoire que je te raconterai peut-être quelque jour, si elle a des suites, — ce qui, j'espère, n'arrivera pas ; surtout à présent je l'espère...

Mais, pour revenir à M[lle] de la Prise qui monte à l'orchestre, quoiqu'il fût très simple qu'elle portât son nom et qu'elle eût mis la robe que je savais lui appartenir, je trouvais quelque chose de si singulier à ce qu'elle vînt chanter tout à côté de moi, et que je dusse l'accompagner, que je la regardais marcher et s'arrêter, prendre sa musique ; je la regardais, dis-je, avec un air si extraordinaire, à ce que l'on m'a dit depuis, que je ne doute pas que ce ne fût cela qui la fit rougir ; car je la vis rougir jusqu'aux yeux. Elle laissa tomber sa musique, sans que j'eusse l'esprit de la relever ; et quand il fut question de prendre mon violon, il fallut que mon voisin me tirât par la manche : jamais je n'ai été si sot, ni si fâché de l'avoir été ; je rougis toutes les fois que j'y pense, et je t'aurais écrit le soir même mon chagrin, s'il n'eût mieux valu employer une heure qui me resta entre le concert et le départ du courrier à aider nos messieurs à expédier nos lettres.

M[lle] de la Prise chante très joliment, mais elle a peu de voix, et je suis sûr qu'on ne l'aurait point entendue à l'autre bout de la salle, quand même on y aurait fait moins de bruit. J'étais choqué qu'on ne

l'écoutât pas, mais presque bien aise de penser qu'on l'entendît si peu. J'aurais bien voulu oser lui donner la main pour la reconduire à sa place ; et sûrement je l'aurais fait, sans la confusion où j'étais de ma distraction et de ma maladresse. Je craignais de faire encore quelque sottise. Peut-être aurais-je fait un faux pas en descendant le petit escalier et l'aurais-je fait tomber : je frémis quand j'y pense. Certainement je fis très bien de rester à ma place. Les symphonies que nous jouâmes me remirent un peu ; mais je n'écoutai plus aucune chanteuse. Il me semble pourtant qu'il y en avait une qui avait la voix bien plus forte et bien plus belle que Mlle de la Prise ; mais je ne sais pas qui elle est et ne l'ai pas regardée.

Adieu, mon ami, voilà mon maître de violon, et ce soir c'est un grand courrier, de sorte que je n'ajouterai plus rien à cette lettre.

Puisqu'on me permet d'aller au concert le lundi, il faut bien travailler le jeudi ; mais je m'arrangerai quelque récréation pour le vendredi, qui est le seul jour de la semaine où il n'arrive ni ne parte aucun courrier. Je suis déjà tout accoutumé à Neuchâtel et à la vie que j'y mène.

H. Meyer.

CINQUIÈME LETTRE

Julianne C... à sa tante à Boudevilliers.

178..

Ma chère tante,

Vous allez être un peu surprise ; mais je vous assure que ce n'est pas ma faute, et je suis sûre que sans la Marie Besson, qui a méchante langue, quoiqu'elle pût bien se taire, car sa sœur et elle ont toujours eu une petite conduite, tout cela ne serait pas arrivé. Vous savez bien ce que je vous ai écrit de la robe de Mlle Marianne de la Prise, qui tomba dans la boue, et comment un Monsieur m'aida à la ramasser et voulut venir avec moi vers mes maîtresses ; et je vous ai dit aussi qu'il m'avait donné un petit écu, dont la Marie Besson a bien eu tant à dire ! Et je vous ai aussi dit que le lendemain il vint demander si on avait bien pu nettoyer la robe, et on avait fort bien pu la nettoyer, et mêmement mes maîtresses avaient fait un pli où çà avait été

sali, que Mlle de la Prise avait trouvé qui allait fort bien : car je lui avais raconté toute l'histoire, et elle n'avait fait qu'en rire, et m'avait demandé le nom du Monsieur ; mais je ne le savais pas. Et quand j'eus tout cela raconté au Monsieur, et comment Mlle de la Prise était une bien bonne demoiselle, il me demanda d'où j'étais, et combien je gagnais, et si j'aimais ma profession. Et quand ensuite il voulut s'en aller, je sortis pour lui ouvrir la porte, et en passant il mit un gros écu dans ma main ; je crois bien qu'il me serra la main, ou qu'il m'embrassa. Et quand je rentrai dans la chambre, l'une de mes maîtresses et la Marie Besson se mirent à me regarder, et je dis à la Marie :

— Qu'avez-vous donc tant à me regarder ?

Et ma maîtresse me dit :

— Et toi, pourquoi deviens-tu si rouge ? Et quel mal te fait-on en te regardant ?

Et moi je dis :

— Eh bien, à la garde !

Et je me mis à travailler, à moitié aise et à moitié fâchée. Et le lendemain, comme nous étions en journée, je courus à fière aube [1] chez la Jeanne-Aimée pour tout ça lui dire, et nous jaublâmes [2]

[1] L'entre chien et loup. Moment de récréation pour les ouvrières.

[2] Nous arrangeâmes.

ensemble que j'achèterais de mes trois petits écus un mouchoir de gaze, et un pierrot [1] de gaze avec un grand fond, et un ruban rouge pour mettre avec. Et le dimanche, en allant à l'église, je rencontrai le Monsieur, qui ne me reconnut presque pas, à cause de ma coiffe et de mon mouchoir ; c'est qu'il ne m'avait vue que des jours sur semaine. Et plusieurs jeunes messieurs du comptoir de Monsieur... dirent que j'étais bien jolie, et ne dirent rien de la Marie Besson, qui était déjà bien gringe, et que cela engringea encore plus ; et tout le jour elle ne voulut plus me tutoyer et ne m'appella plus que Mademoiselle. Mais ça été bien pire le jeudi; car on m'avait laissée toute seule à la maison pour finir de l'ouvrage, et à midi j'allai donner un tour sur la foire, et je m'arrêtai devant une boutique, où le Monsieur était entré un moment avant ; et la Jeanne-Aimée et moi nous mîmes à regarder des croix d'or que nous trouvions bien belles ; et le Monsieur, qui vit ça, nous en donna à chacune une : c'était à cause de moi qu'il en donnait une à la Jeanne-Aimée, car il ne la connaissait pas ; et la mienne était aussi un peu plus belle. Et je retournai vite à la maison, parce que je vis de loin une des demoiselles chez qui mes maîtresses étaient en

[1] Bonnet.

journée, et je laissai ma croix à la Jeanne-Aimée pour y mettre un ruban,et elle me la rapporta le soir. Et comme je l'essayais à mon cou, ne voilà-t-il pas que mes maîtresses reviennent plus tôt que je ne croyais. Elles me tinrent un train terrible, elles dirent que j'étais une coureuse et que je quittais mon ouvrage pour courir chez les messieurs, puisque j'attrapais de si beaux présents. Et la Marie Besson, à la place d'y mettre le bien, y mit le mal tant qu'elle put ; et une de mes maîtresses me dit tant qu'il ne lui convenait pas d'avoir une coureuse chez elle, qu'à la fin je lui dis que je m'en irais donc tout de suite ; et je fis mon paquet, et je m'en allai coucher avec la Jeanne-Aimée. Et le lendemain j'ai loué une petite chambre chez un cordonnier, qui est le cousin de la tante de la Jeanne Aimée, et je fais mon ménage. Je sais assez travailler, Dieu merci, pour gagner ma vie ; et j'ai déjà à faire deux jupes et trois mantelets pour les servantes d'une des pratiques de mes maîtresses, qui disent que ce n'est pas tant grand chose que de recevoir des présents d'un Monsieur ; et je connais aussi les filles de boutique d'une marchande de modes qui auront sûrement des déshabillés et des peguêches à faire ; car elles sont bien jolies, et je suis sûre que les messieurs leur font de bien beaux présents; et si je manquais d'argent pour acheter du

bois et m'acheter un peu de chandelles, de beurre cuit et d'autres choses ainsi, je rencontrerai bien encore une fois le Monsieur, qui ne me laissera pas manquer, comme c'est à cause de lui qu'il m'a fallu sortir de chez mes maîtresses. Il pourrait bien aussi me venir voir ici ; car il n'est pas fier.

Adieu, ma chère tante ; je vous salue bien ; saluez tout le monde chez vous de ma part.

J. C...

SIXIÈME LETTRE

Julianne C... à Henri Meyer.

Monsieur,

J'espère que Monsieur excusera la liberté que je prends de lui écrire ces mots, puisque je n'ai pas pu le rencontrer dans les rues pour lui parler, quand je suis sortie pour cela, comme j'en avais l'intention ; et puis je pense aussi que Monsieur ne serait peut-être pas bien aise si je prenais la hardiesse de lui parler le jour devant tout le monde ; et le soir il ne conviendrait pas à une brave fille de courir toute seule par les rues. Mais j'aurais dit à Monsieur comme quoi je suis sortie de chez mes maîtresses, qui m'ont appelée une coureuse, et cela rien que pour la croix que Monsieur m'avait donnée. Ce n'est pas que je demande rien à Monsieur, car je ne suis pas dans la misère ; mais le bois est bien cher, et l'hiver sera encore bien long, et les fenêtres de ma chambre sont si mauvaises que je ne puis presque

pas travailler du froid que j'ai aux mains. Le cordonnier chez qui je suis demeure tout au bas de la rue des Chavannes.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très affectionnée servante,

Julianne C...

SEPTIÈME LETTRE

Henri Meyer à Julianne C...

Mademoiselle,

Après ce qui s'est passé hier, dont vous êtes sûrement encore plus fâchée que moi, il est bien clair qu'il ne vous convient pas de recevoir mes visites : je vous conseille de tâcher de vous remettre bien avec vos maîtresses ; vous pouvez les assurer qu'elles n'entendront plus parler de moi. J'oubliai hier de vous donner le louis que je vous apportais pour acheter du bois et vous mieux arranger dans votre chambre, supposé que vous y restiez ; mais je crois que vous n'y devez pas rester. J'ajoute un louis à celui que je vous destinais, en vous priant instamment, pour l'amour de vous-même, de commencer par payer le mois entier de votre logement, et de retourner ensuite chez vos maîtresses, ou bien chez vos parents dans votre village.

Je suis, Mademoiselle, votre très humble serviteur,

H. Meyer.

HUITIÈME LETTRE

Henri Meyer à Julianne C...

Mademoiselle,

Je crains qu'on ne vous ait vue sortir de chez moi, et j'en suis très fâché pour l'amour de vous, et aussi pour l'amour de moi-même. Il n'est pas bien étonnant que je me sois laissé toucher par vos larmes : cependant je me reproche beaucoup ma faiblesse ; et en bien repensant à votre conduite, je n'y vois pas des preuves d'une préférence si grande qu'elle m'excuse à mes propres yeux. Je vous prie de ne plus venir ici ; j'ai dit au domestique qui vous a vue sortir que si vous reveniez, il ne fallait pas vous recevoir. Je suis très résolu à n'aller plus chez vous, de sorte que vous pouvez regarder notre connaissance comme tout à fait finie.

H. MEYER.

NEUVIÈME LETTRE

Henri Meyer à Godefroy Dorville.

A Neuchâtel, ce premier janvier 178..

Je me suis bien ennuyé aujourd'hui, mon cher ami. Mon patron a eu la bonté de me faire inviter à un grand dîner, où l'on a plus mangé que je n'ai vu manger de ma vie, où l'on a goûté et bu de vingt sortes de vins. Bien des gens se sont à-demi grisés, et n'en étaient pas plus gais. Trois ou quatre jeunes demoiselles chuchotaient entr'elles d'un air malin, trouvaient fort étrange que je leur parlasse, et ne me répondaient presque pas : toute leur bonne volonté était réservée pour deux jeunes officiers ; les sourires et les éclats de rire étaient tous relatifs à quelque chose qui s'était dit auparavant, et dont je n'avais pas la clef ; je doutais même quelquefois que ces jolies rieuses s'entendissent elles-mêmes, car elles avaient plutôt l'air de rire pour la bonne grâce que par gaîté. Il me semble qu'on ne rit guère

ici ; et je doute qu'on y pleure, si ce n'est aussi pour la bonne grâce.

Tu vois que je suis de fort mauvaise humeur ; mais c'est que réellement je suis excédé de toutes les minauderies que j'ai vues et de tout le vin de Neuchâtel qui a passé devant moi. C'est une terrible chose que ce vin ! Pendant six semaines je n'ai pas vu deux personnes ensemble qui ne parlassent de la « vente ». Il serait trop long de t'expliquer ce que c'est, et je t'ennuierais autant que l'on m'a ennuyé : il suffit de te dire que la moitié du pays trouve trop haut ce que l'autre trouve trop bas, selon l'intérêt que chacun peut y avoir ; et aujourd'hui on a discuté la chose à neuf, quoique elle soit décidée depuis trois semaines. Pour moi, si je fais mon métier de gagner de l'argent, je tâcherai de n'entretenir personne du vif désir que j'aurai d'y réussir ; car c'est un dégoûtant entretien.

Un seul moment du dîner a été intéressant pour moi, mais d'une manière pénible. Une des jeunes demoiselles a parlé de Mlle de la Prise. Elle ne comprenait pas comment, disait-elle, avec si peu de voix, on pouvait s'aviser de chanter au concert.

— Sa jolie figure, a dit un des jeunes hommes, compense tout.

— Jolie figure ! a dit une des petites filles, comme çà !... Mais, à propos, il faut bien qu'elle soit jolie ; car elle donne, dit-on, d'étranges distractions.

Tu comprends combien j'étais à mon aise. — Depuis ce moment je n'ai plus ouvert la bouche. Quand mes voisins, dans leur désœuvrement, m'ont adressé quelques questions, je leur ai répondu par le oui et le non le plus sec ; et au moment où on s'est levé de table, j'ai couru chez moi pour exhaler avec toi ma mauvaise humeur. Puissent les autres jours de cette année ne ressembler en rien à ce premier ! Puissent tous les tiens pendant cette année être doux, agréables, innocents ! Ce jour-ci a pour moi une solennité lugubre. Je me suis demandé ce que j'avais fait de l'année qui finit ; je me suis comparé à ce que j'étais il y a un an, et il s'en faut bien que mes réflexions m'aient égayé. Je pleure ; je suis inquiet : une nouvelle époque de ma vie a commencé; je ne sais comment je m'en tirerai, ni comment elle finira. — Adieu, mon ami.

H. MEYER.

DIXIÈME LETTRE

Henri Meyer à Godefroy Dorville.

A Neuchâtel, ce 20 janvier 178..

J'ai bien des choses à te dire, mon cher Godefroy, et il y a un étrange chaos dans ma tête. D'abord il faut te dire qu'on m'apporta, il y a trois jours, deux billets pour le bal : l'un me fut donné le matin et l'autre le soir, sans que je susse à qui j'en avais l'obligation. Au moment que l'on m'apporta le second, j'étais avec celui de mes camarades qui est vraiment mon camarade, et le seul qui le soit.

— Ah ! je suis bien aise, m'écriai-je ; j'en ai déjà un, je vous donnerai celui-ci.

Et en même temps je le lui donnai. — Cela ne fut pas plutôt fait, que je sentis que c'était une étourderie : ces billets m'étaient destinés à moi, et il était douteux que j'eusse le droit d'en disposer. Mais comment revenir en arrière ? Comment dire

à mon camarade, transporté d'aise, qu'il fallait me rendre le billet jusqu'à ce que j'eusse pris des informations ? Jamais je ne l'aurais pu ; et, après tout, quel grand mal pouvait-il résulter de mon imprudence ? Mon camarade est un joli garçon, fort honnête et bien meilleur danseur que moi. Je résolus donc de prendre sur moi tous les inconvénients de l'affaire, et de les soutenir courageusement. Là-dessus je fis deux ou trois entrechats, et je sortis de la maison, de peur que mes doutes ne me reprissent et que mon ami ne s'en aperçût.

Hier vendredi fut le jour attendu, redouté, désiré ; et nous nous acheminons vers la salle, lui fort content et moi un peu mal à mon aise. L'affaire du billet n'était pas la seule chose qui me tînt l'esprit en suspens : je pensais bien que Mlle de la Prise serait au bal, et je me demandais s'il fallait la saluer et de quel air ; si je devais lui parler, si je pouvais la prier de danser avec moi : le cœur me battait ; j'avais sa figure et sa robe devant les yeux ; et quand en effet, en entrant dans la salle, je la vis assise sur un banc près de la porte, à peine la vis-je plus distinctement que je n'avais vu son image. Mais je n'hésitai plus, et sans réfléchir, sans rien craindre, j'allai droit à elle, lui parlai du concert, de son ariette, d'autres choses encore ; et sans m'embarrasser des grands yeux curieux et étonnés

d'une de ses compagnes, je la priai de me faire l'honneur de danser avec moi la première contre-danse. Elle me dit qu'elle était engagée :

— Hé bien, la seconde?

— Je suis engagée.

— La troisième ?

— Je suis engagée.

— La quatrième, la cinquième ? Je ne me lasserai point, lui dis-je en riant.

— Cela serait bien éloigné, me répondit-elle ; il est déjà tard, on va bientôt commencer. Si le comte Max, avec qui je dois danser la première, ne vient pas avant qu'on commence, je la danserai avec vous, si vous le voulez.

Je la remerciai ; et dans le même moment une dame vient à moi et me dit :

— Ah ! Monsieur Meyer, vous avez reçu mon billet ?

— Oui, Madame, lui dis-je ; j'ai bien des remerciements à vous faire ; j'ai même reçu deux billets, et j'en ai donné un à M. Monin.

— Comment ? dit la dame, un billet envoyé pour vous !... Ce n'était pas l'intention, et cela n'est pas dans l'ordre.

— J'ai bien craint, après coup, Madame, que je n'eusse eu tort, lui répondis-je ; mais il était trop tard, et j'aurais mieux aimé ne point venir ici,

quelque envie que j'en eusse, que de reprendre le billet et de venir sans mon ami. Pour lui, il ne s'est point douté du tout que j'eusse commis une faute, et il est venu avec moi dans la plus grande sécurité.

— Oh ! bien, dit la dame, il n'y a point de mal pour une fois.

— Oui, ajoutai-je, Madame. Si on est mécontent de nous, on ne nous invitera plus ; mais si on veut bien encore que l'un de nous revienne, je me flatte que ce ne sera pas sans l'autre.

Là-dessus elle m'a quitté, en jetant de loin sur mon camarade un regard d'examen et de protection.

— Je tâcherai de danser une contre-danse avec votre ami, m'a dit Mlle de la Prise, d'un air qui m'a enchanté ; et puis, voyant que l'on s'arrangeait pour la contre-danse et que le comte Max n'était pas encore arrivé, elle m'a présenté sa main avec une grâce charmante, et nous avons pris notre place.

Nous étions arrivés au haut de la contre-danse, et nous allions commencer, quand Mlle de la Prise s'est écriée :

— Ah ! voilà le comte !

C'était lui, en effet, et il s'est approché de nous d'un air chagrin et mortifié. Je suis allé à lui ; je lui ai dit :

— Monsieur le comte, Mademoiselle ne m'a per-

mis de danser avec elle qu'à votre défaut. Elle trouvera bon, j'en suis sûr, que je vous rende votre place ; et peut-être aura-t-elle la bonté de me dédommager.

— Non, Monsieur, a dit le comte, vous êtes trop honnête et cela n'est pas juste : je suis impardonnable de m'être fait attendre. Je suis bien puni ; mais je l'ai mérité.

Mlle de la Prise a paru également contente du comte et de moi : elle lui a promis la quatrième contre-danse, et à moi la cinquième, pour mon ami, et la sixième pour moi-même. J'étais bien content : jamais je n'ai dansé avec tant de plaisir. La danse était pour moi, dans ce moment, une chose toute nouvelle : je lui trouvai un *meaning* [1], un esprit, que je ne lui avais jamais trouvé ; j'aurais volontiers rendu grâce à son inventeur ; je pensais qu'il devait avoir eu de l'âme, et une demoiselle de la Prise avec qui danser. C'étaient, sans doute, de jeunes filles comme celle-ci qui ont donné l'idée des Muses.

Mlle de la Prise danse gaîment, légèrement et décemment. J'ai vu ici d'autres jeunes filles danser avec encore plus de grâce, et quelques-unes avec encore plus de perfection, mais point qui, à tout

[1] Expression anglaise qui n'a point d'équivalent en français.

prendre, danse aussi agréablement. On en peut dire autant de sa figure : il y en a de plus belles, de plus éclatantes, mais aucune qui plaise comme la sienne; il me semble, à voir comme on la regarde, que tous les hommes sont de mon avis. Ce qui me surprend, c'est l'espèce de confiance et même de gaîté qu'elle m'inspire. Il me semblait quelquefois à ce bal que nous étions d'anciennes connaissances : je me demandais quelquefois si nous ne nous étions point vus étant enfants ; il me semblait qu'elle pensait les mêmes choses que moi, et je m'attendais à ce qu'elle allait dire... Tant que je serais content de moi, je voudrais avoir Mlle de la Prise pour témoin de toutes mes actions ; mais quand j'en serais mécontent, ma honte et mon chagrin seraient doubles, si elle était au fait de ce que je me reproche. Il y a certaines choses dans ma conduite qui me déplaisaient assez avant le bal, mais qui me déplaisent bien plus depuis. Je souhaite qu'elle les ignore; je souhaite surtout que son idée ne me quitte plus et me préserve de rechûte. Ce serait un joli ange tutélaire, surtout si on pouvait l'intéresser.

J'ai fait connaissance avec le comte Maximilien de R***. Il est Alsacien, protestant, d'une famille ancienne et illustre. Il est ici avec son frère, qui est son aîné et qui sera fort riche. Ils ont un précepteur que je n'ai point encore vu. Tous deux sont au

service, et déjà fort avancés. Ils sont venus ici pour finir leur éducation. Mais le comte Max, comme on l'appelle, m'a dit qu'il n'avait point trouvé, pour la littérature et les beaux-arts, les secours qu'on lui avait fait espérer.

— Mais, Monsieur le comte, a dit un homme qui était assis à côté de nous et qui n'avait pas paru nous écouter, comment a-t-on pu vous envoyer à Neuchâtel pour les choses que vous aviez envie d'apprendre ? Nous avons des talents, mais pas les moindres lumières ; nos femmes jouent joliment la comédie, mais elles n'ont jamais lu que celles qu'elles voulaient jouer. Personne de nous ne sait l'orthographe ; nos sermons sont barbares ; nos avocats parlent patois ; nos édifices publics n'ont pas le sens commun ; nos campagnes sont absurdes... N'avez-vous pas vu de petits bassins d'eau à côté du lac ? ... Nous sommes encore plus légers, plus frivoles, plus ignorants que...

Dans ce moment, Mlle de la Prise est venue avertir le comte que sa contre-danse allait commencer : je me suis levé pour le suivre ; nous avons tous les deux salué notre caustique informateur ; son fiel et ses exagérations m'ont fait rire.

Pendant que le comte et Mlle de la Prise dansaient leur contre-danse, la dame qui m'avait d'abord parlé s'est approchée de moi, m'a demandé

d'où j'étais et qui j'étais. J'ai répondu que j'étais le fils d'un marchand d'Augsbourg.

— D'un négociant, m'a-t-elle dit.

— Non, Madame, ai-je repris (et j'ai senti que je rougissais), d'un marchand. Je sais bien la différence : mon oncle, frère de ma mère, est un riche négociant.

La dame voulait apparemment être polie ; mais assurément ce n'était pas l'être que de montrer assez de mépris pour ce qu'était mon père, pour se croire obligée de le supposer ce qu'il n'était pas. Elle m'a demandé où j'avais appris le français. Je lui ai dit que c'était en France. Elle m'a demandé des détails sur la pension de R... ; et sur ce que je lui ai dit que j'avais passé quelque temps à Genève chez un ministre, ami de mes parents, pour me faire instruire et recevoir à la communion, elle m'a parlé des Représentants et des Négatifs. La fin de la contre-danse nous a de nouveau interrompus, et j'en ai été bien aise : comment parler d'une chose où l'on n'entend rien ?

Après avoir dansé avec Mlle de la Prise la sixième contre-danse avec encore plus de plaisir que la première, parce que je ne prenais la place de personne, j'ai voulu m'en aller. J'étais content ; et il s'était passé bien assez de choses dans ma tête pour un seul jour. Je me suis pourtant arrêté pour

saluer la dame qui m'avait parlé. Elle parlait avec d'autres assez vivement : j'ai entendu mon nom, le mot d'*énergie*, le mot d'*amitié*. Enfin, elle est venue à moi avec une autre dame, qui avait l'air fort grave et fort doux, et elles m'ont dit que je serais reçu au bal aussi bien que mon ami. Je le suis allé chercher aussitôt. Nous avons beaucoup remercié ces dames, et nous nous sommes retirés. Mlle de la Prise dansait alors avec le frère aîné du comte Max.

Adieu, mon ami. Quand j'appelle Monin mon ami, le mot *ami* signifie tout autre chose que quand je dis : mon ami Godefroy Dorville. Monin est un joli garçon que j'oblige, qui me rend la vie agréable, et qui mérite d'être distingué de ses maussades compagnons qui mettent tout leur plaisir à se faire de petites niches, et cherchent bien moins à se procurer des succès pour eux-mêmes que des mortifications pour autrui. Dans leurs maussades combats de finesse, l'attrapé me paraît toujours un peu moins sot que l'attrapeur.

H. Meyer.

ONZIÈME LETTRE

Mlle de la Prise à Mlle de Ville

A Neuchâtel, ce.....

Voici, ma chère Eugénie, l'hiver qui recommence ; un second hiver de dissipation, d'étourdissement, que je passerai sans amie, et vraisemblablement sans plaisir. Il y a un an que je te regrettais bien autant qu'aujourd'hui. Mais le monde, que je ne connaissais pas encore, me promettait des compensations, et il ne me les a pas données : je croyais entrevoir en lui des charmes qui se sont évanouis dès que j'en ai fait partie moi-même.

J'aurais pourtant besoin de m'amuser. Mon père n'a pu se remettre de sa dernière attaque de goutte ; ma mère est mécontente de notre logement, de nos domestiques, de tout ce qui l'environne ; elle s'est brouillée avec la sœur de mon père, avec mes cousines. De part et d'autre les petits torts s'accumulent tous les jours et semblent devenir plus graves

chaque fois qu'on s'en plaint. C'est la plus triste chose du monde. Il a fallu vendre une petite campagne que nous avions au Val-de-Travers ; et nos vignes d'Auvernier n'ont presque rien produit, faute d'engrais et de culture.

Mon père prend son parti sur tout cela avec un courage admirable. Il m'a obligée à souscrire au bal, à me faire deux robes neuves, et à reprendre mes maîtres ; il m'ordonne presque aussi de me divertir et d'être gaie, et je lui obéirai du mieux qu'il me sera possible. La tendresse de mon père et la liberté dont il veut que je jouisse sont assurément les seules choses qui rendent ma situation supportable. Mais mon père est si faible ! ses jambes sont toujours enflées; tu ne le reconnaîtrais presque pas.

Et toi, que fais-tu ? Passeras-tu ton hiver à Marseille ou à la campagne ? Songe-t-on à te marier ? As-tu appris à te passer de moi ? Pour moi, je ne sais que faire de mon cœur. Quand il m'arrive d'exprimer ce que je sens, ce que j'exige de moi, ou des autres, ce que je désire, ce que je pense, personne ne m'entend ; je n'intéresse personne. Avec toi tout avait vie ; et sans toi tout me semble mort. Il faut que les autres n'aient pas le même besoin que moi : car si on cherchait un cœur, on trouverait le mien. Ne crois pas cependant que j'aie toujours autant de tristesse et aussi peu de courage

que dans cet instant. Ma mère a renvoyé ce matin une ancienne servante qui nous servait depuis dix ans : j'ai voulu t'écrire pour me distraire, mais je n'aurai réussi qu'à t'attrister.

Le concert ne commence que dans un mois, et les assemblées ne commenceront qu'après le nouvel-an. Nous avons deux comtes allemands qu'on dit être fort aimables. En attendant que nos sociétés commencent, je passe mes soirées à ourler des serviettes et à jouer au piquet avec mon père. Il veut que je chante au concert : cela ne fera de mal ni de bien à personne, car on ne m'entendra pas. Mais j'ai achevé de devenir cet été une fort passable musicienne, et j'accompagne de la harpe aussi bien que du clavecin ; mais je ne fais aussi qu'accompagner : quant aux pièces, jamais je ne serai assez habile pour me satisfaire.

Mlle **** se marie dans quinze jours : tu as vu commencer ses amours ; elles ont été tièdes et constantes. Je crois que ce mariage ira assez bien ; ils s'aimeront faute de rien aimer d'autre.

Je vois quelquefois l'aînée de mes cousines malgré la brouillerie ; c'est une bonne fille, gaie et sensée ; mais sa sœur est un petit esprit.

Adieu, mon Eugénie ; je t'écrirai quelque jour une moins plate et moins triste lettre.

Marianne DE LA PRISE.

DOUZIÈME LETTRE

M[lle] de la Prise à M[lle] de Ville.

A Neuchâtel, ce janvier 178...

Tu as pleuré, mon Eugénie, en lisant ma triste lettre ? J'ai pleuré, en lisant la tienne, de reconnaissance et d'attendrissement. C'est une douce chose que la sympathie de deux cœurs qui semblent faits l'un pour l'autre. Si nous vivions ensemble, nous n'aurions peut-être besoin de rien de plus pour être heureuses ; je t'avoue qu'alors je serais fâchée de te voir marier. A présent, il y aurait aussi trop d'égoïsme à vouloir que tu me restasses toute entière.

Pour moi, il y a peu d'apparence que je t'échappe de cette façon-là. Tu sais combien notre fortune est délabrée. Malgré toute son insouciance pour lui-même, mon père s'inquiète quelquefois sur mon sort : il m'a répété plusieurs fois qu'après sa mort, qui, dit-il, ne peut être éloignée, la pension qui nous

fait vivre venant à cesser, je n'aurai presque rien. Pour ma mère, la rente que mon oncle a mise sur sa tête suffira à son entretien, surtout si elle veut aller vivre dans son pays. Mais en voilà assez. Je me flatte que mon père se trompe sur son état ; je n'ai aucune inquiétude sur ce qui me regarde. Je voulais seulement te dire que, dans ces circonstances et avec cette fortune, il est rare qu'on se marie.

Les concerts ont commencé : j'ai chanté au premier ; je crois qu'on s'est un peu moqué de moi à l'occasion d'un peu d'embarras et de trouble que j'eus, je ne sais trop pourquoi : c'est un assemblage de si petites choses que je ne saurais comment te les raconter. Chacune d'elles est un rien, ou ne doit paraître qu'un rien, quand même elle serait quelque chose.

Adieu, ma chère Eugénie ; je t'écrirai une plus longue lettre une autre fois.

Marianne DE LA PRISE.

TREIZIÈME LETTRE

Mlle de la Prise à Mlle de Ville.

A Neuchâtel, ce janvier 178..

Il me semble que j'ai quelque chose à te dire ; et quand je veux commencer, je ne vois plus rien qui vaille la peine d'être dit. Tous ces jours je me suis arrangée pour t'écrire ; j'ai tenu ma plume pendant longtemps, et elle n'a pas tracé le moindre mot. Tous les faits sont si petits, que le récit m'en serait ennuyeux à moi-même ; et l'impression est quelquefois si forte, que je ne saurais la rendre : elle est trop confuse aussi pour la bien rendre. Quelquefois il me semble qu'il ne m'est rien arrivé ; que je n'ai rien à te dire ; que rien n'a changé pour moi ; que cet hiver a commencé comme l'autre ; qu'il y a, comme à l'ordinaire, quelques jeunes étrangers à Neuchâtel que je ne connais pas, dont je sais à peine le nom, avec qui je n'ai rien de commun. En effet, je suis allée au concert, j'ai laissé

tomber un papier de musique ; j'ai assez mal chanté ; j'ai été à la première assemblée ; j'y ai dansé avec tout le monde, entre autres deux comtes alsaciens et deux jeunes apprentis de comptoir : qu'y a-t-il dans tout cela d'extraordinaire, ou dont je puisse te faire une histoire détaillée ? D'autrefois il me semble qu'il m'est arrivé mille choses ; que si tu avais la patience de m'écouter, j'aurais une immense histoire à te faire ; il me semble que je suis changée, que le monde est changé, que j'ai d'autres espérances et d'autres craintes, qui, excepté toi et mon père, me rendent indifférente sur tout ce qui m'a intéressée jusqu'ici, et qui, en revanche, m'ont rendu intéressantes des choses que je ne regardais point ou que je faisais machinalement. J'entrevois des gens qui me protègent, d'autres qui me nuisent : c'est un chaos, en un mot, que ma tête et mon cœur. Permets, ma chère Eugénie, que je n'en dise pas davantage jusqu'à ce qu'il se soit un peu débrouillé et que je sois rentrée dans mon état ordinaire, supposé que j'y puisse rentrer. Ne te rien dire eût été trop pénible ; t'en dire davantage, quand moi-même je n'en sais pas davantage, ne serait pas possible. Adieu donc ; je t'embrasse tendrement. Tout ce que je saurai de moi-même, tu le sauras. Aucune défiance, au moins, ne me fera taire : la crainte de te paraître puérile, ou de te

donner quelque autre impression fâcheuse de moi, ne pourra m'empêcher de parler ; la peur de t'ennuyer est la seule que je puisse avoir.

M. DE LA PRISE.

QUATORZIÈME LETTRE

Mlle de la Prise à Mlle de Ville.

A Neuchâtel, ce janvier 178..

Tu le veux absolument ? Eh bien, à la bonne heure, tu le sauras ! Je t'écrivis une lettre qui, après cela, me parut folle ; j'en écrivis une autre pour excuser celle-là : il se trouva qu'elle n'était pas partie ; elle était cachetée : j'avais oublié de l'envoyer à la poste; dans ce temps-là je ne savais ce que je faisais ; je te l'envoie sans l'ouvrir, je ne veux pas la relire, je ne m'en souviens presque pas, tu verras ce que j'en ai pensé.

Tous tes détails, à toi, sont charmants : tu n'aimeras, tu n'aimeras jamais l'homme qu'on te destine, c'est-à-dire, tu ne l'aimeras jamais beaucoup. Si tu ne l'épouses pas, tu pourras en épouser un autre. Si tu l'épouses, vous aurez de la complaisance l'un pour l'autre ; vous vous serez une société agréable, peut-être. Tu n'exigeras pas que

tous ses regards soient pour toi, ni tous les tiens pour lui : tu ne te reprocheras pas d'avoir regardé quelque autre chose, d'avoir pensé à quelque autre chose, d'avoir dit un mot qui pût lui avoir fait de la peine un instant : tu lui expliqueras ta pensée ; elle aura été honnête, et tout sera bien. Tu feras plus pour lui que pour moi ; mais tu m'aimeras plus que lui. Nous nous entendrons mieux ; nous nous sommes toujours entendues, et il y a eu entre nous une sympathie qui ne naîtra point entre vous. Si cela te convient, épouse-le, Eugénie. Penses-y, cependant : regarde autour de toi pour voir si quelque autre n'obtiendrait pas de toi un autre sentiment. N'as-tu pas lu quelques romans ? et n'as-tu jamais partagé le sentiment de quelque héroïne ? Sache aussi si ton épouseur ne t'aime pas autrement que tu ne l'aimes. Dis-lui, par exemple, que tu as une amie qui t'aime chèrement, et que tu n'aimes personne autant qu'elle. Vois alors s'il rougit, s'il se fâche : alors, ne l'épouse pas. Si cela lui est absolument égal, ne l'épouse pas non plus. Mais s'il te dit que c'est à regret qu'il te tiendra éloignée de moi, et que vous viendrez ensemble à Neuchâtel pour me voir, ce sera un bon mari, et tu peux l'épouser...

Je ne sais où je prends tout ce que je te dis : car avant ce moment je n'y avais jamais pensé.

Peut-être cela n'a-t-il pas le sens commun. Je t'avoue que j'ai pourtant fort bonne opinion de mes observations,... non pas observations, mais... comment dirai-je ?... de cette lumière que j'ai trouvée tout à coup dans mon cœur, qui semblait luire exprès pour éclairer le tien. Ne t'y fie pourtant pas : demande et pense... Non, ne demande à personne : on ne t'entendra pas ; interroge-toi bien toi-même. Adieu.

M. DE LA PRISE.

QUINZIÈME LETTRE

Ecrite avant la douzième, et contenue, ainsi que la seizième, dans la précédente.

A Neuchâtel, ce 178..

Serait-ce un amant que cherchait mon cœur ? et l'aurais-je trouvé ? Ma chère Eugénie, combien je vois ta délicatesse alarmée !... je n'ai pas dit *pruderie*, admire mon honnêteté : car tes grands yeux, que je vois ouverts sur moi d'un air de surprise et de scandale, ne méritaient pas de si grands ménagements. J'irai mon train comme si tu n'étais pas une personne fort délicate et fort prudente ; et toi, tu iras ton train de t'indigner et de prêcher, si tu veux : il ne faut nous gêner ni l'une ni l'autre. Je vais te raconter bien exactement ce qui m'arrive.

Il y a quelque temps qu'une petite tailleuse laissa tomber dans la boue une robe qu'elle me rapportait : un jeune étranger lui aida à la relever, accompagna jusque chez elle la petite personne, l'excusa auprès

de ses maîtresses et lui donna de l'argent en la quittant. L'histoire m'en fut faite le lendemain ; elle me plut : j'y voyais de la bonté et une sorte de courage ; car la petite fille, jolie à la vérité, est si mal mise et a si mauvaise façon, qu'un élégant un peu vain ne se serait pas soucié d'être vu avec elle dans les rues. Je demandai le nom du jeune homme ; elle ne put pas me le dire, et je n'en entendis plus parler. L'autre jour, étant au concert, mes voisines me montrèrent, de l'amphithéâtre où nous étions, un jeune homme qui jouait du violon à l'orchestre. Elles me dirent que c'était un jeune Allemand du comptoir de M..., appelé Meyer. En passant auprès de lui pour aller chanter, je le regardais attentivement ; lui aussi me regarda : je vis qu'il reconnaissait ma robe. Moi, je reconnus la physionomie que devait avoir celui qui l'avait relevée ; et nous nous perdîmes si bien dans cette contemplation l'un de l'autre, que je laissai tomber ma musique et qu'il oublia son violon, ne sachant plus, ni lui ni moi, de quoi il était question, ni ce que nous avions à faire. Il rougit ; je rougis aussi, mais je ne sais trop de quoi, car je n'étais point honteuse du tout. On m'a plaisantée de la distraction du jeune homme : j'étais tentée de répondre que la mienne valait bien la sienne, et j'ai vu qu'on ne s'en était point aperçu. Apparemment l'on croit

qu'il faut qu'un jeune homme soit amoureux pendant quelques semaines avant que la belle paraisse être un peu sensible. Je ne me vanterai pas d'avoir suivi cette décente coutume ; et s'il se trouve que M. Meyer soit aussi épris de moi que je l'ai cru, il pourra se vanter quelque jour que je l'ai été tout aussitôt et tout autant que lui.

Tu vois bien que je suis tout autrement disposée que la dernière fois que je t'écrivis ; et je t'avoue que je suis on ne peut pas plus contente. Quoi qu'il puisse m'arriver d'ailleurs, il me semble que, si on m'aime beaucoup et que j'aime beaucoup, je ne saurais être malheureuse. Ma mère a beau gronder depuis ce jour-là, cela ne trouble pas ma joie. Mes amies ne me paraissent plus maussades : vois-tu, je dis *mes amies*, mais c'est par pure surabondance de bienveillance ; car je n'ai d'amie que toi. Je te préfère à M. Meyer lui-même ; et si tu étais ici, et qu'il te plût, je te le céderais. Ne va pas croire que nous nous soyons encore parlé : je ne l'ai pas même revu depuis le concert. Mais j'espère qu'il viendra à la première assemblée : nos dames, sans que je les en prie, me feront bien la galanterie de l'y inviter. Alors nous nous parlerons sûrement, dussé-je lui parler la première. Je me trouverai près de la porte quand il entrera. Alors aussi se décidera la question : savoir, si M. Meyer sera

l'âme de la vie entière de ton amie, ou si je n'aurai fait qu'un petit rêve agréable ; ce sera l'un ou l'autre, et quelques moments décideront lequel des deux.

Adieu, mon Eugénie ! Mon père est plus content de moi que jamais : il me trouve charmante ; il dit qu'il n'y a rien d'égal à sa fille et qu'il ne la troquerait pas contre les meilleures jambes du monde. Tu vois que ma folie est du moins bonne à quelque chose. Adieu.

M. de la Prise.

SEIZIÈME LETTRE

A la même.

A Neuchâtel, ce janvier 178..

Je ne puis attendre ta réponse. Ma dernière lettre était si extraordinaire et si folle, qu'il faut que je t'en fasse l'apologie. Ou bien je t'en ferai des excuses, car, d'apologie, il n'y en a point à faire. Je suis revenue à mon bon sens ; mais j'en suis presque fâchée : car ces quatre ou cinq jours de folie étaient charmants. Tout ce que je faisais m'amusait : mon clavecin, ma harpe étaient toute autre chose qu'une harpe et un clavecin ; ils avaient vie : je parlais, et on me répondait par eux. Ma tête s'est remise, et il ne m'est resté qu'une curiosité assez naturelle de savoir si M. Meyer est aussi bon, aussi honnête qu'il en a l'air ; s'il a du sens, s'il est aimable : c'est ce que nous verrons et je te le dirai. Ne crains point que je fasse ni que je dise de folie : tu sais bien que j'ai toujours eu des moments

d'extravagance, et qu'il n'en est rien arrivé de bien fâcheux ; je crois que c'est la grande liberté que m'a laissée mon père, et aussi la grande liberté de ses discours, qui m'ont empêchée d'avoir la réserve et la timidité qui te siéent si bien. Adieu ; conserve-moi ton indulgence, et crois que je ne la mettrai pas à de trop grandes épreuves.

M. DE LA PRISE.

DIX-SEPTIÈME LETTRE

Julianne C. à sa tante à Boudevilliers.

A Neuchâtel, ce janvier 178..

Ma chère tante,

Je suis rentrée chez mes maîtresses, puisque vous me l'avez conseillé, et le Monsieur aussi. C'est M. Meyer qu'il s'appelle ; je sais à présent son nom : mais qu'est-ce qu'il me sert de le savoir ? Il y eut hier cinq semaines que je ne l'ai pas vu, et je voudrais ne l'avoir jamais rencontré ; mais je crois qu'il s'est pensé... Mais à quoi bon vous tout ça dire ? Toujours j'ai bien pleuré, et il y a quelque chose qu'il m'a marqué sur sa lettre (car il m'a écrit deux lettres) qui m'a fait penser, autant que j'y ai pu comprendre, que peut-être bien la Marie Besson lui a pu dire que je n'avais pas été une honnête fille ; et pourtant, ma chère tante, je puis bien jurer que, si ce n'était ce vilain maître horloger chez

qui j'ai servi, et qui était pourtant un homme marié, il n'y aurait pas eu une plus brave fille que moi dans le Val-de-Ruz : car pour avoir quelquefois badiné avec les garçons à la veillée, ou pendant les foins, les autres filles en faisaient autant que moi ; et je ne sais pas si un Monsieur penserait pour ça qu'on n'aurait pas été une brave fille. Mais à la garde ! il ne sert de rien de pleurer et de se lamenter quand il n'est plus temps ; et si j'ai encore à pleurer, ce sera assez temps quand j'en serai sûre.

Il a fallu que j'aie bien prié mes maîtresses; mais c'est aussi qu'elles ont beaucoup d'ouvrage à présent, comme il y a des bals et des sociétés et des concerts, et peut-être aussi des comédies, et que sais-je bien peu ? Ces dames font toutes sortes pour se divertir; et peut-être ne sont-elles seulement pas aussi braves qu'une pauvre fille qu'on laisse pleurer en faisant son ouvrage, et qui n'a pas été à toutes leurs écoles et leurs pensions, et n'a pas appris à lire sur leurs beaux livres; et elles ont des bonnets, et des rubans, et des robes avec des garnitures de gaze, qu'il faut que nous travaillions toute la nuit et quelquefois les dimanches; et tout ça elles l'ont quand elles veulent, de leur mère ou de leur mari, sans que les jeunes messieurs le leur donnent; mais qu'est-ce que tout ça y fait ? Si la cousine Jeanne-Marie et le cousin Abram ne savent rien du Mon-

sieur, ni que j'avais quitté mes maîtresses, il ne sert à rien à présent de le leur conter. Je suis, ma chère tante, celle qui est votre très humble nièce.

Julianne C***.

DIX-HUITIÈME LETTRE

Henri Meyer à Godefroy Dorville.

A Neuchâtel, ce janvier 178...

Tu trouves le style de mes lettres changé, mon cher Godefroy. Pourquoi ne pas me dire si c'est en mal ou en bien ? Mais il me semble que ce doit être en bien, quand j'aurais moi-même changé en mal : je ne suis plus un enfant ; cela est vrai, j'ai presque dit : cela n'est que trop vrai ; mais au bout du compte, puisque la vie s'avance, il faut bien avancer avec elle ! Qu'on le veuille ou non, on change ; on s'instruit ; on devient responsable de ses actions. L'insouciance se perd ; la gaîté en souffre ; si la sagesse et le bonheur voulaient prendre leur place, on n'aurait rien à regretter. Te souvient-il du Huron que nous lisions ensemble ? Il est dit que Mlle de K., — j'ai oublié le reste de son nom, — devint en deux ou trois jours une autre personne ; *une personne*, je ne comprenais pas alors ce que cela

voulait dire ; à présent je le comprends. Je sens bien qu'il faut que je paie moi-même l'expérience que j'acquiers ; mais je voudrais que d'autres ne la payassent pas. Cela est pourtant difficile : car on ne fait rien tout seul, et il ne nous arrive rien à nous seuls.

Dans ma dernière lettre, je te rendis compte de l'assemblée où je dansai avec Mlle de la Prise. Je fus alors deux ou trois jours sans me soucier de sortir ; je n'allais pas seulement me promener. Mais le mardi je fus prié à un dîner chez mon patron : il ne fut pas tout à fait aussi nombreux que celui du nouvel-an ; il n'y avait que des hommes, et il y en avait de tout âge, et parmi eux quelques-uns qui me parurent fort aimables, et surtout fort honnêtes et fort doux. On s'était levé de table et on prenait du café, quand le Monsieur caustique du bal est entré. On lui a reproché de n'être pas venu plus tôt.

— Je vous suis obligé, a-t-il répondu, mais je ne mange presque jamais hors de chez moi, depuis que je connais parfaitement les vins de tous vos quartiers et le fromage de toutes vos montagnes.

Ensuite il s'est approché de quelques jeunes gens, parmi lesquels j'étais, et leur a demandé de quoi ils parlaient avant qu'il entrât.

— De quelques jeunes demoiselles, a répondu

l'un d'eux : nous parlions des plus jolies, et nous nous disputions.

— Encore ? a-t-il interrompu. Lesquelles aviez-vous nommées ?

Là-dessus ils en ont nommé plusieurs.

— Bon ! a-t-il dit brusquement ; je m'y attendais. Vous avez commencé de préférence par les poupées, les marionnettes et les perroquets ! Il y en a une...

J'étais près de la porte ; je tenais mon chapeau ; je suis sorti.

— Restez ! m'a-t-il crié ; je ne la nommerai pas.

Je n'ai pas fait semblant de l'entendre, et je suis descendu l'escalier le plus vite que j'ai pu.

Le vendredi suivant, je m'étais arrangé pour passer la soirée tout seul à lire et à écrire à mon oncle. Mais le comte Max m'est venu voir, sachant, m'a-t-il dit, que les vendredis étaient mes jours de loisir. Il est resté avec moi jusqu'à sept heures. Il est aimable et instruit : son langage récrée mon oreille, qui est écorchée tous les jours par l'affreux allemand de Berne, de Bâle et de Mulhouse. J'ai un peu oublié ma langue : le comte m'en a fait des reproches ; il me prêtera des livres allemands : il a passé dix-huit mois à Leipsick.

J'admire mon sens froid de parler si longtemps du vendredi ; c'est le dimanche qui fut intéressant !

Peut-être m'arrêtai-je exprès au vendredi par une certaine appréhension du dimanche. Ce fut un si singulier mélange d'heureuses et malheureuses rencontres, de peine et de plaisir ! Je crois que je me conduisis bien, c'est-à-dire que je ne pouvais me conduire autrement. Tu crois que ce sera quelque grande histoire ? Non ; tout cela se passa dans un quart d'heure. Mais ce qui avait précédé, les circonstances.... Pour que tu saches ce que c'est, il faut enfin te le raconter. Peut-être devineras-tu ce que je ne te dirai pas ; et si tu ne devines qu'à moitié, il n'y aura pas grand mal.

Il avait beaucoup plu au commencement de la semaine ; les derniers jours il avait beaucoup gelé ; le dimanche matin il était tombé de la neige, et le temps s'était un peu radouci. Mais l'après-dîner, le froid étant revenu, l'eau qu'il y avait eu dans les rues et la neige du matin étaient devenues un verglas tel que je n'en ai jamais vu, et qui devenait à chaque instant plus dangereux, à mesure que l'air du soir se refroidissait. Nous revenions, Monin et moi, du Crêt [1], où nous étions allés faire un tour pour profiter d'un instant de soleil qui nous avait séduits au sortir de l'église. Il nous fallait toute

[1] Promenade sur une petite éminence à un demi-quart de lieue de la ville. Meyer oublie ici que son ami ne connaît pas Neuchâtel.

notre attention pour ne nous pas laisser tomber. Juge de l'embarras et du danger de Mlle de la Prise et de deux autres demoiselles que nous trouvâmes près de la porte de la ville, allant le même chemin que nous. Je m'arrêtai devant elles ; je crois que je voulais les empêcher d'avancer, croyant voir déjà Mlle de la Prise sur le pavé, blessée, meurtrie, quelque chose de pis peut-être. Je ne sais ce que je leur dis pour les engager à accepter notre secours : mais les deux qui m'étaient étrangères commençaient à me refuser, quand Mlle de la Prise a dit vivement :

— Mais ! vous êtes folles ; nous sommes trop heureuses !

En même temps elle a pris Monin sous le bras, et m'a priée d'avoir soin de ses compagnes.

Nous marchions sans rien dire, ne pensant qu'à ne pas tomber : nous avions fait cent pas peut-être, lorsque j'ai vu une jeune fille que j'ai connue par hasard, à qui de petits garçons jetaient des boules de neige pour la faire tomber. Elle m'a reconnu. Son air exprimait toutes sortes d'embarras. C'était le visage de la détresse ; et réellement, ne sachant ce qu'elle faisait, entre la colère et la confusion, elle était dans un véritable danger ; elle aurait pu tomber contre une borne, contre le coin d'une maison. C'est la première fille à qui j'aie parlé à Neuchâtel,

et je lui avais donné du secours dans une occasion beaucoup moins grave. Je ne connaissais pas alors M[lle] de la Prise. Fallait-il à présent la dédaigner et la méconnaître ?... J'ai prié d'un ton absolu les deux filles que je soutenais, et que j'ai appuyées contre Monin, de ne pas bouger de leur place ; et allant aux deux petits garçons, j'ai donné à chacun d'eux un vigoureux soufflet ; et voyant près de là un homme de bonne façon, je l'ai prié le plus honnêtement que j'ai pu, de conduire la fille où elle voulait aller. Après cela, je suis retourné à mes deux demoiselles, et nous avons repris notre marche.

Après quelques instants de silence, l'une des deux m'a dit :

— Vous connaissez donc cette fille, Monsieur ?

— Oui, Mademoiselle, ai-je répondu ; peu de jours après mon arrivée à Neuchâtel...

Je n'ai pas continué ; je ne pouvais conter mon histoire jusqu'au bout : le commencement me faisait plus d'honneur que la fin ; c'eût été un mensonge. Une autre chose m'a arrêté. En commençant de répondre, j'avais regardé M[lle] de la Prise, autant que le verglas avait pu me le permettre, et j'avais cru voir son visage très rouge et sa physionomie altérée. De te dire tout ce qui se passa alors en moi, toute la peine, le regret, l'espoir, le plaisir, cela n'est pas possible. Si je m'étais permis de m'en

occuper dans cet instant, les deux jeunes filles auraient bien mieux fait de marcher toutes seules. J'imposai silence à mon cœur ; je renvoyai, pour ainsi dire, à un autre temps à le sentir, à le questionner, à jouir de ce qui s'y passait ; car le plaisir surpassait la peine. Personne de nous n'ouvrit plus la bouche.

Quand nous fûmes devant la maison où était leur société, je saluai, sans parler, mes deux dames : elles me remercièrent. Mlle de la Prise ne parla pas et se contenta de faire une grande révérence à Monin. Il faisait déjà obscur sous cette porte : mais je m'imaginai qu'elle avait l'air ému. Dans le même moment arriva le comte Max, qui lui présenta la main ; il me reconnut comme je m'en allais.

— Où allez-vous ? me cria-t-il.

— Chez moi, lui dis-je.

— Et qu'y ferez-vous, chez vous ?

— De la musique.

— Vous êtes laconique, me dit-il en riant, mais cela ne fait rien.

Je retournai donc chez moi : j'aurais voulu être seul, du moins une heure ou deux, mais cela ne se pouvait pas. Neuss et mon maître arrivaient, Monin fit les honneurs de ma chambre, et après le goûter nous nous mîmes à faire de la musique.

Une demi-heure après le comte entra, en nous

priant de lui permettre de nous écouter. Il n'aime pas le jeu. Une autre fois il apportera sa flûte. A neuf heures il m'obligea à aller souper avec lui : je le voulus bien ; la troupe de mes camarades m'était insupportable. Le précepteur me paraît un homme de sens ; mais il ne parle presque pas français. Le frère aîné ne rentra qu'à onze heures ; il est d'une figure brillante et extrêmement honnête.

Voici une prodigieuse lettre. J'ai été lundi au concert ; Mlle de la Prise n'y était pas. Mardi je ne suis sorti que pour aller au comptoir, et je t'écris aujourd'hui mercredi pour demain.

H. MEYER.

DIX-NEUVIÈME LETTRE

Henri Meyer à Godefroy Dorville.

A Neuchâtel, ce janvier 178..

Hier, après dîner, le comte Max vint me prendre pour me mener promener. Il faisait un temps fort doux. Il n'y a pas beaucoup de choix ici. Nous allâmes du côté du Crêt et jusqu'au Mail. Nous y trouvâmes Mlle de la Prise avec une de ses cousines. Nous leur demandâmes la permission de nous promener avec elles ; elle nous fut accordée. Après nous être un peu promenés nous reprîmes le chemin de la ville. On parla nonchalamment de toutes sortes de choses. Le comte fut fort aimable. Mlle de la Prise était gaie. Sa cousine et moi nous ne dîmes presque rien. Mais j'étais content ; j'écoutais avec plaisir ; j'étais assez paisible ; je souhaitais qu'il ne nous arrivât rien d'extraordinaire cette fois-là. Et en effet nous ne rencontrâmes personne, on ne nous aborda point. Mais comme nous approchions de la

maison de Mlle de la Prise, il survint une petite pluie qui augmenta à mesure que nous allions, de sorte qu'il pleuvait assez fort quand nous fûmes chez elle. Elle nous pria fort honnêtement d'entrer, nous assurant que son père et sa mère nous recevraient avec plaisir. Nous montâmes ; il n'y avait pas grand chose à faire au comptoir ce jour-là, et j'avais travaillé la veille tout le soir sans aller au concert, parce que nos messieurs étaient surchargés d'ouvrage. Je crus donc pouvoir rester si on nous en priait.

M. de la Prise est un officier retiré du service de France, vieilli par la goutte plus que par les années. Il a l'air d'avoir aimé tous les plaisirs et d'aimer encore la société, mais surtout d'aimer sa fille plus que chose au monde. Elle lui ressemble. Il a l'air ouvert, franc ; un peu libre dans ses propos ; il est aimable et poli dans ses manières. On m'a dit que sa famille était une des plus anciennes du pays, et qu'il était né avec de la fortune, mais qu'il avait tout dépensé. En le voyant, on croit tout cela vrai.

Je ne dirai rien de la mère. Elle n'a pas l'air d'être la femme de son mari, ni la mère de sa fille. Elle est française, et de je ne sais quelle province. Elle a été très belle, et l'est encore. A sa manière elle nous a bien reçus. On nous a donné du thé, des raisins, de petits gâteaux. Ce petit repas, qui jusqu'ici m'avait

paru assez mal entendu, m'a paru hier fort agréable. Je croyais être en famille avec M. de la Prise et Mlle Marianne. Elle ne m'offrait rien que je n'acceptasse. Elle choisissait des grappes pour le comte Max et pour moi. Pour la première fois je n'étais plus un étranger à Neuchâtel.

La pluie ayant cessé et le goûter étant fini, nous avons paru vouloir nous retirer ; mais le père nous a proposé de faire un peu de musique avec sa fille. Aussitôt j'ai dit au comte que j'irais prendre sa flûte et mon violon, et que je verrais au comptoir si on pouvait se passer de moi, ce dont je ne doutais presque pas. Il a trouvé tout cela fort bon. Je suis allé et revenu.

Ce petit concert a été le plus agréable du monde. Mlle de la Prise accompagne très bien ; elle est vraiment bonne musicienne ; et on ne peut pas avoir une meilleure embouchure que n'a le comte Max. La flûte est un instrument touchant, et qui va au cœur plus qu'aucun autre. La soirée a été bien vite passée. Neuf heures approchaient. Mme de la Prise nous en avertit par une certaine inquiétude et le soin de tout ranger autour de nous. Son mari l'a priée de nous laisser jouer ; et puis, regardant la pendule, il nous a dit :

— Messieurs, quand j'étais riche, je ne savais pas laisser les gens me quitter à neuf heures ; je

ne l'ai pas même appris depuis que je ne le suis plus ; et si vous voulez souper avec nous, vous me ferez plaisir.

Mme de la Prise a dit :

— Encore si vous vous étiez avisé de cela de meilleure heure !

Et en même temps elle est sortie de la chambre. Son mari, appuyé sur sa canne, l'a suivie, et lui a crié de la porte :

— Ne vous inquiétez de rien, ma femme, et ne nous faites pas souper trop tard ; ils mangeront une omelette.

Pour nous, nous n'avions accepté ni refusé ; mais il était clair que nous restions, et nous continuions notre musique. Mlle de la Prise était, je crois, bien aise, que nous ne parussions pas écouter trop exactement sa mère.

Un quart d'heure après on est venu nous avertir, et nous sommes allés nous mettre à table. Le souper était propre et simple. Il faut avouer que Mme de la Prise n'en faisait pas trop maussadement les honneurs. Sa fille était très gaie : son père paraissait enchanté d'elle ; et sûrement ses convives ne l'étaient pas moins.

A dix heures, un parent et sa femme sont venus veiller. On a parlé de nouvelles, et on a raconté entr'autres le mariage d'une jeune personne du

Pays-de-Vaud, qui épouse un homme riche et très maussade, tandis qu'elle est passionnément aimée d'un étranger sans fortune, mais plein de mérite et d'esprit.

— Et l'aime-t-elle ? a dit quelqu'un.

On a dit qu'oui, autant qu'elle en était aimée.

— En ce cas-là, elle a grand tort, a dit M. de la Prise.

— Mais c'est un fort bon parti pour elle, a dit madame : cette fille n'a rien ; que pouvait-elle faire de mieux ?

— Mendier avec l'autre, a dit moitié entre ses dents Mlle de la Prise, qui ne s'était point mêlée de toute cette conversation.

— Mendier avec l'autre ! a répété sa mère. Voilà un beau propos pour une jeune fille ! Je crois en vérité que tu es folle !

— Non, non, elle n'est pas folle : elle a raison, a dit le père. J'aime cela, moi ! C'est ce que j'avais dans le cœur quand je t'épousai.

— Oh ! bien, nous fîmes-là une belle affaire !

— Pas absolument mauvaise, dit le père, puisque cette fille en est née.

Alors Mlle de la Prise, qui depuis un moment avait la tête penchée sur son assiette et ses deux mains devant ses yeux, s'est glissée le long d'un tabouret, qui était à moitié sous la table entr'elle et son père,

et sur lequel il avait les deux jambes, et s'est trouvée à genoux auprès de lui, les mains de son père dans les siennes, son visage collé dessus, ses yeux les mouillant de larmes et sa bouche les mangeant de baisers : nous l'entendions sangloter doucement. C'est un tableau impossible à rendre. M. de la Prise, sans rien dire à sa fille, l'a relevée et l'a assise sur le tabouret devant lui, de manière qu'elle tournait le dos à la table. Il tenait une de ses mains ; de l'autre elle essuyait ses yeux. Personne ne parlait. Au bout de quelques moments, elle est allée vers la porte sans se retourner, et elle est sortie. Je me suis levé pour fermer la porte qu'elle avait laissée ouverte. Tout le monde s'est levé. Le comte Max a pris son chapeau, et moi le mien.

Au moment que nous nous approchions de Mme de la Prise pour la saluer, sa fille est rentrée. Elle avait repris un air serein.

— Tu devrais prier ces messieurs d'être discrets, lui a dit sa mère. Que pensera-t-on de toi dans le monde, si on apprend ton propos ?

— Eh ! ma chère maman, a dit sa fille, si nous n'en parlons plus, nous pouvons espérer qu'il sera oublié.

— Ne vous en flattez pas, Mademoiselle, a dit le comte, je crains de ne l'oublier de longtemps !

Nous sommes sortis. Nous avons marché quelque temps sans parler. A la fin le comte a dit :

— Si j'étais plus riche... Mais c'est presque impossible ; il n'y faut pas penser : je tâcherai de n'y plus penser un seul instant. Mais vous ?... a-t-il repris en me prenant la main.

J'ai serré la sienne; je l'ai embrassé, et nous nous sommes séparés. — Bonsoir, Godefroy : je n'ai pas fermé l'œil la nuit dernière ; je vais me coucher.

H. MEYER.

VINGTIÈME LETTRE

Au même.

Dimanche pour lundi. A Neuchâtel, ce   février 178..

Je t'écrivis mercredi et je t'envoyai jeudi ma lettre sans y rien ajouter. Nous travaillâmes beaucoup, et fort tard. Vendredi j'eus un si grand mal de tête que je ne sortis point. Monin me tint compagnie ; il me lut, et nous fîmes de la musique. C'est un très bon garçon... A propos, il faut que je te dise quelque chose qu'il me raconta ce soir-là.

La veille, comme il entrait à la salle d'armes pour parler à quelqu'un, il entendit prononcer mon nom à quelques jeunes gens. Il n'entendit point ce qu'ils disaient ; mais il vit le comte Max quitter son maître, avec qui il faisait des armes, et venir à eux.

— Je trouve très mauvais, Messieurs, leur dit-il, que vous parliez de ce ton d'un jeune homme esti-

mable ; et très mauvais aussi que vous osiez en parler mal devant moi, que vous savez être son ami.

Quand Monin m'eut raconté cela, je sentis, pour la première fois, qu'il pouvait y avoir du plaisir à être grand seigneur. Je voudrais, Godefroy, qu'il me convînt de prendre un pareil ton, et d'en imposer comme le comte, quand il s'agirait de prendre son parti, celui de Mlle de la Prise ou le tien. Mais aucun des trois n'aurez besoin que je vous défende. Qui est-ce qui pourrait dire du mal de vous ?

Samedi, — c'était hier, — le comte vint me prendre pour faire visite à M. et Mme de la Prise ; cela convenait, après le souper que nous avions fait chez eux. Mais Monin m'avait fait promettre de ne pas sortir de toute la journée, ni encore aujourd'hui : je suis fort enrhumé, et il prétend que les rhumes négligés sont longs et fâcheux cette année. Cet excellent garçon a travaillé hier deux heures de plus que de coutume pour faire ma besogne au comptoir.

Le comte est donc allé seul faire sa visite, et il m'en a rendu compte pendant la soirée, qu'il est venu passer auprès de mon feu. Il avait trouvé M. de la Prise, qui, après quelques discours d'usage, lui a parlé de sa fille et lui a dit que malheureusement il n'était pas impossible qu'après sa mort elle n'eût

besoin de quelque protection comme la sienne pour être placée à quelque cour allemande.

— J'ai été longtemps jeune, lui a-t-il dit; j'ai beaucoup dépensé d'argent; mais la nature a si bien dédommagé ma fille des folies que j'ai faites quant à sa fortune, que dans le fond son lot est meilleur que celui de bien d'autres, et je ne la plains pas. Je n'ai, du moins, pas à me reprocher de l'avoir négligée un instant depuis qu'elle est au monde. Cela n'est pas, à la vérité, bien étonnant : quel père négligerait une pareille fille ?... Mais, Monsieur le comte, pour en revenir à ce que je vous disais d'abord, je puis vous assurer qu'elle est assez bien née pour ne trouver aucune difficulté quant à cela à se placer, en quelque qualité que ce puisse être, auprès de la plus grande princesse de l'Europe. Mes ancêtres sont venus dans ce pays avec Philibert de Châlons, qui en était souverain : nous nous appelions ****. La branche cadette, pour se distinguer, s'est appelée De la Prise; l'aînée, qui possédait de grands biens en Bourgogne, s'est éteinte. J'ai des preuves de tout cela plus claires que le jour. Je ne vous dis pas cela pour me vanter, mais pour que vous vous en souveniez, si quelque jour ma fille avait besoin que vous la fissiez connaître. Alors vous pourriez vous instruire par vos yeux de ce que j'ai l'honneur de vous dire. Ma fille est assez

aimable pour qu'on dût trouver du plaisir à lui être utile... Mais la voilà qui rentre, et comme ce discours n'est pas bien gai, vous voudrez bien que nous parlions d'autre chose.

Le comte a la mémoire bonne, et je ne l'ai pas mauvaise, de sorte que tu peux compter que tu as mot pour mot le discours de M. de la Prise. Il m'a donné à penser ; et si notre soirée a été douce, parce que le comte est vraiment aimable et qu'il a de l'amitié pour moi, elle n'a point été gaie. Demain je serai assez bien pour aller au concert. Mlle Marianne y chantera pour obéir à son père : je me mettrai bien près d'elle pour la mieux entendre et la mieux accompagner. Adieu, mon très cher Godefroy.

H. MEYER.

VINGT ET UNIÈME LETTRE

Au même.

A Neuchâtel, ce février 178..

Comment te raconter tout ce que j'ai à te dire ? Me blâmeras-tu ? Me plaindras-tu ? Ou bien Mlle de la Prise frappera-t-elle seule ton imagination, et effacera-t-elle ton ami de devant tes yeux ? Mais pourquoi occuper ma tête de vaines conjectures, quand à peine mes facultés suffisent à ma situation et au soin de t'en instruire ? Ah ! Godefroy, que de choses me sont arrivées ! Que de choses j'ai senties ! Pourrai-je te faire mon récit avec quelque ordre ?

Hier à trois heures je ne savais encore rien, et j'allais gaîment à l'assemblée. J'entre. J'y cherche des yeux Mlle de la Prise. Elle n'était pas encore dans la salle. Mais elle y vint un instant après. J'allai à elle. Je la trouvai pâle. Elle avait un air grave et une certaine solennité que je ne lui avais

point encore vue. Je sentis, en la saluant, que je pâlissais, et je fus quelques instants sans pouvoir parler. Je me remis pourtant, et lui demandai quelle serait la contre-danse qu'elle me ferait la grâce de danser avec moi. Elle me répondit qu'elle comptait ne pas danser ; et cherchant des yeux le comte Max, elle lui dit, quand il se fut approché :

— Monsieur le comte, j'ai à parler à Monsieur Meyer : cela sera peut-être un peu long ; et l'on pourrait trouver étrange que j'eusse tant de choses à lui dire à lui seul. Vous êtes son ami, vous me paraissez honnête et discret : je ne pense pas que vous soyez tenté de vous moquer d'une jeune fille qui, par pitié pour une autre, entretient un homme sur un chapitre qui devrait lui être étranger : je suis bien sûre que vous ne vous moquerez pas de moi. Voulez-vous bien renoncer, comme moi, à la danse pour ce soir ? Dans quelques moments nous nous asseyerons tous trois sur ce banc ; vous vous mettrez entre M. Meyer et moi ; de cette façon, j'aurai l'air de parler à tous deux. Nous serons souvent interrompus : il ne faudra pas avoir l'air d'en être fâchés ; il faudra nous quitter quelquefois, quitter la conversation, et puis la reprendre... Je vous demande pardon de ce préambule. Il doit me donner un étrange air de pédanterie. J'avoue que je suis émue, il me paraît que j'ai une grande affaire à

exécuter. Au reste, il n'est pas bien étonnent qu'à mon âge... Mais laissez-moi parler quelques moments à mes amies. Je viendrai vous rejoindre quand on aura commencé à danser.

J'avais besoin qu'elle s'interrompît ; j'avais grand besoin de m'asseoir : mes jambes tremblaient sous moi ; j'étais plus mort que vif. Elle ne m'avait pas regardé ; elle avait même détourné ses yeux de dessus moi tout le temps qu'elle avait parlé. Je m'appuyai sur le comte. Nous fûmes nous asseoir.

— Mais, me dit-il, devinez-vous ce qu'elle a à vous dire ?

— Pas précisément, lui répondis-je.

— Par pitié pour une autre ? reprit-il.

Je me tus. Mlle de la Prise revint s'asseoir à côté de lui.

— Mais, Monsieur, lui dit-elle, je n'ai pas attendu votre réponse; voulez-vous bien sacrifier une partie de votre soirée, qui devait être gaie et amusante, à une histoire assez triste qui ne vous regarde pas ?

Le comte l'assura qu'il serait en tout temps à ses ordres.

— Et vous, me dit-elle, Monsieur, je ne vous ai point demandé si vous trouviez bon que je me mêlasse de vos affaires ?

Je fis une inclination pour toute réponse.

— Et consentez-vous aussi que le comte soit

instruit de tout ce qui a pu vous arriver depuis que vous êtes à Neuchâtel ? J'aurais dû vous le demander plus tôt.

— Je consens à tout ce qu'il vous plaira, Mademoiselle.

— Eh bien, dit-elle, je vous dirai donc que deux maîtresses tailleuses, travaillant hier chez ma mère avec une jeune ouvrière qu'elles avaient amenée, celle-ci, que j'avais vue tout le jour pâle, triste et tremblante, me pria de ne pas sortir le soir, comme j'en avais le dessein, et de permettre qu'elle pût me parler seule, sous prétexte de m'essayer des habits dans ma chambre...

Ici nous fûmes interrompus par plusieurs femmes. Mlle de la Prise en fit asseoir une entre elle et le comte. Imagine, si tu peux, l'état où j'étais.

On nous quitta enfin ; et Mlle de la Prise, imaginant bien que nous n'avions pas perdu le fil de ses phrases, reprit aussitôt :

— J'y ai consenti ; et, quand nous avons été seules, elle m'a raconté, Monsieur, comment elle vous avait rencontré, comment vous l'aviez secourue, par quelle fatalité la connaissance avait continué ; et enfin, elle m'a dit, en versant un torrent de larmes, qu'elle était grosse, qu'elle ne savait que devenir, où aller, comment pourvoir à sa subsistance et à celle de son enfant.

Mlle de la Prise s'est tue. J'ai été longtemps sans pouvoir ouvrir la bouche ; plusieurs fois j'ai essayé, j'ai même commencé ; à la fin j'ai pu me faire entendre :

— Vous a-t-elle dit, Mademoiselle, que je l'eusse séduite ?

— Non, Monsieur...

— Vous a-t-elle dit, Mademoiselle, quand et comment j'ai cessé de la voir ?

— Oui, Monsieur, elle me l'a dit : elle a même eu la bonne foi de me montrer vos lettres.

— Eh bien, Mademoiselle, elle ne sera pas abandonnée dans ce moment de misère, de honte et de malheur ; et son enfant ne sera jamais abandonné, si j'en suis le père, si j'ai lieu de le croire : il sera soigné, élevé ; j'aurai soin de son sort tout le temps de ma vie. Mais à présent permettez que je respire. Je ne suis pas même en état de vous remercier. Je vais prendre l'air ; je reviendrai dans un quart d'heure... Ceci est si nouveau ! je suis si jeune ! il y a si peu de temps que les femmes m'étaient étrangères.!... et à présent des intérêts si vifs, si différents se sont combattus et succédés !... Mais elle vous a dit que je ne l'avais pas séduite, et qu'il y a plus de deux mois que je ne l'ai vue ?... Certainement il faut la secourir...

En même temps je me suis levé, et j'ai couru à la

rue, où j'ai passé près d'une heure, allant, venant, m'arrêtant comme un fou. Moi, Godefroy, une maîtresse grosse ! moi, bientôt père ! A la fin, me souvenant de ma promesse, je suis rentré. M[lle] de la Prise avait l'air plus doux et plus riant. Elle m'a pressé de prendre du thé, et a eu soin elle-même de m'en faire donner. Le comte nous a rejoints : nous nous sommes assis.

— Eh bien, M. Meyer, que voulez-vous donc que je dise à la fille ?

— Mademoiselle, lui ai-je répondu, promettez-lui, ou donnez-lui, faites-lui donner, veux-je dire, par quelque ancien domestique de confiance, votre nourrice, ou votre gouvernante, faites-lui donner, de grâce, chaque mois, ou chaque semaine, ce que vous jugerez convenable. Je souscrirai à tout. Trop heureux que ce soit vous !... Je ne vous aurais pas choisie peut-être ; cependant je me trouve heureux que ce soit vous qui daigniez prendre ce soin. C'est une sorte de lien... mais qu'osé-je-dire ! ... c'est du moins une obligation éternelle que vous m'aurez imposée ; et vous ne pourrez jamais repousser ma reconnaissance, mon respect, mes services, mon dévouement.

— Je ne les repousserai pas, m'a-t-elle dit avec des accents enchanteurs ; mais c'est bien plus que je ne mérite.

Je lui ai encore dit :

— Vous aurez donc ce soin ? Vous me le promettez ? Cette fille ne souffrira pas ? elle n'aura pas besoin de travailler plus qu'il ne lui convient ? elle n'aura point d'insulte ni de reproche à supporter ?

— Soyez tranquille, m'a-t-elle dit : je vous rendrai compte chaque fois que je vous verrai de ce que j'aurai fait ; et je me ferai remercier de mes soins et payer de mes avances.

Elle souriait en disant ces dernières paroles.

— Il ne sera donc pas nécessaire qu'il la revoie ? a dit le comte.

— Point nécessaire du tout, a-t-elle dit avec quelque précipitation.

Je l'ai regardée : elle l'a vu ; elle a rougi. J'étais assis à côté d'elle : je me suis baissé jusqu'à terre.

— Qu'avez-vous laissé tomber ? m'a-t-elle dit, que cherchez-vous ?

— Rien. J'ai baisé votre robe. Vous êtes un ange, une divinité !

Alors je me suis levé et me suis tenu debout à quelque distance vis-à-vis d'eux. Mes larmes coulaient ; mais je ne m'en embarrassais pas, et il n'y avait qu'eux qui me vissent. Le comte Max attendri, et Mlle de la Prise émue, ont parlé quelque temps de moi avec bienveillance : « Cette histoire

finissait bien, disaient-ils : la fille était à plaindre, mais pas absolument malheureuse. » Ils convinrent enfin de l'aller trouver sur l'heure même chez M[lle] de la Prise, où elle travaillait encore. On m'ordonna de rester pour ne donner aucun soupçon, de danser même si je le pouvais. Je donnai ma bourse au comte, et je les vis partir. Ainsi finit cette étrange soirée.

Samedi au soir.

J'ai rencontré dans la rue le Caustique. Il m'a arrêté d'un air de bienveillance :

— Monsieur l'étranger ! m'a-t-il dit, nous ne sommes pas méchants, mais nous sommes fins, et nous nous en piquons : chacun se hâte de soupçonner et de deviner de peur d'être prévenu par quelque autre. Or, comme nous ne connaissons presque pas les passions, nous ne saurions dans certains cas soupçonner qu'une intrigue... Soyez sur vos gardes. C'est si peu votre intention de faire soupçonner une intrigue entre vous et la plus aimable fille de Neuchâtel, que je vous prie de ne pas m'en assurer...

Et il a passé son chemin.

Je t'envoie la copie de ma lettre à mon oncle. Le comte a trouvé le moyen de la faire lire à M[lle] de la Prise, qui l'a cachetée elle-même ; et lui-même l'a portée à la poste.

VINGT-DEUXIÈME LETTRE

A Monsieur... à Francfort.

A Neuchâtel, ce   février, 178..

Mon cher oncle,

Une jeune ouvrière, que je n'ai pas séduite, dit être grosse, et que je suis le père de son enfant : plusieurs circonstances, et surtout la personne qu'elle a choisie pour cette confidence, me persuadent qu'elle dit la vérité. J'ai de quoi subvenir dans ce moment à ses besoins ; et quant à l'enfant, quelle que soit ma fortune, il ne manquera pas plus de pain que moi-même, tant que je vivrai. Mais si je meurs avant d'être en âge de faire un testament, je vous prie, mon cher oncle, de regarder l'enfant de Julianne C., dont Mlle Marianne de la Prise vous dira qu'il est le mien, comme étant effectivement l'enfant de votre neveu : je ne vous le recommande point ; ce serait superflu.

J'ai l'honneur d'être,

Mon cher oncle,

Votre très humble et

très obéissant serviteur,

H. MEYER.

VINGT-TROISIÈME LETTRE

A Monsieur Meyer.

Francfort, ce   février, 178..

Faites partir la fille. Ne négligez rien pour qu'elle fasse le voyage sûrement : j'en paierai les frais. Je veux qu'elle accouche ici. J'aurai soin d'elle Mais le tout à condition qu'elle reparte d'abord après ses couches, et me laisse l'enfant. Je ferai même quelque chose pour elle, si je suis content de sa conduite. Je sais qu'à Neuchâtel, la manière dont on baptise un enfant constate son état : je ne veux pas que le vôtre soit élevé dans cette triste connaissance ; s'il l'acquiert quelque jour, ce sera lorsqu'il aura lieu d'être assez content de son existence pour ne vous la pas reprocher, et lorsque vous vous serez rendu assez recommandable pour qu'il préfère sa naissance, malgré la tache qui l'accompagne, à toute autre naissance et qu'il vous choisît pour père, s'il pouvait choisir. Il ne tient qu'à vous, Henri,

d'ôter, à force de vertu, l'opprobre de dessus votre fils ou votre fille. Demandez-vous à vous-même si vous y êtes obligé.

Charles D.

Ci-joint une lettre de change de 50 louis.

VINGT-QUATRIÈME LETTRE

A Monsieur Charles D... à Francfort.

A Neuchâtel, ce   février 178..

Mon très cher oncle,

La fille est partie. Que puis-je vous dire ? Ce ne sont pas des remerciements que j'ai à vous faire. Veuille le Ciel vous bénir ! Puisse mon enfant !... Il m'est impossible d'en dire davantage.

H. MEYER.

VINGT-CINQUIÈME LETTRE

Henri Meyer à Godefroy Dorville.

A Neuchâtel, ce Mars, 178..

Je t'envoie la réponse de mon oncle. La fille est partie : je ne l'ai pas vue ; Mlle de la Prise, le comte et une ancienne servante de Mlle de la Prise ont eu soin de tout.

VINGT-SIXIÈME LETTRE

Au même.

A Neuchâtel, ce mars 178..

D'après la remarque de mon caustique protecteur (je l'appellerai désormais par son nom de Z***), le comte Max a demandé à Mlle de la Prise comment elle voulait que je me conduisisse ?

— Comme auparavant, a-t-elle répondu (*Auparavant !* c'est elle qui l'a dit) : il faut qu'il vienne à l'assemblée, au concert ; peut-être sera-t-il invité au premier jour chez une de mes parentes : il verra bien alors lui-même ce qu'il y a à faire, ou plutôt à éviter.

Avant-hier, le comte et moi nous étions auprès de mon feu. Nous pensions à trop de choses pour en dire aucune. Nous avions besoin de nous distraire. Je lui ai proposé d'aller avec moi chez M. Z*** : je lui devais cette attention pour la marque d'intérêt qu'il m'avait donnée ; intérêt bien sensible, car il

avait pour objet Mlle de la Prise et l'honnêteté de ma conduite ; il n'y allait de rien moins que de lui épargner d'éternels chagrins, et à moi d'éternels remords. Depuis ce jour-là, je ne passe plus devant sa porte ; je ne me promène plus ; j'évite au comptoir tout air de rêverie ; j'y fais mon devoir plus attentivement que jamais. J'en suis à la vérité récompensé par mes efforts mêmes : faire son devoir avec attention produit un certain zèle qui est la meilleure des distractions possibles. Mais revenons à notre visite.

Je dis au comte que M. Z*** nous donnerait vraisemblablement, pêle-mêle avec des critiques un peu amères, des notions curieuses et intéressantes sur le pays, son commerce, son gouvernement et ses mœurs. Le comte m'en crut, et nous allâmes.

Nous fûmes en effet fort contents de toutes les informations que nous reçûmes. Un grain de causticité rendait les descriptions piquantes et les récits intéressants ; et, quant à moi du moins, il fallait bien cet assaisonnement pour me rendre attentif. Je ne suis pas assez tranquille pour te rapporter ce que j'ai appris : mais je tâcherai de te le garder dans ma mémoire. Je te dirai seulement ce que j'ai pu comprendre du caractère des habitants du pays. Sociables, officieux, charitables, ingénieux, pleins de talents pour les arts d'industrie et n'en ayant

aucun pour les arts de génie, le grand et le simple leur sont si étrangers en toutes choses, qu'ils ne le comprennent et ne le sentent même pas.

Ne viendras-tu point me voir si tu viens à Strasbourg ? Tes affaires à Francfort sont-elles si pressées ? ton temps est-il si précieux ? Adieu, mon cher Godefroy, aime toujours ton véritable ami,

H. MEYER.

VINGT-SEPTIÈME LETTRE

Au même.

A Neuchâtel, ce mars 178..

J'ai été en effet invité chez la parente de Mlle de la Prise. Toute la bonne compagnie de Neuchâtel y était. Mlle de la Prise faisait les honneurs et l'ornement de l'assemblée. Sa contenance et ses manières me paraissent changées : elle n'est pas moins naturelle, mais elle n'est plus si gaie ; je la trouve imposante; il y a dans son maintien une noble assurance; quelquefois je crois voir de la tristesse dans ses yeux ; mais elle est tranquille, elle est posée ; ses mouvements sont plus graves, comme son air. Il semble que l'insouciance et la vivacité aient fait place à un sentiment doux et sérieux de son mérite et de son importance... Ah ! je souhaite de ne me pas tromper. Il est bien juste, ce sentiment ! Qu'elle en jouisse ! qu'elle en jouisse !... Qu'il soit sa récompense !... Elle a préservé une femme de

l'affreuse misère, du vice, peut-être de la mort ; et un enfant de l'opprobre, et peut-être aussi de la mort, ou d'une longue misère ; et un jeune homme qui se croyait honnête, que rien encore n'avait dû corrompre, elle l'a préservé d'avoir fait les mêmes maux qu'un scélérat.

Je n'ai pas joué avec Mlle de la Prise ; elle n'a pas joué non plus ce soir-là avec le comte Max.

Lundi, il n'y a pas eu de concert ; on a joué la comédie. Je ne t'en dirai rien, sinon qu'on a ici autant de talent pour le chant que pour la danse, et que la grâce y est, je crois, plus commune que partout ailleurs. Au reste, la comédie, et la manière dont on la joue m'ont expliqué le ton des femmes dans le monde. Tour à tour marquises, soubrettes, villageoises ; tour à tour criailleuses, ingénues, emphatiques, il n'est pas étonnant qu'elles changent de ton vingt fois dans une heure.

Hier, à l'assemblée, elle a dansé avec tout le monde, et moi avec toutes les femmes qui ont bien voulu danser avec moi. J'ai pourtant dansé une contre-danse avec elle. J'avais le cœur tantôt serré, tantôt palpitant : quelle différence avec la première fois que je dansai avec elle dans cette même salle ! Cependant mon cœur la distinguait déjà.

M. Z*** m'a salué au milieu de la soirée avec un air d'approbation, et, en sortant, il a passé devant

moi et m'a serré la main. Les gens caustiques ne sont donc pas nécessairement méchants, ou du moins ils ne sont pas méchants en tout. Mais qui pourrait être méchant en tout, si ce n'est le diable ? Et encore le diable ?... Quel bavardage !

Godefroy, j'attends impatiemment que tu m'écrives si tu pourras venir me voir. Tu verrais Mlle de la Prise, tu verrais le comte Max, et ton meilleur ami te serrerait dans ses bras.

H. MEYER.



VINGT-HUITIÈME LETTRE

Mlle de la Prise à Mlle de Ville.

A Neuchâtel, ce mars 178..

Je ne me trompais pas : il m'aime ; cela est bien sûr, il m'aime. Il ne me l'a pas dit ; mais il me l'aurait dit mille fois que je ne le saurais pas mieux. Cela n'a pas toujours été si gai, mon Eugénie, que les premiers jours. J'ai eu du chagrin, de l'embarras, quelque chose qui ressemblait à de la jalousie ; j'ai du moins senti ce que serait la jalousie... Ah, Dieu ! puissé-je en être toujours préservée ! J'aimerais encore mieux ne plus l'aimer que d'avoir cet affreux sentiment à craindre. Heureusement je ne l'ai pas éprouvé, car je n'ai point eu de doutes ; seulement j'aurais encore mieux aimé... Mais je ne veux point du tout me rappeler tout cela. Je suis heureuse à présent ; je suis bien aise même du chagrin que j'ai eu ; j'aurais payé encore plus cher le contentement que j'ai, la place que j'occupe :

car je suis à présent comme un ami, et comme le plus cher ami que l'on puisse avoir ; je suis au fait de ses affaires ; j'agis pour lui ; je sais sa pensée, et nous nous entendons sans nous parler. Nous saurions bien au milieu de mille étrangers que c'est moi qui suis quelque chose pour lui, et lui quelque chose pour moi : c'est l'un à l'autre que nous demandrions des conseils ou des secours ; donner, recevoir serait également agréable ; mais ce qui le serait encore plus, ce serait d'avoir tout en commun, peines, plaisirs, besoins,... tout. Nous étions certainement nés l'un pour l'autre : non pas peut-être pour vivre ensemble, c'est ce que je ne puis savoir ; mais pour nous aimer. Tu trouveras peut-être cette lettre encore plus folle que celle que je n'osai t'envoyer : mais tu te tromperas. Elle n'est point folle, et je sais bien ce que je dis. Adieu, chère Eugénie, je ne te le céderais plus.

M. de la Prise.

VINGT-NEUVIÈME LETTRE

Henri Meyer à Mlle de la Prise.

Mademoiselle,

Oserai-je vous écrire ? Est-ce à vous que je vais écrire ? Sera-ce pour vous que j'aurai écrit ; ou n'aurai-je fait qu'épancher et soulager mon cœur ? Vous m'aimez ! N'est-il pas vrai que vous m'aimez ? Si vous ne m'aimez pas, j'accuserai le Ciel de cruauté et même d'injustice. Je serais donc le jouet d'un sentiment trompeur : les rapports que je sens, la sympathie qui m'attache, qui m'a donné à vous du premier instant que je vous ai entrevue, ne seraient donc pas réels ! Et cependant je les sens. Et vous, s'ils sont réels, vous les sentez aussi ! Peut-être votre rougeur, votre embarras au concert, quand vous vîntes chanter près de moi, signifiait que vous les sentiez ! Il me semble que je le mérite, que vous ne devez pas être le prix d'une longue persévérance, et que votre cœur devait se donner

pour prix du mien comme le mien se donnait.... Ah ! si vous ne m'aimez pas, ne me le dites pas : trompez-moi, je vous en conjure, et pour vous-même ; car vous vous reprocheriez mon désespoir. Pardonnez, Mademoiselle, ce délire. Si vous me trouvez présomptueux, votre cœur ne m'entend donc pas ; il ne m'entendra jamais, et le mien est perdu. Je ne pourrai jamais le donner à personne, et je ne demanderai celui de personne. Si jeune encore, j'aurai perdu même l'espérance du bonheur. Encore une fois, n'en prononcez pas l'arrêt ! Que vous importe que je sois trompé ? De grâce ne me détrompez pas ! Je n'aurais peut-être jamais parlé, si je n'eusse dû m'éloigner de vous. Content de vous voir, ou d'espérer de vous voir ; d'imaginer chaque jour que cela était possible, peut-être le respect, la crainte de vous déplaire, surtout la crainte que votre réponse ne fît succéder le désespoir à l'incertitude, m'aurait empêché toujours, longtemps du moins, de rien demander, de rien dire. Mais je ne puis partir sans vous dire que je vous aime. Vous en douteriez peut-être ; et ne serait-il pas possible que ce doute vous tourmentât ? Mon ami Dorville, le plus ancien de mes amis, mon ami d'enfance et de jeunesse, est malade à Strasbourg ; il m'a demandé avec instance. On m'a écrit. L'exprès vient d'arriver. Je pars demain avant le jour. Pourrai-je

vous envoyer cette lettre ? Serait-il possible d'avoir une réponse ? Le comte Max m'avait promis de venir ce soir : mais il est tard. S'il pouvait encore venir ! Mais voudrait-il ?... Ah ! le voici, je l'entends : qu'il lise ces caractères à peine lisibles, qu'il vous les porte, qu'il trouve le moyen de vous les faire lire ; ou bien qu'il se taise, ce sera me refuser. Je ne tenterai aucune autre voie : je me regarderai comme un insensé, comme un téméraire. Mais qu'il s'éloigne de moi et me laisse en proie à ma tristesse.

H. MEYER.

TRENTIÈME LETTRE

Le comte Max à Henri Meyer.

Je suis allé chez ***, où je savais qu'elle était. On quittait le jeu ; elle était encore assise. Je l'ai priée tout haut de lire la lettre d'un de mes amis. Elle a lu. Je me suis rapproché ; et elle a pris une carte, et m'a demandé un crayon : on la regardait ; elle a d'abord dessiné une fleur. Ensuite elle a écrit. Lisez la carte ; mais vous l'avez déjà lue. Heureux Meyer ! que faites-vous pour nous attacher ? ou plutôt par quel charme nous séduisez-vous ? Je vais à un souper pour lequel je me suis engagé, il y a longtemps. En sortant de table j'irai vous rejoindre, et je resterai avec vous jusqu'à ce que vous partiez. Si je pouvais, je partirais avec vous : je ferais bien peut-être...

M. de R**.

Réponse de Mlle de la Prise.

Si vous vous étiez trompé, Monsieur, je serais fort embarrassée ; mais pourtant je vous détromperais.

Note de la première édition. L'éditeur de ces *Lettres* ne sait ni si elles ont une suite, ni, au cas qu'elles en aient une, s'il pourra se la procurer.

Vers ajoutés à la deuxième édition des « Lettres neuchâteloises ».

Peuple aimable de Neuchâtel,
Pourquoi vous offenser d'une faible satire ?
De tout auteur c'est le droit immortel
Que de fronder peuple, royaume, empire.
S'il dit bien, il est écouté,
On le lit, il amuse, et parfois il corrige;
S'il a tort, bientôt rejeté,
Il est le seul que son ouvrage afflige.
Mais, dites-moi, prétendiez-vous
N'avoir pas vos défauts aussi bien que les autres ?
Ou vouliez-vous qu'éclairant ceux de tous,
On s'aveuglât seulement sur les vôtres ?
On reproche aux Français la folle vanité,
Aux Hollandais la pesante indolence,
Aux Espagnols l'ignorante fierté,
Au peuple anglais la farouche insolence.
Charmant peuple neuchâtelois,
Soyez content de la nature :
Elle pouvait, sans vous faire d'injure,
Ne pas vous accorder tous les dons à la fois.

Réponse des Neuchâtelois à Madame de Charrière.

Aimable et charmante Isabelle,
Le bon peuple neuchâtelois
A l'esprit ombrageux et volontiers rebelle...
Tel du moins fut-il autrefois.
Vous aviez peint d'après nature
Ses mœurs et ses menus travers :
Il jugea vos croquis pervers !
Votre ingénieuse peinture
Mit les cervelles à l'envers.
Et maintenant que votre ouvrage
Ne soulèverait plus d'orage,
Que tous en chœur diraient : Merci !
Hélas ! plume alerte et féconde,
Hélas ! vous n'êtes plus ici
Pour croquer gaîment à la ronde
Nos mœurs... et nos défauts aussi !
Le souvenir au moins nous reste
De votre nom, de vos écrits ;
Vous charmez par le jeu d'un pinceau vif et preste
Les petits-fils de ceux que vous avez décrits.
Et si votre talent, jusqu'à ce jour encore,
Parmi nous n'eut point d'héritier,
Vous avez vos dévots, dont plus d'un vous adore,
Notre-Dame de Colombier !

27 mars 1890.

Philippe Godet.

MISTRISS HENLEY

PREMIÈRE LETTRE

Quel aimable et cruel petit livre que celui qui nous est arrivé de votre pays il y a quelques semaines ! Pourquoi ne m'en avez-vous rien dit, ma chère amie, dans votre dernière lettre ? Il est impossible qu'il n'ait pas fait sensation chez vous : on vient de le traduire, et je suis sûre que le *Sentimental Husband* va être entre les mains de tout le monde. Je l'avais lu en français, et il m'avait tourmentée. Ces jours passés je l'ai lu en anglais à mon mari. Ma chère amie, ce livre, si instructif en apparence, fera faire bien des injustices : les dames Bompré ne s'y reconnaîtront pas, ou ne s'en embarrasseront guère ; et leurs maris pourront se casser la tête, comme si jamais il n'avait été écrit. Les femmes qui ressemblent peu à Madame Bompré, et qui sont pourtant des femmes, s'en tourmenteront, et leurs maris... En lisant seule l'histoire du portrait, les meubles changés, le pauvre Hector, je me suis sou-

venue douloureusement d'un portrait, d'un meuble, d'un chien : mais le portrait n'était pas de mon beau-père, le chien est plein de vie et mon mari s'en soucie assez peu ; et pour l'ameublement de ma chambre, il me semblait qu'il devait être convenable pour moi, et non selon le goût de mes grand' mères. Quand j'ai lu tout cela à mon mari, au lieu de sentir encore mieux que moi ces différences, comme je m'en étais flattée en commençant la lecture, ou de ne point sentir du tout cette manière de ressemblance, je l'ai vu tantôt sourire, tantôt soupirer ; il a dit quelques mots, il a caressé son chien et regardé l'ancienne place du portrait. Ma chère amie, ils se croiront tous des Messieurs Bompré, et seront surpris d'avoir pu supporter si patiemment la vie.

Cet homme-là eut grand tort, après tout, de se marier. Son bonheur, tout son sort, était trop établi ; sa femme n'avait rien à faire qu'à partager des sensations qui lui étaient nouvelles et étrangères; elle n'avait point de Nanon, point d'Antoine, point d'Hector, point de voisins à rendre heureux, point de liaisons, point d'habitudes ; il n'y avait pas là de quoi occuper une existence. Je lui pardonnerais ses livres, ses romans, son ennui, sans la dureté de cœur, l'esprit faux et la fin sinistre que tout cela occasionne. En vérité, ma chère amie, je croirais en la condamnant prononcer ma propre

condamnation. Moi aussi, je ne suis point heureuse, aussi peu heureuse que le Mari sentimental, quoique je ne lui ressemble point, et que mon mari ne ressemble point à sa femme ; il est même, sinon aussi tendre, aussi communicatif, du moins aussi calme et aussi doux que cet excellent mari.

Voulez-vous, ma chère amie, que je vous fasse l'histoire de mon mariage, du temps qui l'a précédé, et que je vous peigne ma vie telle qu'elle est aujourd'hui ? Je vous dirai des choses que vous savez déjà, pour que vous entendiez mieux, ou plutôt pour pouvoir plus facilement vous dire celles que vous ignorez. Vous dirai-je la pensée qui me vient ? Si ma lettre ou mes lettres ont quelque justesse et vous paraissent propres à exciter quelque intérêt, seulement assez pour se faire lire, traduisez-les en changeant les noms, en omettant ce qui vous paraîtra ennuyeux ou inutile. Je crois que beaucoup de femmes sont dans le même cas que moi. Je voudrais, sinon corriger, du moins avertir les maris ; je voudrais remettre les choses à leur place, et que chacun se rendît justice. Je me fais bien un léger scrupule de mon projet ; mais il est léger. Je n'ai point de plaintes graves à faire : on ne reconnaîtra pas Monsieur Henley ; il ne lira jamais, sans doute, ce que j'aurai écrit ; et quand il le lirait, quand il s'y reconnaîtrait !....

Commençons.

Orpheline de bonne heure et presque sans fortune, j'ai été élevée comme celles qui en ont le plus, et avec une tendresse que l'amour maternel ne pourrait surpasser. Ma tante lady Alesford, ayant perdu sa fille unique, me donna sa place auprès d'elle, et à force de me caresser et de me faire du bien, elle m'aima comme si j'eusse été sa fille. Son mari avait un neveu qui devait hériter de son bien et de son titre : je lui fus destinée. Il était aimable, nous étions de même âge, nous fûmes élevés dans l'idée que nous serions l'un à l'autre. Cette idée plaisait à tous deux ; nous nous aimions sans inquiétude. Son oncle mourut. Ce changement dans sa fortune ne changea point son cœur ; mais on le mena voyager. A Venise, il aurait encore été le lord John de Rousseau ; il aurait déchiré les manchettes de la marquise : mais, à Florence, mon image fut effacée par des charmes plus séduisants. Il passa quelque temps à Naples, et l'année suivante il mourut à Paris.

Je ne vous dirai point tout ce que je souffris alors, tout ce que j'avais déjà souffert pendant plusieurs mois. Vous vîtes à Montpellier les traces que le chagrin avait laissées dans mon humeur, et l'effet qu'il avait eu sur ma santé. Ma tante n'était guère moins affligée que moi. Quinze ans d'espérances,

quinze ans de soins donnés à un projet favori, tout était évanoui, tout était perdu. Pour moi, je perdais tout ce qu'une femme peut perdre.

A vingt ans notre cœur nous laisse entrevoir des ressources, et je retournai en Angleterre un peu moins malheureuse que je n'en étais partie. Mes voyages m'avaient formée et enhardie ; je parlais français plus facilement, je chantais mieux ; on m'admira. Je reçus des hommages, et tout ce qui m'en revint fut d'exciter l'envie. Une attention curieuse et critique me poursuivit dans mes moindres actions, et le blâme des femmes s'attacha à moi. Je n'aimai point ceux qui m'aimèrent ; je refusai un homme riche sans naissance et sans éducation ; je refusai un seigneur usé et endetté ; je refusai un jeune homme en qui la suffisance le disputait à la stupidité. On me trouva dédaigneuse ; mes anciennes amies se moquèrent de moi ; le monde me devint odieux. Ma tante, sans me blâmer, m'avertit plusieurs fois que les trois mille pièces qu'on lui payait par an finiraient avec elle, et qu'elle n'en avait pas trois mille de capital à me laisser.

Telle était ma situation, il y a un an, quand nous allâmes passer les fêtes de Noël chez Milady Waltham. J'avais vingt-cinq ans ; mon cœur était triste et vide. Je commençais à maudire des goûts et des talents qui ne m'avaient donné que des

espérances vaines, des délicatesses malheureuses, des prétentions à un bonheur qui ne se réalisait point. Il y avait deux hommes dans cette maison. L'un, âgé de quarante ans, venait des Indes avec une fortune considérable. Il n'y avait rien de grave à sa charge sur les moyens qui la lui avaient acquise, mais sa réputation n'était pas non plus resplendissante de délicatesse et de désintéressement ; et dans les conversations que l'on eut sur les richesses et les riches de ce pays-là, il évitait les détails. C'était un bel homme ; il était noble dans ses manières et dans sa dépense ; il aimait la bonne chère, les arts et les plaisirs : je lui plus ; il parla à ma tante ; il offrit un douaire considérable, la propriété d'une belle maison qu'il venait d'acheter à Londres, et trois cents guinées par an pour mes épingles. L'autre homme à marier était le second fils du comte de Reding, âgé de trente-cinq ans, veuf depuis quatre d'une femme qui lui a laissé beaucoup de bien, et père d'une fille de cinq ans, d'une angélique beauté. Il est lui-même de la plus noble figure, il est grand, il a la taille déliée, les yeux bleus les plus doux, les plus belles dents, le plus doux sourire : voilà, ma chère amie, ce qu'il est ou ce qu'il me parut alors. Je trouvai que tout ce qu'il disait répondait à cet extérieur si agréable. Il m'entretint souvent de la vie qu'il menait à la campagne, du

plaisir qu'il y aurait à partager cette belle solitude avec une compagne aimable et sensible, d'un esprit droit et remplie de talents. Il me parla de sa fille et du désir qu'il avait de lui donner, non une gouvernante, non une belle-mère, mais une mère. A la fin il parla plus clairement encore, et la veille de notre départ il fit pour moi à ma tante les offres les plus généreuses. J'étais sinon passionnée, du moins fort touchée.

Revenue à Londres, ma tante prit des informations sur mes deux prétendants ; elle n'apprit rien de fâcheux sur le premier, mais elle apprit les choses les plus avantageuses sur l'autre. De la raison, de l'instruction, de l'équité, une égalité d'âme parfaite, voilà ce que toutes les voix accordaient à Monsieur Henley. Je sentis qu'il fallait choisir, et vous pensez bien, ma chère amie, que je ne me permis presque pas d'hésiter. C'était, pour ainsi dire, la partie vile de mon cœur qui préférait les richesses de l'Orient, Londres, une liberté plus entière, une opulence plus brillante ; la partie noble dédaignait tout cela, et se pénétrait des douceurs d'une félicité toute raisonnable, toute sublime, et telle que les anges devaient y applaudir. Si un père tyrannique m'eût obligée à épouser le nabab, je me serais fait peut-être un devoir d'obéir ; et m'étourdissant sur l'origine de ma for-

tune par l'usage que je me serais promis d'en faire, « les bénédictions des indigents d'Europe détourneront, me serais-je dit, les malédictions de l'Inde. » En un mot, forcée de devenir heureuse d'une manière vulgaire, je le serais devenue sans honte et peut-être avec plaisir ; mais me donner moi-même de mon choix, contre des diamants, des perles, des tapis, des parfums, des mousselines brodées d'or, des soupers, des fêtes, je ne pouvais m'y résoudre, et je promis ma main à Monsieur Henley.

Nos noces furent charmantes. Spirituel, élégant, décent, délicat, affectueux, M. Henley enchantait tout le monde ; c'était un mari de roman ; il me semblait quelquefois un peu trop parfait ; mes fantaisies, mes humeurs, mes impatiences trouvaient toujours sa raison et sa modération en leur chemin. J'eus, par exemple, au sujet de ma présentation à la Cour, des joies et des chagrins qu'il ne parut pas comprendre. Je me flattais que la société d'un homme que j'admirais tant, me rendrait comme lui ; et je partis pour sa terre, au commencement du printemps, remplie des meilleures intentions, et persuadée que j'allais être la meilleure femme, la plus tendre belle-mère, la plus digne maîtresse de maison que l'on eût jamais vue. Quelquefois je me proposais pour modèle les matrones romaines les plus respectables, d'autres fois les femmes de

nos anciens barons sous le gouvernement féodal ; d'autres fois je me voyais errant dans la campagne, simple comme les bergères, douce comme leurs agneaux et gaie comme les oiseaux que j'entendrais chanter. Mais voici, ma chère amie, une assez longue lettre ; je reprendrai la plume au premier jour.

DEUXIÈME LETTRE

Nous arrivâmes à Hollowpark. C'est une ancienne, belle et noble maison que la mère de Monsieur Henley, héritière de la famille d'Astley, lui a léguée. Je trouvai tout bien. Je m'attendris en voyant les domestiques à cheveux blancs courir au-devant de leur aimable maître et bénir leur nouvelle maîtresse. On m'amena l'enfant ; quelles caresses ne lui fis-je pas ! Mon cœur lui promit les soins les plus assidus, l'attachement le plus tendre. Je passai tout le reste de ce jour dans une espèce de délire ; le lendemain je parai l'enfant des parures que j'avais apportées pour elle de Londres, et je la présentai à son père, que je comptais surprendre agréablement.

— Votre intention est charmante, me dit-il, mais c'est un goût que je ne voudrais pas lui inspirer ; je craindrais que ces souliers si jolis ne l'empêchassent de courir à son aise ; des fleurs artificielles

contrastent désagréablement avec la simplicité de la campagne.

— Vous avez raison, Monsieur, lui dis-je : j'ai eu tort de lui mettre tout cela, et je ne sais comment le lui ôter ; j'ai voulu me l'attacher par des moyens puérils, et je n'ai fait que lui préparer un petit chagrin, et à moi une mortification.

Heureusement les souliers furent bientôt gâtés, le médaillon se perdit, les fleurs du chapeau s'accrochèrent aux broussailles et y restèrent ; et j'amusai l'enfant avec tant de soin, qu'elle n'eut pas le loisir de regretter ses pertes. Elle savait lire en français comme en anglais ; je voulus lui faire apprendre les fables de La Fontaine. Elle récita un jour à son père *le Chêne et le Roseau* avec une grâce charmante. Je disais tout bas les mots avant elle ; le cœur me battait, j'étais rouge de plaisir.

— Elle récite à merveille, dit M. Henley ; mais comprend-elle ce qu'elle dit ? Il vaudrait mieux peut-être mettre dans sa tête des vérités avant d'y mettre des fictions : l'histoire, la géographie...

— Vous avez raison, Monsieur, lui dis-je ; mais sa bonne pourra lui apprendre, tout aussi bien que moi, que Paris est sur la Seine et Lisbonne sur le Tage.

— Pourquoi cette impatience ? reprit doucement M. Henley ; apprenez-lui les fables de La Fontaine,

si cela vous amuse ; au fond il n'y aura pas grand mal.

— Non, dis-je vivement ; ce n'est pas mon enfant, c'est le vôtre.

— Mais, ma très chère, j'espérais...

Je ne répondis rien, et m'en allai en pleurant. J'avais tort, je le sais bien ; c'était moi qui avais tort. Je revins quelque temps après, et M. Henley eut l'air de ne pas même se souvenir de mon impatience. L'enfant dandinait et bâillait près de lui sans qu'il y prît garde. Quelques jours après, je voulus établir une leçon d'histoire et de géographie ; elle ennuya bientôt la maîtresse et l'écolière. Son père la trouvait trop jeune pour apprendre la musique et mettait en doute si cette espèce de talent ne donnait pas plus de prétentions que de jouissances. La petite fille ne faisant plus auprès de moi que baguenauder ennuyeusement et suivre mes mouvements d'un air tantôt stupide, tantôt curieux, me devint importune ; je la bannis presque de ma chambre. Elle s'était désaccoutumée de sa bonne. La pauvre enfant est certainement moins heureuse et plus mal élevée qu'avant que je vinsse ici. Sans la rougeole qu'elle a eue dernièrement et que j'ai prise en la servant nuit et jour, je ne saurais pas que cet enfant m'intéresse plus que l'enfant d'un inconnu. Quant aux domestiques, pas un

d'eux n'a eu à se plaindre de moi, mais mon élégante femme de chambre a donné dans les yeux à un fermier du voisinage, qui aimait auparavant la fille d'une ancienne et excellente ménagère, sœur de lait de la mère de mon mari. Peggy désolée, et la mère outrée de cet affront, ont quitté la maison quoi qu'on ait pu leur dire. Je supplée tant que je peux à cette perte, aidée de ma femme de chambre, qui est d'un bon caractère, sans quoi je l'aurais renvoyée sur le champ ; mais toute la maison regrette l'ancienne femme de charge, et moi aussi je la regrette, et les excellentes confitures qu'elle faisait.

J'avais amené de Londres un superbe angola blanc. M. Henley ne le trouvait pas plus beau qu'un autre chat, et il plaisantait souvent sur l'empire de la mode qui fait le sort des animaux, leur attire des admirations outrées et des dédains humiliants, comme à nos robes et à nos coiffures. Il caressait pourtant l'angola, car il est bon et il ne refuse à aucun être doué de sensibilité une petite marque de la sienne. — Mais ce n'était pas précisément l'histoire de mon angola que je voulais vous faire. Ma chambre était tapissée par bandes ; du velours vert bien sombre séparait des morceaux de tapisserie faite à l'aiguille par l'aïeule de M. Henley. De grands fauteuils fort incommodes à remuer, fort bons pour dormir, brodés de la même main,

encadrés du même velours, faisaient, avec un canapé bien dur, l'ameublement de ma chambre. Mon angola se couchait sans respect sur les vieux fauteuils, et s'accrochait à cette antique broderie. M. Henley l'avait posé doucement à terre plusieurs fois. Il y a six mois que, prêt à aller à la chasse, et venant me saluer dans ma chambre, il voit mon chat dormant sur un fauteuil.

— Ah ! dit M. Henley, que dirait ma grand-mère, que dirait ma mère, si elles voyaient ?...

— Elles diraient sans doute, repris-je vivement, que je dois me servir de mes meubles à ma guise comme elles se servaient des leurs, que je ne dois pas être une étrangère jusque dans ma chambre ; et depuis le temps que je me plains de ces pesants fauteuils et de cette sombre tapisserie, elles vous auraient prié de me donner d'autres chaises et une autre tenture.

— Donné, ma très-chère vie ! répondit M. Henley, donne-t-on à soi-même ? La moitié de soi-même donne-t-elle à l'autre ? N'êtes-vous pas la maîtresse ? Autrefois on trouvait ceci fort beau...

— Oui, autrefois, ai-je répliqué ; mais je vis à présent.

— Ma première femme, reprit M. Henley, aimait cet ameublement.

— Ah ! mon Dieu, me suis-je écriée, que ne vit-elle encore !

— Et tout cela pour un chat auquel je ne fais aucun mal ! a dit M. Henley d'un air doux et triste, d'un air de résignation, et il s'en allait.

— Non, lui ai-je crié, ce n'est pas le chat. Mais il était déjà bien loin ; et un moment après je l'ai entendu dans la cour donnant tranquillement ses ordres en montant sur son cheval.

Ce sang-froid a achevé de me mettre hors de moi : j'ai sonné. Il m'avait dit que j'étais la maîtresse : j'ai fait porter les fauteuils dans le salon, le canapé dans un garde-meuble. J'ai ordonné à un laquais de dépendre le portrait de la première madame Henley, qui était en face de mon lit.

— Mais, Madame ! a dit le laquais.

— Obéissez ou sortez, lui ai-je répondu.

Il croyait sans doute et vous aussi que j'avais de l'humeur contre le portrait : non, en vérité, je ne crois pas en avoir eu ; mais il tenait à la tapisserie, et voulant la faire ôter, il fallait commencer par le portrait. La tapisserie a suivi ; elle ne tenait qu'à des crochets. Je l'ai fait nettoyer et rouler proprement. J'ai fait mettre des chaises de paille dans ma chambre, et arrangé moi-même un coussin pour mon angola ; mais le pauvre animal n'a pas joui de mes soins : effarouché par tout ce vacarme, il avait fui dans le parc, et on ne l'a pas revu.

M. Henley, revenu de la chasse, vit avec surprise le portrait de sa femme dans la salle à manger. Il

monta dans ma chambre sans me rien dire, et écrivit à Londres pour qu'on m'envoyât le plus beau papier des Indes, les chaises les plus élégantes et de la mousseline brodée pour les rideaux.

Ai-je eu tort, ma chère amie, autrement que par la forme ? l'ancienneté est-elle un mérite plus que la nouveauté ? et les gens qui passent pour raisonnables font-ils autre chose le plus souvent qu'opposer gravement leurs préjugés et leurs goûts à des préjugés et à des goûts plus vivement exprimés ?

L'histoire du chien ne mérite pas d'être racontée : j'ai été obligée de le faire sortir si souvent de la salle à manger pendant les repas, qu'il n'y revient plus et dîne à la cuisine. L'article des parents est plus sérieux. Il y en a que je reçois de mon mieux, parce qu'ils sont peu aisés ; mais je bâille auprès d'eux, et ne vais jamais les voir de mon propre mouvement, parce qu'ils sont les plus ennuyeuses gens du monde. Quand M. Henley me dit tout simplement : « Allons voir ma cousine une telle », je vais ; je suis en carosse ou à cheval avec lui ; cela ne peut m'être désagréable. Mais s'il vient à me dire : « Ma cousine est une bonne femme », je dis : « Non, elle est épilogueuse, envieuse, pointilleuse ». S'il dit que Monsieur un tel son cousin est un galant homme, dont il fait cas, je réponds que c'est un grossier ivrogne. Je dis vrai, mais j'ai tort, car je

lui fais de la peine. Je suis très bien avec mon beau-père ; il a médiocrement d'esprit et beaucoup de bonhomie. Je lui brode des vestes, je lui joue du clavecin ; mais lady Sara Melvil, ma belle-sœur, qui demeure chez lui tout l'été, est avec moi d'une hauteur qui me rend ce château insupportable, et je n'y vais que bien rarement. Si M. Henley me disait : « Supportez ces hauteurs pour l'amour de moi, je vous en aimerai davantage : je les sens pour vous comme vous-même ; mais j'aime mon père, j'aime mon frère : votre froideur les séparera insensiblement de moi, et vous serez fâchée, vous-même, de la diminution de bonheur, de sentiments doux et naturels que vous aurez occasionnée », — je dirais infailliblement, je dirais : « Vous avez raison, M. Henley, je sens déjà, j'ai souvent senti le regret que vous m'annoncez ; il ira en augmentant, il m'afflige et m'affligera plus que je ne puis le dire ; allons chez Milord, un regard affectueux de vous me fera plus de plaisir que tous les ridicules dédains de Lady Sara ne pourraient me faire de peine. » Mais, au lieu de cela, M. Henley n'a rien vu, ne peut se rappeler... « A présent que vous le dites, ma chère, je crois me souvenir confusément... Mais quand cela serait, qu'importe ! Comment une personne raisonnable peut-elle s'affecter !... Et puis Lady Sara n'est-elle pas excusable ? Fille d'un duc,

femme du chef futur de notre famille»... Ma chère amie, des coups de poing me seraient moins fâcheux que toute cette raison. Je suis malheureuse, je m'ennuie; je n'ai point apporté de bonheur ici, je n'en ai point trouvé ; j'ai causé du dérangement, et ne me suis point arrangée ; je déplore mes torts, mais on ne me donne aucun moyen de mieux faire ; je suis seule, personne ne sent avec moi ; je suis d'autant plus malheureuse qu'il n'y a rien à quoi je puisse m'en prendre, que je n'ai aucun changement à demander, aucun reproche à faire, que je me blâme et me méprise d'être malheureuse. Chacun admire M. Henley, et me félicite de mon bonheur ; je réponds : « C'est vrai, vous avez raison... Quelle différence avec les autres hommes de son rang, de son âge ! quelle différence entre mon sort et celui de Madame une telle, de Milady une telle ! » Je le dis, je le pense, et mon cœur ne le sent point ; il se gonfle ou se serre, et souvent je me retire pour pleurer en liberté. A présent même, des larmes, dont je comprends à peine la source, se mêlent avec mon encre sur ce papier. Adieu, ma chère amie, je ne tarderai pas à vous écrire.

P.-S. En relisant ma lettre, j'ai trouvé que j'avais eu plus de torts que je ne l'avais cru. Je ferai remettre le portrait de la première Madame Henley en son ancienne place. Si M. Henley trouve qu'il

soit mieux dans la salle à manger, où il est effectivement mieux dans son jour, il n'y aura qu'à l'y reporter ; je vais appeler le même laquais qui l'a ôté d'ici. Quand il aura replacé le portrait, je lui dirai de faire mettre les chevaux au carrosse, et j'irai voir mon beau-père. Il n'y aura qu'à me dire à moi-même, de la part de M. Henley, ce que je voudrais qu'il m'eût dit, et je supporterai lady Sara Melvil.

TROISIÈME LETTRE

Vous avez raison, ma chère amie, ce n'était pas à moi à me plaindre des injustices que peut occasionner le *Mari sentimental*. Cependant j'étais de bonne foi, et même, encore aujourd'hui, mes idées sur tout cela ne sont pas bien nettes. Soit patience, soit indifférence, soit vertu ou tempérament, il me semble que M. Henley ne s'était pas trouvé malheureux. Il avait senti, je n'en doute pas, chacun de mes torts ; mais comme il ne m'avait point témoigné d'aigreur, comme il n'a point cherché non plus à prévenir de nouveaux torts par une conduite qui associât davantage mon âme avec son âme, mes plaisirs avec les siens, j'ai eu lieu de croire qu'il n'avait rien conclu de tout cela. Il vivait et me jugeait, pour ainsi dire, au jour la journée, jusqu'à ce que M. et Mme Bompré le soient venus rendre plus content de lui et plus mécontent de moi. J'ai eu bien du chagrin depuis ma dernière lettre. Un jour que je déplorais mon peu de capacité pour les soins

du ménage, la lenteur de mes progrès, et le haut et bas qu'il y avait dans mon zèle et dans mes efforts sur ce point, M. Henley fit, fort honnêtement pourtant et en souriant, l'énumération des choses qui allaient moins bien depuis le départ de Mistriss Grace.

— Essayons de la faire revenir, dis-je aussitôt ; j'ai ouï dire que Peggy était placée à Londres, et que sa mère se trouvait médiocrement bien avec cette cousine chez qui elle s'est retirée.

— Vous pouvez essayer, a dit M. Henley, je crains que vous ne réussissiez pas ; mais il n'y a point de mal à essayer.

— Voulez-vous lui parler ? lui ai-je dit; la vue de son ancien maître et cette démarche empressée lui feront oublier tous ses ressentiments.

— Je ne saurais, m'a-t-il répondu, j'ai des affaires ; mais, si vous voulez, j'enverrai...

— Non, j'irai moi-même.

J'ai demandé le carrosse, et je suis allée : c'est à quatre milles d'ici. Mistriss Grace était seule : elle a été très surprise de me voir. A travers la froideur qu'elle aurait voulu mettre dans son accueil, je voyais de l'attendrissement et une confusion dont je ne pouvais deviner la cause. Je lui ai dit combien nous avions tous perdu à son départ, combien elle nous manquait, combien elle était regrettée :

— Voulez-vous revenir ? lui ai-je dit, vous serez

reçue à bras ouverts, vous vous verrez respectée et chérie. Pourquoi vous en prendre à nous tous de l'inconstance d'un jeune homme qui ne mérite pas les regrets de Peggy, puisqu'il a pu l'abandonner ? Peut-être elle-même l'a-t-elle oublié : j'ai appris qu'elle était placée à Londres...

— Placée ! s'est écriée Mistriss Grace, en joignant les mains et levant les yeux au ciel, venez-vous ici, Madame, pour m'insulter ?

— Dieu m'en préserve ! me suis-je écriée à mon tour, et je ne sais ce que vous voulez dire.

— Ah ! Madame, a-t-elle repris après un long silence, les maux ne se réparent pas aussi vite qu'ils se font, et votre Fanny, avec ses dentelles, ses rubans et ses airs de la ville, a préparé à ma Peggy et à sa pauvre mère des chagrins qui ne finiront qu'avec nous.

Elle pleurait amèrement. Pressée par mes caresses et mes instances, elle m'a fait en sanglotant l'histoire de ses douleurs. Peggy, affligée de la perte de son amant, et s'ennuyant avec sa mère et leur cousine, est partie sans rien dire : on l'a cherchée longtemps ; on a cru qu'elle s'était noyée ; à la fin on a appris qu'elle était à Londres, où sa jeunesse et sa fraîcheur l'ont fait accueillir dans une maison infâme. Vous imaginez tout ce que la mère a pu ajouter à cette triste narration, tout ce que j'ai

pu dire, tout ce que j'ai dû sentir. A la fin j'ai répété ma première proposition. Malgré mille objections naturelles et justes, et auxquelles je donnais toute leur force, j'ai engagé cette pauvre femme à retourner avec moi à Hollowpark.

— Personne, lui ai-je dit, ne vous parlera de votre fille ; vous ne verrez Fanny qu'après que vous m'aurez dit que vous voulez bien la voir. Venez, bonne Mistriss Grace, chercher des consolations et finir vos jours dans une maison où votre jeunesse a été utile, et dont je n'aurais pas dû vous laisser sortir !

Je l'ai mise en carrosse, sans vouloir courir le risque qu'en faisant ses paquets, de nouvelles réflexions l'empêchassent de venir. En chemin, elle n'a cessé de pleurer, et je pleurais aussi. A cent pas de la maison je descendis de carrosse, et je dis au cocher de ne pas avancer qu'il n'en eût reçu l'ordre. Je rentrai donc seule, je parlai à M. Henley, à l'enfant, à Fanny, aux autres domestiques. Ensuite j'allai chercher Mistriss Grace, et, lui donnant mes clefs, je la priai de rentrer en fonctions tout de suite.

Cinq ou six jours s'écoulèrent ; Fanny m'obéissait ponctuellement : elle mangeait et travaillait dans sa chambre. Un jour que j'étais allée regarder son ouvrage, Mistriss Grace y vint, et après m'avoir remerciée de mes bontés, elle me pria de trouver

bon qu'à l'avenir Fanny mangeât avec les autres et vécut dans la maison comme auparavant. Fanny s'attendrit, et pleura sur Peggy et sa mère. Pauvre Fanny ! son tour allait venir.

M. Henley me fit prier de descendre et de l'amener avec moi. Nous trouvâmes auprès de lui, dans son cabinet, le père du jeune fermier.

— Madame, me dit-il, je suis venu prier Monsieur et vous de donner à mon fils des recommandations pour les Indes ; c'est un pays où l'on devient riche, dit-on, en peu de temps ; il pourra y mener Mademoiselle, ou venir l'épouser quand il sera devenu un riche Monsieur. Ils feront comme ils l'entendront ; mais moi je ne recevrai jamais dans ma maison une fainéante et coquette poupée de la ville, outre que je croirais attirer sur moi la malédiction du Ciel en faisant entrer dans ma famille celle qui a causé, par son maudit manège, l'inconstance de mon fils et la ruine de cette pauvre Peggy. Mon fils fera ce qu'il voudra, Mademoiselle ; mais je déclare devant Dieu qu'il n'a plus de père ni de maison paternelle s'il vous revoit jamais.

Fanny, pâle comme la mort, a voulu sortir ; mais, ses jambes pliant sous elle, elle s'est appuyée contre la porte. J'ai couru à elle aussitôt, et l'ai ramenée dans sa chambre. Nous avons rencontré Mistriss Grace sur l'escalier :

— Votre fille est vengée, lui dit Fanny.

— Seigneur, qu'y a-t-il ? s'est écriée Mistriss Grace.

Elle nous a suivies : je lui ai dit ce qui s'était passé ; elle nous a juré qu'elle n'avait aucune part à cette démarche, et n'avait pas même revu le fermier ni son fils depuis son départ de la maison. Je les ai laissées ; je suis allée m'enfermer dans ma chambre : là j'ai déploré amèrement le sort de ces deux filles et tout le mal dont j'étais cause ; ensuite j'ai écrit à ma tante que je lui renvoyais Fanny, et la priais de lui trouver une bonne place, soit auprès d'une dame ou dans une boutique ; et après avoir fait dire au cocher d'atteler au plus vite, je suis retournée auprès de Fanny et lui ai fait lire ma lettre. La pauvre fille a fondu en larmes :

— Mais qu'ai-je fait ? m'a-t-elle dit.

— Rien, ma pauvre enfant, rien de condamnable ; mais il faut absolument nous séparer. Je vous paierai vos gages jusqu'à la fin de l'année, j'y ajouterai plus d'argent et de hardes que dans ce moment vous n'en désirez d'une maîtresse que vous trouvez injuste. J'écrirai à vos parents de m'envoyer votre jeune sœur ; mais il vous faut venir avec moi sur-le-champ, et que je vous mène à l'endroit où le coche passe dans une heure ; Mistriss Grace et moi aurons soin de tout ce que

vous laissez ici, et vous le recevrez dans deux jours.

Le carrosse était prêt; j'y entrai avec elle, et nous arrivâmes, sans avoir presque ouvert la bouche, à l'endroit que j'avais dit. J'y attendis le coche ; je la recommandai à ceux qui étaient dedans, et je revins plus triste qu'il n'est possible de le dire : « Voilà donc, me disais-je, ce que je suis venue faire ici ! J'ai occasionné la perte d'une pauvre innocente fille ; j'en ai rendu une autre malheureuse ; j'ai brouillé un père avec son fils ; j'ai rempli l'âme d'une mère d'amertume et de honte ! » En traversant le parc, je pleurai mon angola ; en rentrant dans ma chambre, je pleurai Fanny. Mistriss Grace m'a servi depuis de femme de chambre. Sa tristesse, qu'elle s'efforce pourtant de surmonter, est un reproche continuel. M. Henley m'a paru surpris de tous ces grands mouvements. Il n'a pas trop compris pourquoi j'ai si vite renvoyé ma femme de chambre. Il trouve que le fermier père a très bien fait de s'opposer au mariage de son fils : « Ces femmes, accoutumées à la ville, dit-il, ne prennent jamais racine à la campagne, et n'y sont bonnes à rien ; » mais il croit qu'on aurait pu faire entendre raison au fils, et que j'aurais bien pu garder Fanny ; qu'ils se seraient même détachés l'un de l'autre en continuant à se voir, au lieu qu'à présent l'imagination du jeune homme voudra prolonger la

chimère de l'amour, et qu'il se fera peut-être un point d'honneur de rester fidèle à sa maîtresse persécutée... Il en arrivera ce qu'il plaira à Dieu ; mais j'ai fait ce que je croyais devoir faire, et me suis épargné des scènes qui auraient altéré ma santé et achevé de changer mon humeur. Il y a quinze jours que Fanny est partie. Milady *** la gardera jusqu'à ce qu'elle ait pu la placer. Sa sœur arrive ce soir. Elle n'a été à Londres que le temps qu'il fallait pour apprendre à coiffer, et elle a passé depuis près d'un an dans son village. Elle n'est point jolie, et je ferai bien en sorte qu'elle ne soit pas élégante. Adieu, ma très-chère amie.

P.-S. Ma lettre n'a pu partir l'autre jour : voyant que j'allais la cacheter, on m'avertit qu'il était trop tard.

La sœur de Fanny est malpropre, maladroite, paresseuse et impertinente ; je ne pourrai la garder. M. Henley ne cesse de me dire que j'ai eu tort de renvoyer une fille que j'aimais, qui me servait bien, et à qui on ne pouvait rien reprocher. Je n'aurais pas dû prendre à la lettre, dit-il, ce que l'emportement faisait dire à John Turner; témoin la folle idée d'envoyer aux Indes un garçon qui ne sait pas écrire. Il est étonné que nous autres gens passionnés soyons les dupes des saillies et des exagérations les uns des autres. Nous devrions savoir,

à son avis, combien il y a à rabattre de ce que la passion nous fait imaginer et dire. J'ai pris, dit-il, un procédé qui me coûtait pour un procédé généreux, sans penser que ce qui m'était désavantageux n'était pas pour cela avantageux aux autres. Il aurait mieux valu ne pas mener ici cette fille avec moi. Il croit me l'avoir insinué dans le temps ; mais puisqu'elle y était, puisqu'elle n'était point coupable, il fallait la garder. — Aurait-il raison, ma chère amie ? Aurais-je eu encore tort, toujours tort, tort en tout ? Non, je ne veux pas le croire ; il était naturel que je gardasse Fanny en me mariant. Je n'ai point compris l'insinuation de M. Henley.

J'ignorais qu'il fût difficile de s'accoutumer à vivre à la campagne ; j'y venais bien vivre moi-même. Fanny pouvait plaire à un habitant de la campagne ; elle pouvait l'épouser ; elle est douce et aimable. Je ne savais point que ce serait un chagrin pour sa famille et un malheur pour lui. Je n'ai point eu tort de la renvoyer : je ne devais me faire ni son geôlier, ni sa complice, en refusant les visites du jeune homme ou en les favorisant. Je ne devais prendre sur moi ni leurs chagrins ni leurs fautes. Avec le temps, si elle oublie son amant, s'il se marie ou s'éloigne, je pourrai la reprendre ; mon dessein n'est pas de l'abandonner jamais.

Je crois pourtant bien m'être trop précipitée.

J'aurais pu attendre un jour ou deux, consulter M. Henley, la consulter elle-même, voir ce qu'on pourrait espérer de son courage et du respect du jeune homme pour son père. J'ai trop suivi l'impétuosité de mon humeur. J'ai trop redouté le spectacle de l'amour malheureux et de l'amour-propre humilié. Dieu garde Fanny d'infortune, et moi de repentir !

J'écrirai encore à ma tante et je lui recommanderai encore Fanny.

QUATRIÈME LETTRE

Je vous entretiens, ma chère amie, de choses bien peu intéressantes, et avec une longueur, un détail ! — Mais c'est comme cela qu'elles sont dans ma tête ; et je croirais ne vous rien dire, si je ne vous disais pas tout. Ce sont de petites choses qui m'affligent ou m'impatientent, et me font avoir tort. Ecoutez donc encore un tas de petites choses.

Il y a trois semaines qu'on donna un bal à Guildford. M. Henley était un des souscrivants. Une parente de M. Henley, qui a là une maison, nous avait priés d'aller chez elle dès la veille, et d'y mener l'enfant. Nous y allâmes ; je portai les habits que je voulais mettre, une robe que j'avais mise à un bal à Londres il y a dix-huit mois; un chapeau, des plumes et des fleurs, que ma tante et Fanny avaient choisies exprès pour cette fête, et que j'avais reçues deux jours auparavant. Je ne les avais vues qu'au moment de les mettre, n'ayant pas ouvert la caisse. J'en fus très contente ; je me trouvai fort

bien quand je fus habillée, et je mis du rouge comme presque toutes les femmes en mettent. Une heure avant le bal, M. Henley arriva de Hollowpark :

— Vous êtes très bien, Madame, me dit-il, parce que vous ne sauriez être mal ; mais je vous trouve cent fois mieux dans vos habits les plus simples qu'avec toute cette grande parure. Il me semble d'ailleurs qu'une femme de vingt-six ans ne doit pas être habillée comme une fille de quinze, ni une femme comme il faut comme une comédienne...

Les larmes me vinrent aux yeux.

— Lady Alesford, lui répondis-je, en m'envoyant tout ceci, n'a pas cru parer une fille de quinze ans, ni une comédienne, mais sa nièce, votre femme, dont elle sait l'âge... Mais, Monsieur, dites que cette parure vous fâche ou vous déplaît, que je vous ferais plaisir de ne pas me montrer vêtue de cette manière, et je renoncerai aussitôt au bal, et de bonne grâce, à ce que j'espère.

— Ne pourrait-on pas, me dit-il, envoyer un homme à cheval chercher une autre robe, un autre chapeau ?

— Non, lui dis-je, cela ne se peut pas ; j'ai ici ma femme de chambre, on ne trouverait rien ; je n'ai rien de convenable ; je dérangerais absolument mes cheveux...

— Eh ! qu'importe ! dit en souriant M. Henley.

— Il m'importe à moi, m'écriai-je vivement ; mais trouvez bon que je n'aille pas au bal, dites que je vous obligerai, je me trouverai heureuse de vous obliger.

Et moitié dépit, moitié attendrissement, je me suis mise à pleurer tout de bon.

— Je suis fâché, Madame, dit M. Henley, que ceci vous affecte si fort. Je ne vous empêcherai pas d'aller au bal. Vous n'avez point vu en moi jusqu'ici un mari bien despotique. Je souhaite que la raison et la décence vous gouvernent, et non que vous cédiez à mes préventions ; puisque votre tante a jugé cette parure convenable, il faut rester comme vous êtes... Mais remettez votre rouge que vos larmes ont dérangé.

J'ai souri, et je lui ai baisé la main avec un mouvement de joie.

— Je vois avec plaisir, m'a-t-il dit, que ma chère femme est aussi jeune que sa coiffure, et aussi légère que ses plumes.

Je suis allée remettre du rouge. Il nous est venu du monde, et l'heure du bal venue, nous y sommes allés. En carrosse, j'ai affecté de la gaîté pour en donner à M. Henley et à moi-même. — Je n'ai pas réussi. — Je ne savais si j'avais bien ou mal fait. Je me déplaisais, j'étais mal à mon aise.

Nous étions dans la salle depuis un quart d'heure ;

tous les yeux se sont tournés vers la porte, attirés par la plus noble figure, l'habillement le plus simple, le plus élégant et le plus magnifique. On a demandé, chuchoté, et tout le monde a dit : « Lady Bridgewater, femme du gouverneur Bridgewater revenu des Indes et nouvellement fait Baronnet. » — Pardonnez ma faiblesse : ce moment n'a pas été doux pour votre amie. Heureusement un autre objet de comparaison s'est présenté : ma belle-sœur est entrée avec un doigt de rouge ; c'était bien d'autres plumes que les miennes !

— Voyez ! ai-je dit à M. Henley.

— Elle n'est pas ma femme, a-t-il répondu.

Il est allé la prendre par la main pour la conduire à sa chaise. D'autres, ai-je pensé, auront la même indulgence pour moi ! Un sentiment de coquetterie s'est glissé dans mon cœur, et j'ai secoué mon chagrin pour être plus aimable le reste de la nuit. J'avais une raison pour ne pas danser, que je ne veux pas encore vous dire.

Après la première contre-danse, Lady Bridgewater est venue se placer auprès de moi :

— J'ai demandé qui vous étiez, Madame, m'a-t-elle dit avec toute la grâce possible ; et votre nom seul m'a fait votre connaissance et presque votre amie. Il y aurait trop d'amour-propre à vous dire combien votre figure a de part à cette prévention.

sir John Bridgewater mon mari, qui m'a parlé souvent de vous, m'ayant dit que je vous ressemblais.

Tant de douceur et d'honnêteté m'ont gagnée : tout devait augmenter ma jalousie, et cependant j'ai cessé d'en avoir ; elle a cédé à une douce sympathie. Il se peut bien, en effet, que Lady Bridgewater me ressemble ; mais elle est plus jeune que moi ; elle est plus grande, elle a la taille plus mince ; elle a de plus beaux cheveux ; en un mot, elle a l'avantage dans toutes les choses sur lesquelles on ne peut se faire illusion, et quant aux autres je ne puis en avoir sur elle, car il n'est pas possible d'avoir plus de grâce, ni un son de voix qui aille plus au cœur.

M. Henley était fort assidu auprès de Miss Clairville, jeune fille de cette comté, très fraîche, très gaie, modeste cependant et point jolie. Pour moi, je causai toute la nuit avec Lady Bridgewater et M. Mead son frère, qu'elle m'avait présenté, et je fus, à tout prendre, très contente des autres et de moi.

Je les invitai à me venir voir. Lady B. me témoigna un grand regret d'être obligée de quitter la comté dès le lendemain pour retourner à Londres et rejoindre ensuite son mari en Yorkshire, où il sollicitait une élection. Pour M. Mead, il accepta

mon invitation pour le surlendemain. Nous nous quittâmes le plus tard que nous pûmes.

J'allai me reposer pendant quelques heures chez la parente de M. Henley, et après le déjeûner, nous montâmes en carrosse, mon mari, sa fille et moi : la bonne et ma femme de chambre étaient déjà parties. J'avais la tête remplie de Lady B. ; et après avoir revu dans mon imagination son agréable figure, et comme entendu de nouveau ses paroles et ses accents :

— Avouez qu'elle est charmante, dis-je à M. Henley.

— Qui ? répondit-il.

— Est-ce tout de bon, lui dis-je, que vous ne le savez pas ?

— C'est apparemment Lady B. de qui vous parlez ? Oui, elle est bien, c'est une belle femme ; je l'ai trouvée surtout très bien mise. Je ne puis pas dire qu'elle m'ait fait une grande impression.

— Ah ! repris-je, si de petits yeux bleus, des cheveux roux et un air de paysanne sont autant de beautés, Miss Clairville a certainement l'avantage sur Lady B. ainsi que sur toutes les figures du même genre. Pour moi, ce qu'après Lady B. j'ai vu de plus agréable au bal, c'est son frère ; il m'a rappelé Mylord Alesford, mon premier amant, et je l'ai prié de venir dîner demain avec nous.

— Heureusement je ne suis pas jaloux, a dit en souriant M. Henley.

— Heureusement pour vous, ai-je repris, ce n'est pas heureusement pour moi ; car, si vous étiez jaloux, je vous verrais au moins sentir quelque chose ; je serais flattée ; je croirais vous être précieuse ; je croirais que vous craignez de me perdre, que je vous plais encore ; que, du moins, vous pensez que je puis encore plaire. Oui ! ai-je ajouté, excitée à la fois par ma propre vivacité et par son sang-froid inaltérable, les injustices d'un jaloux, les emportements d'un brutal, seraient moins fâcheux que le flegme et l'aridité d'un sage.

— Vous me feriez croire, a dit M. Henley, au goût des femmes russes qui veulent être battues. Mais, ma chère, suspendez votre vivacité en faveur de cet enfant, et ne lui donnons pas l'exemple...

— Vous avez raison, me suis-je écriée. Pardon, Monsieur ! pardon, cher enfant !...

Je l'ai prise sur mes genoux, je l'ai embrassée ; j'ai mouillé son visage de mes larmes.

— Je vous donne un mauvais exemple, lui ai-je dit ; je devrais vous tenir lieu de mère, je vous l'avais promis, et je n'ai aucun soin de vous, et je dis devant vous des choses que vous êtes heureuse de ne pas bien entendre !

M. Henley n'a rien dit, mais je ne doute pas qu'il

ne fût touché. La petite fille est restée sur mes genoux, et m'a fait quelques caresses que je lui rendais au centuple, mais avec un sentiment encore plus douloureux que tendre. J'avais des repentirs amers ; je formais toutes sortes de projets ; je me promettais de devenir enfin sa mère. Mais je voyais dans ses yeux, c'est-à-dire dans son âme, l'impossibilité de le devenir. Elle est belle, elle n'est point méchante, elle n'a pas l'esprit faux, mais elle est peu vive et peu sensible. Elle sera mon élève, mais elle ne sera pas mon enfant ; elle ne se souciera pas de l'être.

Nous arrivâmes. A ma prière, le château de Henley fut invité pour le lendemain. Miss Clairville s'y trouvait ; elle vint. A table je plaçai M. Mead entre elle et lady Sara Melvil ; et la journée n'eut rien de fâcheux ni de remarquable. Le lendemain j'écrivis une lettre à M. Henley, dont je vous envoie le brouillon avec toutes ses ratures. Il y a presque autant de mots effacés que de mots laissés, et vous ne lirez pas sans peine.

« Monsieur,

Vous avez vu, j'espère, avant-hier, combien j'étais honteuse de mon extravagante vivacité. Ne croyez pas que dans cette occasion ni dans aucune autre le mérite de votre patience et de votre douceur m'ait échappé. Je puis vous assurer que mes

intentions ont toujours été bonnes. Mais qu'est-ce que des intentions, quand l'effet n'y répond jamais ? — Pour vous, votre conduite est telle que je n'y puis rien blâmer, quelque envie que j'en eusse quelquefois pour justifier la mienne. — Vous avez pourtant eu un tort : vous m'avez fait trop d'honneur en m'épousant. Vous avez cru — et qui ne l'aurait cru ? — que trouvant dans son mari tout ce qui peut rendre un homme aimable et estimable, et dans sa situation tous les plaisirs honnêtes, l'opulence et la considération, une femme raisonnable ne pouvait manquer d'être heureuse. Mais je ne suis pas une femme raisonnable, vous et moi l'avons vu trop tard. Je ne réunis pas les qualités qui nous auraient rendus heureux avec celles qui vous ont paru agréables. — Vous auriez pu trouver les unes et les autres chez mille autres femmes. Vous ne demandiez pas des talents brillants, puisque vous vous êtes contenté de moi, et assurément personne n'exige moins que vous des vertus difficiles. Je n'ai parlé aigrement de Miss Clairville que parce que je sentais avec chagrin combien une fille comme elle vous aurait mieux convenu que moi. Accoutumée aux plaisirs de la campagne et à ses occupations, active, laborieuse, simple dans ses goûts, reconnaissante, gaie, heureuse, vous aurait-elle laissé vous souvenir de ce qui pouvait

lui manquer ? Miss Clairville serait restée ici au milieu de ses parents, de ses premières habitudes. Elle n'aurait rien perdu, elle n'aurait fait que gagner... Mais c'est trop s'arrêter sur une chimère... Le passé ne peut se rappeler. — Parlons de l'avenir ; parlons surtout de votre fille. Tâchons d'arranger ma conduite de manière à réparer le plus grand de mes torts. En vous opposant dans les commencements à ce que je voulais faire pour elle, vous n'avez rien fait que de juste et de raisonnable ; mais c'était blâmer tout ce qu'on avait fait pour moi ; c'était dédaigner tout ce que je savais et tout ce que j'étais. — J'ai été humiliée et découragée ; j'ai manqué de souplesse et d'une véritable bonne volonté. A l'avenir je veux faire mon devoir, non d'après ma fantaisie, mais d'après votre jugement. Je ne vous demande pas de me tracer un plan ; je tâcherai de deviner vos idées pour m'y soumettre. Mais si je devine mal ou si je m'y prends mal, faites-moi la grâce, non de me blâmer simplement, mais de me dire ce que vous voudrez que je fasse à la place de ce que je fais. Sur ce point et sur tous les autres, je désire sincèrement de mériter votre approbation, de regagner ou gagner votre affection, et de diminuer dans votre cœur le regret d'un mauvais choix.

S. Henley.

J'ai porté ma lettre à M. Henley dans son cabinet, et me suis retirée. — Un quart d'heure après il est venu me joindre dans le salon.

— Me suis-je plaint, Madame ? m'a-t-il dit en m'embrassant. Ai-je parlé de Miss Clairville ? Ai-je pensé à aucune Miss Clairville ?

Dans ce moment son père et son frère sont entrés ; j'ai caché mon émotion. Il m'a paru que pendant leur visite M. Henley était plus prévenant et me regardait plus souvent qu'à l'ordinaire ; c'était la meilleure manière de me répondre. Nous n'avons reparlé de rien. Depuis ce jour je me lève de meilleure heure ; je fais déjeûner Miss Henley avec moi. Elle prend dans ma chambre une leçon d'écriture ; je lui en donne une de géographie, quelques éléments d'histoire, quelques idées de religion. — Ah ! si je pouvais l'apprendre en l'enseignant, si je pouvais m'en convaincre et en remplir mon cœur ! que de défauts disparaîtraient, que de vanités s'évanouiraient devant ces vérités sublimes dans leur objet, éternelles dans leur utilité !

Je ne vous parlerai pas de mes succès avec l'enfant. Il faut attendre et espérer. Je ne vous parlerai pas non plus de tout ce que je fais pour me rendre la campagne intéressante. Ce séjour est comme son maître, tout y est trop bien ; il n'y a rien à changer, rien qui demande mon activité ni mes soins. Un

vieux tilleul ôte à mes fenêtres une assez belle vue : j'ai souhaité qu'on le coupât ; mais quand je l'ai vu de près, j'ai trouvé moi-même que ce serait grand dommage. Ce dont je me trouve le mieux, c'est de regarder dans cette saison brillante les feuilles paraître et se déployer, les fleurs s'épanouir, une foule d'insectes voler, marcher, courir en tous sens. Je ne me connais à rien, je n'approfondis rien, mais je contemple et j'admire cet univers si rempli, si animé. Je me perds dans ce vaste tout si étonnant, je ne dirai pas si sage, je suis trop ignorante : j'ignore les fins, je ne connais ni les moyens ni le but, je ne sais pas pourquoi tant de moucherons sont donnés à manger à cette vorace araignée ; mais je regarde, et des heures se passent sans que j'aie pensé à moi ni à mes puérils chagrins.

CINQUIÈME LETTRE

Je n'en puis plus douter, ma très chère amie, je suis grosse ; je viens de l'écrire à ma tante ; je l'ai priée de le dire à M. Henley, qui est à Londres depuis quelques jours. Ma joie est extrême ; je vais redoubler de soins auprès de Miss Henley. Pendant plus d'un an je n'ai rien été pour elle ; depuis deux mois je suis une médiocre mère ; il ne faut pas devenir une belle-mère. Adieu. Vous n'en aurez pas davantage pour aujourd'hui.

SIXIÈME LETTRE

Je ne me porte pas trop bien, ma chère amie. Je ne pourrai vous dire de suite ce que je voudrais vous dire. La tâche est longue et peu agréable. Je me reposerai quand je serai fatiguée. Il est égal que vous receviez ma lettre quelques semaines plus tôt ou plus tard. Après celle-ci je n'en veux plus écrire du même genre. Un billet vous apprendra de loin en loin que votre amie vit encore jusqu'à ce qu'elle ne vive plus.

Ma situation est triste, ou bien je suis un être sans raison et sans vertus. Dans cette fâcheuse alternative d'accuser le sort, que je ne puis changer, ou de m'accuser et de me mépriser moi-même, de quelque côté que je me tourne, les tableaux qui se présentent à mon imagination, les détails dont ma mémoire est chargée, abattent mon courage, rendent mon existence sombre et pénible. A quoi bon faire revivre, par mes récits, des impressions dou-

loureuses, et retracer des scènes qui ne peuvent être trop vite ni trop profondément oubliées ? Pour la dernière fois vous verrez mon cœur ; après cela je m'interdis la plainte : il faut qu'il change ou ne s'ouvre plus.

Quand je me crus sûre d'être grosse, je le fis dire à M. Henley par ma tante. Il ne revint de Londres que huit jours après. Dans cet intervalle je n'avais cessé de me demander s'il fallait et si je voulais nourrir ou non mon enfant. D'un côté j'étais effrayée par la fatigue, les soins continuels, les privations qu'il fallait s'imposer. Le dirai-je ? Je l'étais aussi du tort que fait à la figure d'une femme la fonction de nourrice. D'un autre côté, je craignais comme une grande humiliation d'être regardée comme incapable et indigne de remplir ce devoir. Mais, me direz-vous, n'avez-vous donc que de l'amour-propre ? N'imaginiez-vous pas un extrême plaisir à être tout pour votre enfant, à vous l'attacher, à vous attacher à lui par tous les liens possibles ? Oui, sans doute, et c'était bien là mon impression la plus constante; mais quand on est seule et qu'on pense toujours à la même chose, que ne pense-t-on pas ?

Je résolus d'en parler à M. Henley ; et ce ne fut pas sans peine que j'entamai la conversation. Je redoutais également qu'il approuvât mon dessein

comme une chose nécessaire, qui allait sans dire, sur laquelle j'étais coupable d'hésiter, et qu'il le rejetât comme une chose absurde et par des motifs humiliants pour moi.

Je n'échappai ni à l'une ni à l'autre de ces peines. A son avis, rien au monde ne pouvait dispenser une mère du premier et du plus sacré de ses devoirs, que le danger de nuire à son enfant par un vice de tempérament ou des défauts de caractère, et il me dit que son intention était de consulter le docteur M. son ami, pour savoir si mon extrême vivacité et mes fréquentes impatiences devaient faire préférer une étrangère. De moi, de ma santé, de mon plaisir, pas un mot : il n'était question que de cet enfant qui n'existait pas encore. — Cette fois je ne contestai point, je ne m'emportai point, je ne fus qu'attristée ; mais je le fus si profondément, que ma santé s'en ressentit. « Quoi ! me disais-je, aucune de mes impressions ne sera devinée ! aucun de mes sentiments ne sera partagé ! Aucune peine ne me sera épargnée ! Tout ce que je sens est donc absurde, ou bien M. Henley est insensible et dur. Je passerai ma vie entière avec un mari à qui je n'inspire qu'une parfaite indifférence, et dont le cœur m'est fermé ! » Adieu la joie de ma grossesse ; adieu toute joie ! Je tombai dans un profond abattement. Mistriss Grace s'en aperçut la première, et

en parla à M. Henley, qui n'en imagina pas la cause. Il crut que mon état me donnait des appréhensions, et me proposa d'engager ma tante à me venir voir. J'embrassai cette idée avec reconnaissance. Nous écrivîmes et ma tante vint. Demain, si je le puis, je reprendrai la plume.

* * *

Je ne parlai de rien à ma tante, et je cherchai moins des consolations dans sa tendresse que de la distraction dans son entretien. L'attendrissement me replongeait dans le chagrin. Pour en sortir il fallait sortir de moi-même, m'étourdir, m'oublier, oublier ma situation.

Les intrigues de la Cour, les nouvelles de la ville, les liaisons, les mariages, les places données, toutes les vanités, toutes les frivolités du beau monde, me rendirent ma propre frivolité et une sorte de gaîté : dangereux bienfait, dont l'utilité ne fut que passagère et qui me prépara de nouveaux chagrins !

Bientôt je ne pensai plus à mon fils ou à ma fille que comme à des prodiges de beauté, dont les brillants talents, cultivés par la plus étonnante éducation, exciteraient l'admiration de tout le pays ou même de l'Europe entière. Ma fille, plus belle encore

que Lady Bridgewater, choisissait un mari parmi tout ce qu'il y avait de plus grand dans la royaume. Mon fils, s'il prenait le parti des armes, devenait un héros et commandait des armées; s'il se donnait à la loi, c'était au moins Milord Mansfield ou le chancelier, mais un chancelier permanent dont le roi et le peuple ne pourraient plus se passer... A force d'avoir la tête remplie de ces extravagances, je ne pus m'empêcher d'en laisser voir quelque chose à M. Henley. Je riais pourtant de ma folie ; car je n'étais pas tout à fait folle. Un jour, moitié plaisantant, moitié raisonnant ou croyant raisonner, je déployai mes chimères... Mais je suis si fort agitée en me les retraçant, que je suis obligée de poser la plume.

* * *

Nous étions seuls ; M. Henley me dit :

— Nos idées sont bien différentes ; je désire que mes filles soient élevées simplement, qu'elles attirent peu les regards et songent peu à les attirer ; qu'elles soient modestes, douces, raisonnables, femmes complaisantes et mères vigilantes ; qu'elles sachent jouir de l'opulence, mais surtout qu'elles sachent s'en passer ; que leur position soit plus propre à leur assurer des vertus qu'à leur donner du relief : et si l'on ne peut tout réunir, dit-il en me baisant

la main, je me contenterai de la moitié des grâces, des agréments et de la politesse de Mistriss Henley. Quant à mon fils, un corps robuste, une âme saine, c'est-à-dire exempte de vices et de faiblesses, la plus stricte probité, qui suppose une extrême modération, voilà ce que je demande à Dieu pour lui. Mais, ma chère amie, dit-il, puisque vous faites tant de cas de tout ce qui brille, je ne veux pas que vous couriez le risque d'apprendre par d'autres une chose qui s'est passée il y a quelques jours. Dans le premier moment vous pourriez en être trop affectée, et trop montrer au public, par un premier mouvement de chagrin, que le mari et la femme n'ont pas une seule âme entre eux, ni une même façon de penser et de sentir. On m'a offert une place dans le Parlement et une charge à la Cour ; on m'a fait entrevoir la possibilité d'un titre pour moi, d'une charge pour vous : j'ai tout refusé.

— Rien ne me paraîtrait plus naturel, Monsieur, lui ai-je répondu, en appuyant mon visage sur ma main de peur que mon émotion ne se trahît, — et je parlais lentement, avec une voix que je m'efforçais de rendre naturelle, — rien ne me paraîtrait plus naturel, si on avait voulu acheter par ces offres un suffrage contraire à vos principes ; mais vous approuvez les mesures du ministère actuel ?

— Oui, m'a-t-il répondu, je suis attaché au roi,

et j'approuve aujourd'hui ce que font les ministres. Mais suis-je sûr d'approuver ce qu'ils feront demain? Est-il sûr que ces ministres resteront en place ? et risquerai-je de me voir ôter par une cabale, par mes égaux, une charge qui n'aura rien de commun avec un système politique ? Repoussé alors vers ce séjour qui m'a toujours été agréable, ne risquerais-je pas de le trouver gâté, changé, parce que je serais changé moi-même, et que j'y porterais un amour-propre blessé, une ambition frustrée, des passions qui jusqu'ici me sont étrangères ?

— Je vous admire, Monsieur, lui ai-je dit. Et en effet, jamais je ne l'avais tant admiré ; plus il m'en coûtait, plus je l'admirais ; jamais je n'avais vu si distinctement sa supériorité. — Je vous admire ; cependant, l'utilité publique, le devoir de travailler pour sa patrie...

— C'est le prétexte des ambitieux, a-t-il interrompu ; mais le bien qu'on peut faire dans sa maison, parmi ses voisins, ses amis, ses parents, est beaucoup plus sûr et plus indispensable : si je ne fais pas tout celui que je devrais faire, c'est ma faute, et non celle de ma situation. J'ai vécu trop de temps à Londres et dans les grandes villes du continent; j'y ai perdu de vue les occupations et les intérêts des gens de la campagne. Je n'ai pas le talent de converser et de m'instruire avec eux, ni

l'activité que je voudrais avoir. Je porterais mes défauts dans les charges publiques, et j'aurais de plus le tort de m'y être placé moi-même ; au lieu que la Providence m'a placé ici.

— Je n'ai plus rien à vous répondre, Monsieur, lui ai-je dit ; mais pourquoi m'avez-vous fait un secret de cette affaire ?

— J'étais à Londres, m'a-t-il répondu ; il m'aurait été difficile de vous détailler mes raisons dans une lettre. Si vous m'aviez opposé vos raisons et vos goûts, vous ne m'auriez pas ébranlé, et j'aurais eu le chagrin de vous en faire un que je pouvais vous épargner. Même aujourd'hui j'ai été fâché d'avoir à vous en parler ; et si je n'avais appris que la chose est devenue pour ainsi dire publique, vous n'auriez jamais été informée de la proposition ni du refus.

Il y avait un moment que M. Henley ne parlait plus. J'ai voulu dire quelque chose ; mais j'avais été si attentive, j'étais tellement combattue entre l'estime que m'arrachait tant de modération, de raison, de droiture dans mon mari, et l'horreur de me voir si étrangère à ses sentiments, si fort exclue de ses pensées, si inutile, si isolée, que je n'ai pu parler. Fatiguée de tant d'efforts, ma tête s'est embarrassée, je me suis évanouie. Les soins qu'on a eus de moi ont prévenu les suites que cet acci-

dent pouvait avoir ; cependant je n'en suis pas encore bien remise. Mon âme ni mon corps ne sont dans un état naturel. Je ne suis qu'une femme, je ne m'ôterai pas la vie, je n'en aurai pas le courage ; si je deviens mère, je souhaite de n'en avoir jamais la volonté ; mais le chagrin tue aussi. Dans un an, dans deux ans, vous apprendrez, je l'espère, que je suis raisonnable et heureuse, ou que je ne suis plus.

LE NOBLE

CONTE

LE NOBLE

CONTE

Il y avait dans une des provinces de France un château très ancien, habité par un vieux rejeton d'une famille encore plus ancienne. Le baron d'Arnonville était très sensible au mérite de cette ancienneté, et il avait raison, car il n'avait pas beaucoup d'autres mérites. Mais son château se serait mieux trouvé d'être un peu plus moderne : une des tours comblait déjà une partie du fossé ; on ne voyait dans le reste qu'un peu d'eau bourbeuse, et les grenouilles y avaient pris la place des poissons. Sa table était frugale, mais tout autour de la salle à manger régnaient les bois des cerfs tués par ses aïeux. Il se rappelait, les jours gras, qu'il avait droit de chasse, les jours maigres, qu'il avait droit de pêche, et content de ces droits, il laissait sans envie manger des faisans et des carpes aux ignobles financiers. Il dépensait son modique

revenu à pousser un procès pour le droit de pendre sur ses terres ; et il ne lui serait jamais venu dans l'esprit qu'on pût faire un meilleur usage de son bien, ni laisser à ses enfants quelque chose de mieux que la haute et basse justice. L'argent de ses menus plaisirs, il le mettait à faire renouveler les écussons qui bordaient tous les planchers, et à faire repeindre ses ancêtres.

La baronne d'Arnonville était morte depuis longtemps, et lui avait laissé un fils et une fille, qui s'appelait Julie. Le jeune seigneur avait également à se plaindre de la nature et de l'éducation : cependant il ne se plaignait pas ; content du nom d'Arnonville et de la connaissance de l'arbre généalogique de sa maison, il se passait de talents et de science. Il chassait quelquefois, et mangeait son gibier avec les filles du cabaret voisin ; il buvait beaucoup et jouait tous les soirs avec son domestique. Sa figure était désagréable, et il eût fallu de bons yeux pour découvrir en lui ces traits qui, selon quelques-uns, annoncent infailliblement une haute naissance. Julie, au contraire, avait de la beauté, des grâces et de l'esprit : son père lui avait fait lire des traités de blason qu'elle ne goûtait guère, et elle avait lu en secret quelques romans qu'elle goûtait beaucoup. Le séjour qu'elle avait fait chez une dame de ses parentes, dans la capitale de la pro-

vince, lui avait donné quelque usage du monde ; il n'en faut pas beaucoup pour rendre polie une personne qui a l'esprit pénétrant et le cœur bon.

Un peintre, qui copiait ses grands-pères et leurs quartiers, lui avait donné des leçons de dessin ; elle peignait des paysages et brodait des fleurs. Elle travaillait avec adresse, elle chantait avec goût, et comme sa figure n'avait besoin ni de beaucoup d'art, ni de beaucoup de magnificence, on la trouvait toujours bien parée. Elle était fort vive et fort gaie, quoique tendre, et il lui échappait quelquefois des railleries sur la noblesse ; mais le respect et l'amitié qu'elle avait pour son père les modéraient toujours. Son père l'aimait aussi ; mais il aurait souhaité qu'au lieu de fleurs, elle brodât sur les écrans des armoiries ; qu'au lieu de *Télémaque* et de *Gil Blas*, elle étudiât les parchemins rongés qui constataient les titres de sa famille. Il était fâché que dans sa chambre les modernes estampes fussent près de la fenêtre, tandis que les vieux portraits étaient relégués dans un coin obscur ; et souvent il l'avait grondée de ce qu'elle préférait une jolie et aimable bourgeoise des environs à une demoiselle aussi laide et maussade que noble qui demeurait dans le voisinage ; il aurait voulu qu'elle ne cédât le pas qu'à bonnes enseignes et selon la date des diplômes ; mais Julie ne consultait jamais les

diplômes : elle cédait toujours à l'âge, et aurait mieux aimé qu'on la crût roturière qu'arrogante. Par étourderie elle aurait passé devant une princesse ; par indifférence et par civilité elle eût laissé passer tout le monde devant elle.

Julie ne voulait point avoir trop d'esprit, et voilà pourquoi ce qu'elle en avait plaisait davantage. Elle savait peu, mais on voyait que c'était faute d'avoir eu occasion de pouvoir apprendre ; son ignorance n'avait point l'air de la stupidité. Une physionomie vive, douce et riante approchait d'elle ceux qui la voyaient, et son accueil gracieux achevait la prévention qu'avait fait naître sa physionomie. Si elle eût affecté un air de grandeur et de réserve, elle aurait fait faire d'autant plus de pas en arrière que son air en avait fait faire en avant; nous voulons plaire d'abord à une personne qui nous plaît : si elle nous reçoit mal, elle nous mortifie ; irrités contre elle, nous nommons dédain ce qui n'est peut-être que défaut d'usage et de politesse ; elle nous a souvent perdus pour toujours.

Julie avait beaucoup plu à une dame de Paris qui l'avait vue chez la parente dont j'ai parlé : elle la pria de venir passer quelque temps chez elle à la campagne. Julie obtint la permission de son père : il lui recommanda de se souvenir de ce qu'elle était, et Julie partit. Cette dame était fort riche,

elle avait un fils unique, qui cependant était aimable et bien élevé. Il était très bien fait, Julie était belle, ils se plûrent dès qu'ils se virent, et ils ne songèrent d'abord ni à se le dire ni à se le cacher : peu à peu ils se le firent entendre, et ils se trouvèrent encore plus aimables quand ils surent qu'ils se plaisaient. En compagnie, à table, à la promenade, Valaincourt disait souvent tout bas ou en mots couverts quelque tendresse à Julie ; mais dès qu'ils étaient seuls et qu'il aurait pu tout dire, il ne lui parlait pas. Elle en était surprise, mais pourtant contente : elle avait lu ou elle devinait que l'amour est timide quand il est ardent et délicat ; aucun discours ne lui eût fait tant de plaisir que ceux de son amant, mais elle aimait bien autant son silence.

Valaincourt avait, outre les raisons que Julie sentait, un motif de se taire qu'elle ne savait pas. Elle avait vu qu'il avait les yeux grands, les cheveux blonds, les dents belles ; elle lui avait trouvé beaucoup de douceur, d'esprit et de générosité ; elle avait remarqué de l'ordre, de la décence et de l'opulence dans sa maison ; mais elle avait oublié de demander lequel de ses ancêtres avait été fait noble. Malheureusement c'était son père qui, par de grands services et de grandes vertus, avait mérité cette distinction. Les sages diraient que quand c'est

de cette façon qu'on a acquis la noblesse, la plus nouvelle est la meilleure ; que le premier noble de sa race doit être le plus glorieux d'un titre dont il est l'auteur ; que le second vaut mieux que le vingtième, et qu'il y avait à présumer que Valaincourt ressemblait plus à son père que le baron Arnonville à son trentième aïeul ; mais les sages ne sont pas juges compétents de l'ouvrage du préjugé. Valaincourt connaissait le préjugé, il savait jusqu'où le portait le père de Julie.

Le temps du départ de Julie approchait ; tous deux étaient affligés, et ils en étaient plus tendres. Comme chacun se retirait pour s'aller coucher, ils se trouvèrent seuls dans un corridor où il n'y avait point de lumière : Valaincourt prit la main de Julie et la baisa plus vivement qu'il n'avait encore fait ; car il l'avait déjà baisée, et Julie, depuis plusieurs jours, ôtait ses gants quand elle croyait devoir donner la main à Valaincourt. Le lendemain, ils se trouvèrent dans le même corridor et dans la même obscurité : alors Valaincourt prit un baiser à Julie, et Julie, qui n'aimait pas à refuser ce qu'elle pouvait donner sans peine, le laissa prendre. Le lendemain, Julie fit en sorte de se trouver dans le corridor ; il y avait de la lumière. Valaincourt l'éteignit ; il lui donna un tendre baiser, et puis encore un ; Julie aurait voulu les rendre...

Heureusement c'était le dernier soir... Le lendemain Julie partit.

Tant qu'elle avait été avec Valaincourt, elle n'avait songé qu'au plaisir de le voir et de l'entendre ; quand elle ne le vit plus, elle sentit la douleur d'en être séparée : elle pensa aux moyens de le revoir et de le voir toujours. Je ne sais ce qu'elle sentit et pensa encore : mais par bonheur le jeune homme pensait aux mêmes choses de son côté.

Un jour, comme elle brodait seule, il entra. Elle se souvint du corridor, et rougit. Valaincourt ne parut pas s'en souvenir, tant il mit de respect dans sa façon de l'aborder. Avec une femme qu'on estime, qui a l'air modeste et décent, un homme met presque en doute les faveurs qu'il en a reçues. Valaincourt ne pouvait croire qu'il eût osé toucher de ses lèvres le visage de cette divinité.

Après les premiers compliments il retomba dans son silence ; Julie ne se croyait plus du tout imposante ; elle trouvait qu'elle en avait assez vu pour n'être plus si timide, et, pensant qu'il devait apercevoir une partie de ce qu'elle sentait, elle se fâcha de ce silence. A sa place, se dit-elle, il me semble que je parlerais. En même temps, elle se leva pour sonner, et comme le laquais allait entrer dans la chambre :

— Vous êtes bien poli, Monsieur, dit-elle à Va-

laincourt, de venir de si loin, puisque vous n'avez rien à me dire. Donnez le café, et si mon père est au logis, priez-le d'en venir prendre.

— Ah ! Mademoiselle, répondit Valaincourt, qu'il est difficile de parler quand on pense que de ce qu'on va dire dépend peut-être toute notre félicité, ou tout notre malheur !... Si je m'y prenais mal !... Ah ! grand Dieu ! Si je ne disais pas ces mots qui vous persuaderaient ! Julie, adorable Julie, dites... que faut-il que je dise ? Quels discours, quels motifs, quelles assurances pourraient vous engager à vous donner à moi ?

— Ah ! Valaincourt... dit Julie avec un regard et un sourire qui promettaient tout, qui répondaient oui à tout ce qu'il aurait voulu dire.

Valaincourt, qui les entendait, n'en demanda pas davantage : hors de lui-même, il prend ses mains et les baise avec transport ; il ose même, il ose en plein jour presser sa bouche sur la sienne ; le père eût pu entrer, mais ils n'y pensaient pas : qu'auraient-ils craint dans leur délire ? Il fut court cependant : Julie s'alarma de l'ardeur de son amant et de sa propre complaisance :

— Laissez, laissez-moi ! dit-elle, Valaincourt, nous nous oublions.

Dans ce moment, ils entendirent du bruit, et se hâtèrent de se rasseoir. Julie baissa la tête sur son

ouvrage pour cacher son désordre ; le jeune homme alla au devant de M. d'Arnonville avec un air de soumission qui parut le prévenir en sa faveur.

— J'ai pris, Monsieur, la liberté de venir voir Mademoiselle votre fille, avec qui mon bonheur m'a fait faire connaissance.

— N'avez-vous jamais vu mon château ?

— Non, Monsieur, je n'avais jamais eu de prétexte pour oser venir vous rendre mes devoirs.

— Il mérite bien qu'on le voie, dit le vieux seigneur ; un baron d'Arnonville, dont le trisaïeul avait été créé chevalier sous Clovis, le fit bâtir en l'an 456. Il n'est pas étonnant qu'il le fit faire aussi vaste que vous le voyez : dans ce temps-là, la noblesse était respectée comme elle doit l'être, elle était riche et puissante ; aussi était-elle bien plus pure et bien plus rare qu'aujourd'hui : à présent c'est une récompense ordinaire, rien n'est si commun, et je ne fais nul cas de ces petits nobles sans aïeux.

— Nous en avons, dit Julie, depuis le grenier jusqu'à la cave...

— Et la plupart des anciennes familles, continua le baron, se sont corrompues par des mésalliances ; il en est bien peu, j'ose le dire, qui se soient, comme les d'Arnonvilles, soutenues dans toute leur pureté ; aussi j'espère bien que mes enfants...

— C'est sans doute, interrompit le jeune homme, qui n'y pouvait plus tenir, c'est sans doute une satisfaction et un motif de plus pour être vertueux que de trouver dans ses ancêtres des exemples de vertu et d'amour pour la patrie, quand on joint à un grand nom un grand mérite, et qu'au lieu de la vanité...

— Puisque vous n'avez jamais vu le château, vous n'avez jamais vu les portraits ; il faut que je vous les montre, cela ne pourra que vous être utile pour l'étude de l'histoire. Monsieur, voulez-vous me suivre ?

— Mademoiselle nous accompagne-t-elle ? dit Valaincourt d'un ton affligé !

— Non, répondit en riant Julie, j'ai assez vécu avec mes grands-pères, et je les connais bien.

Valaincourt suivit tristement le baron ; celui-ci, à qui il plaisait, ne lui épargnait pas un portrait, pas un écusson, pas une anecdote ; chaque portrait, chaque écusson amenait une réflexion qui perçait le cœur du pauvre Valaincourt. Ce n'est pas qu'il fût mortifié d'une si ridicule ostentation : il n'aurait pas voulu tenir sa noblesse du roi Ninus à la charge d'être aussi vain et aussi fou que le baron d'Arnonville. Mais Julie ! Enfin il entra dans sa chambre et il tressaillit. Pendant que le père s'embarrassait dans l'histoire du premier de ses ancêtres que le

pinceau eût transmis à la postérité, Valaincourt parcourait des yeux l'ouvrage du goût de la fille. Il vit sur une table un paysage qu'elle avait fini, un autre commencé, et parmi ses pinceaux et ses couleurs, il vit un petit catéchisme, Segrais, Racine et *Gil Blas*. Il vit les belles estampes qu'elle préférait aux vieux portraits, il vit des fleurs... Mais il ne vit plus rien de tout le reste quand il eut aperçu le portrait de Julie : il était crayonné en petit ; il était ressemblant. Valaincourt ne songea plus qu'à détourner les yeux du père.

— Quel est cet homme respectable, dit-il, qui est là, Monsieur, derrière vous ?

— Le baron se tourna :

— C'est celui dont je vous ai tant parlé : n'avez-vous pas entendu ?

— Ah ! Monsieur, pardon, je me le rappelle.

Valaincourt avait le portrait et ne désirait plus rien ; mais voyant que le père recommençait, il prit le joli paysage qui était à sa bienséance. Enfin, ils sortirent de cette chambre.

— N'est-il pas vrai, dit Julie, lorsqu'ils la rejoignirent, que je suis riche en grands-pères ? Mes grand'mères ne sont pas belles, mais cela ne fait rien, elles sont anciennes ; je compte me faire peindre bien des fois, belle ou laide : dans trois cents ans mon portrait vaudra son pesant d'or.

— Ah ! Mademoiselle, lui dit Valaincourt, votre portrait ne sera pas si cher, si précieux qu'il l'est aujourd'hui ; alors peut-être la vanité le vénérera ; aujourd'hui l'amour l'adore.

— L'avez-vous vu, Monsieur ?

— Oui, Mademoiselle, vous verrez que je l'ai vu comme je devais le voir ; j'ai vu aussi vos livres et vos paysages...

— Ne vous êtes-vous pas fort amusé à voir mes ancêtres ?

— Non, Mademoiselle, je n'ai regardé que ce qui avait rapport à vous.

Ceci se disait à demi voix ; Julie souriait, et Valaincourt était bien aise de voir que la fille n'eût pas le même respect pour l'ancienneté que son père... Il était tard, Valaincourt prit son congé d'eux et s'en alla.

— Ce jeune homme est-il ton amant ? dit le baron à sa fille.

— Je crois qu'oui, mon père.

— Pense-t-il à t'épouser ?

— Oui, mon père.

— Est-il gentilhomme ?

Julie n'en savait rien : elle le supposa, et dit encore oui.

— D'une ancienne famille ?

— Oui, mon père.

— D'où tirent-ils leur origine ?

— De Renaud de Montauban, répondit Julie par un mouvement de gaîté plutôt que par politique.

— Quoi ! ma fille, de Renaud de Montauban ! Mon Dieu, que tu serais heureuse ! Quelle joie pour moi de te voir ainsi mariée !

En disant cela, il l'embrassa avec une tendresse qui la déconcerta. Elle se repentit de lui en avoir imposé sur une chose qui lui paraissait si importante et craignit les conséquences de son badinage, s'il venait à se découvrir ; elle s'indigna aussi de tant de folie ; et tous ces sentiments ensemble l'agitèrent si fort, qu'elle fut obligée de se retirer.

Elle s'assit dans sa chambre, les deux bras appuyés sur sa toilette, et la tête appuyée sur ses mains. Mon père ne demande pas, disait-elle, s'il est sage, s'il a le cœur bon, il demande si sa famille est ancienne... Sur cette assurance il me donne à lui... Ah ! si Valaincourt allait n'être pas si noble, il me le refuserait ! il serait d'autant plus inflexible que je l'ai trompé. Mon Dieu ! quelle imprudence, et que je suis coupable ! — Elle rêve encore quelque temps avec cette tristesse, puis se levant et se promenant par sa chambre, elle voulut regarder pour se distraire le paysage dont Valaincourt avait parlé : ne le trouvant point, elle alla à son portrait... Alors elle comprit ce que Valaincourt avait voulu

dire ; ce vol lui parut aussi plaisant que tendre ; elle s'imagina voir son père disant d'un côté : « Voilà Jean-François-Alexandre d'Arnonville », pendant que Valaincourt pensait : « Voici Julie d'Arnonville, il faut l'emporter. » Quand une jeune fille se voit tendrement aimée de son amant, ses chagrins sont aisément adoucis : ce fond de joie rend son cœur facile à s'égayer. Julie trouva que si Valaincourt ne descendait pas de Renaud, il descendait de quelque autre, qu'elle pouvait faire passer sa tricherie pour une erreur, que peut-être aussi il ne serait pas impossible d'en tirer parti, qu'il faudrait prévenir Valaincourt et concerter avec lui sa généalogie. « Si les motifs raisonnables ne touchent pas mon père, disait-elle, ne serait-il pas permis de le tromper un peu ? Devrions-nous être les victimes d'un préjugé si ridicule ? » Cette morale un peu relâchée l'accommodait, elle s'y arrêta : il lui vint dans l'esprit d'écrire à Valaincourt pour l'avertir ; elle prit l'écritoire, les plumes et le papier. Elle imagina le moyen de faire parvenir sa lettre, et je jurerais qu'elle aurait écrit en effet, si elle eût été sûre de son style et de son orthographe ; mais Julie passa rapidement sur ses véritables motifs de ne point écrire ; elle se persuada, en remettant tout cet attirail, que la prudence, la réserve, la modestie, le respect des bienséances l'arrêtaient, et elle s'applaudit de ces vertus qu'elle n'avait pas.

On vint appeler Julie pour le souper : déjà son père avait fait part de ses espérances au jeune baron ; à peine ils purent se contenir en présence des domestiques. Dès qu'ils furent renvoyés, on but à la santé du descendant de Renaud ; mais Julie, ne pouvant supporter le spectacle de leur joie, se retira encore une fois également honteuse de sa faute et de leur extravagance : seule dans sa chambre, elle se mit à pleurer. L'amour, le repentir, la crainte, l'espérance se confondaient dans son cœur et l'oppressaient. Une jeune personne agitée par différents sentiments, quand elle ne sait plus comment se démêler, pour se tirer d'embarras, elle pleure. Julie ayant cessé de répandre des larmes, le chaos qui l'accablait se trouva presque dissipé ; il ne lui resta bientôt plus que l'idée de son amant. Elle le vit, tel qu'il lui avait paru au premier instant de leur connaissance ; elle se rappela les marques de sa tendresse ; elle se reprochait tantôt d'y avoir trop répondu pour la décence, puis de n'y avoir pas assez répondu pour l'amour. Enfin, elle se coucha, et en se couchant, elle trouvait qu'il y avait bien longtemps qu'elle n'avait vu son lit. « N'est-ce donc que ce matin, se disait-elle, que je me suis levée ? N'est-ce que cet après-dîner que Valaincourt est venu ? » Jamais journée ne lui avait paru si longue, parce que jamais journée n'avait été pour elle si remplie de sensations diverses

et intéressantes. Elle ne pouvait concevoir qu'elle eût senti et pensé tant de choses, qu'elle eût eu tant de joies et de chagrins en si peu de temps. Julie n'est pas la seule à qui le temps paraisse encore plus long dans la succession rapide d'impressions variées que dans la langueur de l'inaction.

Julie s'endormit malgré la tendresse ; ses songes ne lui annoncèrent rien de fâcheux ; le lendemain nul pressentiment ne la troubla ; elle passa la moitié de la matinée à peindre dans sa chambre. Son père dînait au château voisin : ainsi, elle était seule. Combien de fois ne souhaita-t-elle pas que Valaincourt vînt troubler cette solitude et mettre à profit des moments qui coulaient pour rien ! S'étant mise sur un banc de l'avenue, elle le vit venir, mais il était avec son père. Il avait regardé le portrait de sa maîtresse une partie du jour, mais il voulut voir sa maîtresse elle-même : il se mit en chemin pour cela d'abord après dîner, et rencontra M. d'Arnonville qui retournait chez lui. Le baron ne tarda pas à lui parler de la chose qui occupait uniquement son cœur :

— J'ai appris, Monsieur, lui dit-il, après lui avoir fait bien des révérences, j'ai appris que vous aimiez ma fille et que vous songiez à l'épouser.

Valaincourt étonné ne répondit à ce début que par une profonde inclination. La surprise, l'inquiétude étaient peintes sur son visage et le rendaient

muet. « Mon sort va être décidé, disait-il en lui-même : bon Dieu, que va-t-il ajouter ? »

— Je suis décidé depuis longtemps, continua le baron d'un air gracieux, à ne donner ma fille qu'à un homme d'une naissance illustre : les d'Arnonville ne feront déshonneur à aucune famille, ils peuvent prétendre à tout ; mes ancêtres...

— Ah ! Monsieur, s'écria imprudemment l'amoureux Valaincourt, je connais toute votre supériorité, je sais que je ne suis pas digne de votre alliance ; mais si l'amour le plus tendre, le désir le plus vif de rendre heureuse votre aimable fille, pouvaient me tenir lieu d'une noblesse plus ancienne, si l'honneur, la probité, mon dévouement pour vous...

Dans le moment Julie s'était approchée, elle avait entendu ce que disait Valaincourt, et sa confusion expliqua tout le mystère. Valaincourt était tourné de façon qu'il ne voyait pas encore Julie ; mais le père n'écoutait déjà plus Valaincourt : il jeta sur elle un regard qui la fit tomber à ses pieds. Valaincourt, interrompu par ce mouvement, regardait la fille et le père sans pouvoir comprendre ce qui occasionnait une scène si touchante. Il ne savait que penser ni que dire. Julie, les yeux baissés vers la terre, laissait couler ses pleurs et gardait le silence ; le père, furieux, ne pouvait parler. Enfin, recouvrant la parole :

— Fille indigne de moi et de vos aïeux, dit-il,

vous avez donc voulu tromper votre père ! Tout ce que vous m'avez dit de la naissance de votre amant n'est donc qu'une fable ?

— Ah ! mon père, répondit Julie, je suis criminelle. Mais... mais jamais Valaincourt...

— Quoi ! Julie, c'est moi qui vous trahis ! s'écria-t-il ; je devais deviner, je devais me taire.. Ah ! c'est pour moi que vous êtes coupable, et c'est moi qui vous trahis ! Monsieur, continua-t-il, en se mettant à genoux à côté de Julie, Monsieur, pardonnez une faute que l'amour a fait commettre et qu'ainsi nous partageons ! Permettez-moi d'aimer votre fille ; ses grâces, son esprit, la beauté de son âme aussi bien que sa naissance l'élèvent fort au-dessus de moi. Elle mérite un trône,... mais un roi ne serait pas plus tendre : jamais elle ne trouvera tant d'amour que dans mon cœur ; jamais ses perfections ne seront mieux adorées... Encore une fois, permettez que je l'aime, que je la voie, que je vous voie, et votre propre jugement décidera de mon sort.

— Renaud de Montauban ! dit le père, sans paraître l'avoir entendu : depuis combien d'années votre famille a-t-elle ses titres de noblesse ?

Valaincourt ne répondit rien :

— Parlez, lui dit Julie, soyez plus sincère et plus généreux que moi.

— Depuis trente-cinq ans.

— Trente-cinq ans ! et je donnerais ma fille !... Allez, Mademoiselle, allez pleurer votre honte, et ne reparaissez point devant moi ! Et vous, Monsieur, qu'on ne vous voie plus ici !... Otez-vous à l'instant de mes yeux ! dit-il à Julie, qui continuait à pleurer à genoux ; aurais-je cru que vous pussiez oublier jusque là votre origine ? Vous méritez bien peu d'être ce que vous êtes !

— Sans doute, dit Valaincourt, en aidant Julie à se relever, elle ne méritait pas un père tel que vous...

Il en aurait dit davantage si un regard de Julie ne lui eût imposé silence. Et comme elle prenait, en pleurant, le chemin du château, l'amant désespéré s'éloigna en maudissant son sort et la noblesse.

Pour le baron d'Arnonville, outré, indigné, ne pouvant marcher tant il était ému, il s'assit sur le même banc où quelques moments plus tôt lisait et rêvait paisiblement Julie. Ayant fait appeler sa ménagère par un ouvrier qui travaillait dans le jardin, il lui apprit l'aventure en peu de mots, et lui ordonna de veiller à ce que Julie ne pût sortir de sa chambre, ni recevoir des nouvelles de son amant. Cette vieille, qui était une des archives du château, et qui, depuis une enfance très reculée, n'entendait et ne voyait que les folies de ses maîtres,

était presque aussi vive sur la noblesse que le baron : elle entra de tout son cœur dans son ressentiment, et courut enfermer et haranguer sa jeune maîtresse. Julie, quoique naturellement douce, s'indigna d'un traitement si dur, et lorsque la vieille, ayant expliqué sa commission, commença à dire « : Pour une demoiselle de votre rang... »

— Taisez-vous, lui dit-elle, j'en ai assez entendu de ces extravagances ; enfermez-moi, mais sortez.

Deux jours, Julie ne voulut écouter ni répondre : elle mangeait peu, elle ne dormait point, elle pleurait beaucoup.

Le baron, resté seul sur le banc, disait : « Un petit noble de nouvelle date présume de s'allier à moi, et ma fille l'écoute ! D'un côté quelle audace ! de l'autre quelle lâcheté ! » Il dit cela tout seul jusqu'à la nuit tombante, il le dit ensuite à son fils, il le dit la nuit dans ses rêves, et le lendemain, faisant le tour de ses portraits, il crut y voir le reproche et l'indignation. Le troisième jour, le vent ayant abattu une partie du pigeonnier, et la girouette où étaient gravées les armes d'Arnonville étant tombée à ses yeux du haut de la tour dans un fossé bourbeux, son esprit fut saisi des plus vives craintes. Il se coucha, l'imagination frappée, et à peine le soleil eut versé sur lui ses pavots, qu'il vit les mânes de ses ancêtres, armés de pied en cap, s'approcher de son

lit d'un air consterné. Le baron s'éveillant en sursaut les pria d'apparaître à sa fille, mais leurs ombres antiques n'en firent rien. Julie, ayant reçu sur le soir un billet de Valaincourt, dormait tranquillement : ses songes étaient l'ouvrage de l'amour et de l'espérance.

Valaincourt s'était adressé, pour lui faire tenir ce billet, à la fille du jardinier, que l'affabilité de Julie lui avait attachée. Cette fille se chargea volontiers de la commission, et demanda à la vieille geôlière la permission de porter elle-même des fruits à Julie. Mme Dutour, qui n'était au fond pas méchante et à qui le chagrin de sa maîtresse commençait à inspirer de la pitié, y consentit ; et la jeune fille, après avoir un peu causé avec Julie, lui dit tout bas qu'au fond du panier de fruit elle trouverait une lettre, Julie ne fut pas plus tôt seule qu'elle l'ouvrit, et voici ce qu'elle lut :

« Belle et tendre Julie ! Puisque vous connaissez « l'Amour, il serait inutile de vous dire ce que je « sens et ce que je soupire ; et comment ma plume « pourrait-elle l'exprimer ? Mon dessein est de vous « assurer qu'il n'est rien que je n'entreprenne, rien « que je ne hasarde, pour vous tirer des mains « cruelles qui nous séparent... Pourriez-vous n'y « pas consentir, Julie ? Pourriez-vous adopter une « ridicule prévention ? Si je le croyais... si je croyais

« que vous puissiez vous repentir un instant, si « vous pouviez être moins heureuse... Dieu m'est « témoin que je renoncerais à tout mon bonheur « pour vous épargner un regret... Dites, Mademoi- « selle, craignez-vous les regrets ? Ma naissance... « Pardon, Julie, vous m'aimez, et j'ose soupçonner « votre cœur ! Jugeriez-vous indigne de votre main « celui que vous ne jugez pas indigne de votre ten- « dresse ? N'est-ce pas pour moi que vous souffrez !... « Fiez-vous à mon amour, charmante Julie : nous « ne souffrirons pas longtemps. »

Julie l'en crut sans trop savoir pourquoi. Elle lut et relut le charmant billet ; en lisant, l'espoir, la gaîté même renaissaient dans son cœur. Elle mangea, elle dormit : le lendemain elle reprit son ouvrage et sa peinture. Mme Dutour la trouva douce et affable comme auparavant, et enfin elle eut le plaisir de haranguer sans être interrompue. Le jour suivant, la petite fille revint avec sa corbeille pendant que Mme Dutour disait :

— De la naissance dont vous êtes, vous pouvez aspirer aux partis les plus nobles.

— Cela se peut bien, répondit en souriant Julie.

— Votre mari sera grand seigneur, vous aurez un grand château, et vous serez bien contente.

— Cela se pourrait bien, dit Julie, d'un air encore plus doux et plus riant.

Mme Dutour, se croyant bien avancée, sortit en s'applaudissant pour dire au baron qu'il n'y avait qu'à la laisser faire, et que dans deux jours Julie aurait oublié son amant. Mais elle ne trouva personne à qui communiquer son art et sa joie : le baron était sorti pour se distraire, et fit dire qu'il ne reviendrait que le lendemain. Julie se hâta de profiter de l'absence de sa gouvernante pour lire la lettre de Valaincourt. Il lui disait qu'ayant tout examiné, il jugeait son évasion facile, que sa fenêtre était basse, que cet endroit du fossé était presque comblé, qu'il l'attendrait dans l'avenue au milieu de la nuit, et qu'une voiture légère pourrait les mener avant le jour dans une ville peu éloignée, où ils se jureraient un amour inviolable au pied de l'autel :

« Je ne doute plus de mon bonheur, continuait-il ; « puisqu'il dépend de vous, chère Julie, ce serait « vous faire injure ; l'Amour vous donne à moi, « ses droits sont sacrés. A minuit, quand la lune « commencera à dissiper les ténèbres, quittez la « triste prison où le barbare préjugé vous retient, « et que l'Amour vous conduise dans les bras de « votre amant. Je ne demande point de réponse : « vous avez dit que vous m'aimiez, c'était tout « promettre. A minuit, Julie... quel moment ! « quels plaisirs ! »

Julie laissa tomber la lettre et resta quelque temps immobile. Un sentiment mêlé de surprise et de joie, tel que le fait naître l'apparition inattendue d'un objet agréable, mais tout nouveau, tint quelque temps ses pensées comme suspendues. Un enlèvement ! ce soir même ! quitter la maison de son père, et se donner à Valaincourt !

Julie se leva enfin, ouvrit la fenêtre, et sans s'avouer ses intentions, elle regarda si effectivement il était si facile d'en sortir. Voyant que de ce côté-là il n'y avait point d'objection à faire, elle releva la lettre et la lut encore une fois. « Il est vrai, dit-elle, que le préjugé qui me retient ici est aussi barbare qu'extravagant ; il est vrai que j'ai dit que je l'aime.. Valaincourt ne doute pas de mon consentement ; ce serait, dit-il, m'offenser, je suis à lui.. Il m'attendra... »

Le même ton d'autorité qui rend un mari si odieux, combien n'est-il pas favorable à un amant ! Avec le même air qu'on élude les droits de l'un parce qu'on les hait, on grossit les droits de l'autre, parce qu'on les aime. On ne veut plus de sa liberté lorsqu'il faudrait l'employer contre le penchant ; si Valaincourt eût supplié, s'il eût demandé un consentement, comme doutant de l'obtenir, peut-être Julie n'eût osé se rendre : mais Valaincourt exigea, et Julie ne crut pas pouvoir désobéir.

Valaincourt eût sans doute eu assez de peine à expliquer ces droits sacrés de l'amour qu'il réclamait avec tant d'assurance. Mais Julie ne demandait point d'explication, point de preuve, elle l'en crut sur parole, et elle pensa être moins déterminée par sa passion que par un certain devoir inviolable, que pourtant elle ne comprenait pas. La voilà donc presque résolue ; elle verse des larmes en pensant au père qu'elle abandonne, à ce séjour qui la vit naître, qui la vit croître, et qu'elle va quitter : mais elle pense à son amant, et ses pleurs se sèchent. « Je serai donc, s'écrie-t-elle, je serai donc à lui pour jamais ! »

Alors elle retourne à sa fenêtre, et examinant avec plus d'attention, elle voit que précisément à l'endroit où il faudrait descendre, il y avait un creux où l'eau de la pluie, qui était tombée ce jour-là, s'était arrêtée. Il fallait combler ce creux : de quoi se servir ? Julie regarde autour d'elle, et voyant les portraits de ses aïeux : « Vous me rendrez, dit-elle, au moins ce service ! » Et elle saute aussitôt en riant sur une chaise pour dépendre Jean-François-Alexandre d'Arnonville : le grand-père fut jeté dans la boue, et, celui-là ne suffisant pas, il fut suivi d'un second, puis d'un troisième : jamais Julie n'avait cru qu'on pût tirer si bon parti des grands-pères.

Ce nouvel usage la divertissait. Cependant elle était fort agitée ; et si, d'un côté, son cœur se délectait dans l'espoir d'être à son amant, de l'autre il saignait pour son père. Ah ! que les principes d'une bonne éducation eussent été puissants sur une âme naturellement vertueuse et encore incertaine ! Mais les arguments pour le devoir qu'avait toujours employés le père, étaient encore moins solides que ceux de l'amant pour l'amour.

La petite fille vint chercher son panier : ne sachant pas le contenu des lettres qu'elle avait portées, et voyant qu'une réponse de Julie faisait grand plaisir à Valaincourt, elle demanda si elle ne lui donnait point d'ordres. Julie hésita : c'était le moment de détruire les espérances de Valaincourt. Elle pâlit, elle rougit :

— Non, dit-elle enfin d'une voix tremblante. Et puis elle fit un présent à la fille du jardinier.

A huit heures son frère vint la voir : c'était la première fois. Après quelques railleries assez peu délicates, il lui raconta qu'il avait fait l'honneur à un petit parvenu de jouer avec lui un jeu qu'il entendait très bien et que l'autre n'entendait point du tout, et que charmé de trouver une dupe, il avait joué tout le jour et gagné une somme considérable. On n'est jamais plus sévère pour une faute dont on se sent incapable, que quand on en a quel-

qu'autre à se reprocher : Julie lui dit que c'était bien lâche et bien honteux ; il fit une réponse méprisante, et s'en alla. « Je serai bientôt éloignée dit-elle, de cette aimable noblesse... C'est peut-être avec un pareil personnage qu'on me condamnerait à passer ma vie, et encore me croirait-on trop heureuse s'il avait bien des quartiers. Oh ! bien, qu'ils entrent dans l'ordre de Malte et dans les chapitres, ces grands seigneurs, cela leur est dû ; Valaincourt ne s'y oppose point, il leur en cède, je pense, sans envie, l'honneur et les vœux ; mais mon cœur et ma main n'ont rien de commun avec toutes les croix. »

Elle acheva de préparer sa sortie, jusqu'à ce que la ménagère vînt lui apporter à souper ; elle se coucha ensuite pour qu'on ne soupçonnât rien. Lorsque tout fut endormi, depuis le jeune baron jusqu'à ses meilleurs amis les chiens de chasse, elle se releva, elle s'habilla à la hâte et légèrement, sans lumière, et par conséquent sans miroir : elle pensait bien que de nuit, à la faible lueur de la lune, Valaincourt ne s'amuserait pas à contempler son ajustement.

La lune paraît, minuit sonne ; Julie jette un paquet qu'elle avait fait de ce qu'elle avait de plus précieux ; elle monte sur la fenêtre, elle redescend ; elle monte encore... quelque chose la retient ; elle croit entendre son père : mais que lui dit-il pour

l'arrêter ? Il lui parle de son nom, de sa naissance, de l'honneur de son origine qu'elle avait à soutenir. Julie trouva que tout cela ne faisait rien à l'affaire, et qu'elle ne devait pas être plus malheureuse que sa servante (à qui il était donc apparemment permis de se faire enlever). L'amour lui présente des motifs moins faibles, il la détermine, et Julie saute justement sur le visage d'un de ses ancêtres qui se rompt sous ses pieds. Le bruit éveille la ménagère, qui ne couchait pas loin de là. Mais pensant que c'était quelqu'un de ces esprits qui honorent fréquemment de leurs visites les anciens châteaux, elle se contenta de dire un *Ave Maria*, en s'enfonçant dans ses couvertures, et cette fois les revenants furent bons à quelque chose.

Julie s'avance à travers les ruines ; elle entre dans la cour. Un chien s'éveille, mais il ne trahit point l'aimable maîtresse qui l'a caressé tant de fois. Elle veut sortir par une petite porte, qui malheureusement était fermée : elle revient sur ses pas en tremblant. « Dieu ! que deviendrai-je, dit-elle, si je ne trouve point d'issue ! » Un vieux petit mur la lui fermait : elle passe par dessus ; la voilà dans l'avenue, la voilà avec son amant ; ne nous mettons point en peine de ce qu'ils devinrent.

Le lendemain, quand on porta la terrible nouvelle au vieux baron, il tomba sans connaissance.

En revenant à lui, après bien du temps et des drogues, il disait d'une voix presque éteinte :

— Un nouveau noble ! ô mes ancêtres ! ô mon sang ! éternel opprobre !

On craignait qu'il ne mourût de douleur. En vain un homme raisonnable qui se trouvait là lui représentait que tout au plus la noblesse était un préjugé pour le mérite, et qu'un mérite reconnu, comme celui de Valaincourt, n'avait pas besoin du préjugé ; qu'on ne peut jamais s'attribuer le mérite d'autrui, et que quand on le pourrait, un noble ne s'en trouverait souvent pas plus qu'un autre, celui à qui on a donné primitivement son titre pouvant avoir été un malhonnête homme ou un sot... Ce discours blasphématoire fut interrompu par une seconde pâmoison plus longue encore que la première.

C'en était fait, je pense, du baron, si une lettre bien consolante ne l'eût rappelé à la vie. Le sort le dédommageait de l'acquisition d'un gendre riche et aimable, en lui offrant la bru la plus désagréable qu'on puisse imaginer. Il accepta avec joie cette compensation. Il rendit grâce au Ciel, et admira la sagesse de la Providence, qui dispense avec égalité les biens et les maux. Il n'est pas besoin de dire que la demoiselle était complètement noble ; on n'envoyait pas son portrait, mais son arbre généalogique, et il était tel que le père n'hésita pas. Le fils

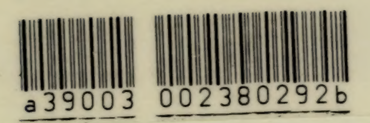
avait ouï dire qu'elle était louche et bossue ; mais l'honneur de joindre ses armes et ses quartiers aux siens le fit passer sur tous les désagréments du reste ; il comptait bien d'ailleurs se consoler avec des créatures moins nobles et moins laides, et il avait trop de grandeur d'âme pour penser qu'il fallût aimer celle qu'on épousait : le mariage fut donc bientôt conclu.

Julie, en ayant appris la nouvelle, s'informa du jour des noces. A la fin du repas, le père d'Arnonville, rappelant la vigueur de ses jeunes ans, célébra par vingt rasades une union si bien assortie. Lorque le vin commençait à confondre dans sa tête l'ancienne et la nouvelle noblesse, Valaincourt et Julie entrèrent dans la salle et se jetèrent à ses pieds : ayant perdu une partie de ce qu'il appelait sa raison, il ne sentit que sa tendresse, et pardonna.

Julie fut heureuse, et ses fils ne furent point chevaliers.

FIN




a39003 0023802926